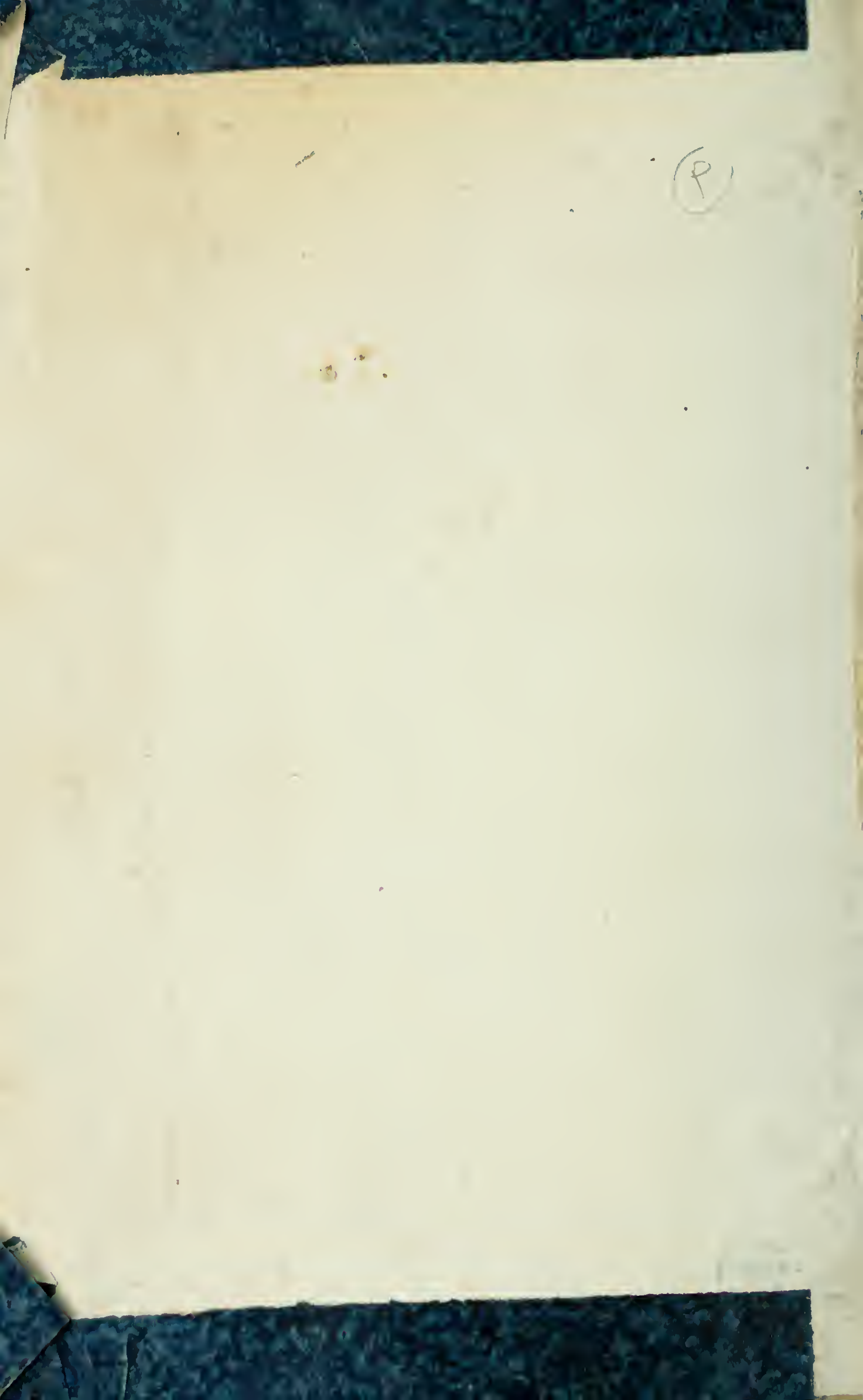




L'HOTEL

DES INVALIDES,

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE,

PAR

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

II.

PARIS.

MAGEN ET COMON, ÉDITEURS,
21, QUAI DES AUGUSTINS.

—

1841.

. . . .

De joyeux éclats de rire, dit le vieux commandant, accueillirent notre arrivée.

Un homme de haute taille, aux cheveux pendans, en oreilles de chien, jusque sur les épaules et monté sur un beau cheval blanc, s'avança au galop : le silence succéda aussitôt à ce tapage.

— Qu'y a-t-il donc, citoyens? demanda-t-il d'un ton bref.

— Ah! citoyen général, répondit une jeune vivandière, c'est deux lurons qui nous arrivent, fourrés entre quatre sacs de farine.

Mon oncle (car ce brave et bon parent avait voulu lui-même m'accompagner), étant parvenu à nettoyer un peu son visage et ses cheveux qui semblaient poudrés comme ceux d'un ex-marquis, reconnut celui qui nous parlait.

— Ah! bon Dieu, Houchard! s'écria-t-il en lui tendant la main.

Le citoyen Houchard regarda un moment celui qui lui parlait ainsi; puis faisant un geste de surprise :

— Tiens! c'est toi, Jacquinot! Comment te portes-tu?... Tu viens de Paris?... Que s'y passe-t-il?... Et l'assemblée?... M. Veto?... Ces chiens de modérés?... Quel est ce petit jeune homme?... Comment diable arrives-tu dans une charrette à farine?

— Doucement, doucement, citoyen : on n'a jamais vu un pareil feu de file de paroles...

Pour commencer par le commencement, je me porte bien. Je ne viens pas de Paris, mais de Mézières, où est ma sœur... J'avais obtenu une permission de huit jours pour affaires de famille, et ce petit jeune homme est mon neveu, un brave volontaire à qui je veux faire voir les Kinserlicks d'un peu près. Et puis je viens sur une charrette, parce que la république une et indivisible n'a pu me fournir d'autre moyen de transport. A présent, voudrais-tu me mettre un peu au fait de tes opérations, et me faire donner un cheval, pour que j'aille rejoindre mon bataillon qui doit être en peine de moi?

— Mon ami, je vais descendre de cheval, et nous nous en irons, bras dessus, bras dessous, jusqu'à mes fourgons, où nous te trouverons bien quelque vieille rosse : et d'abord tu sauras que j'ai fait marcher sur Bruxelles...

Ici mon oncle l'interrompit pour me dire :

— Jules, mon fieu, ne bouge pas jusqu'à ce que je revienne; voilà ta consigne. Et vous, citoyens, ajouta-t-il, en s'adressant aux soldats qui nous entouraient, pas de bê-

tises avec ce jeune cadet, entendez-vous?

Et tous deux s'en allèrent en causant.

— Il est bon là le citoyen général, avec ses recommandations!... Le jeune citoyen n'est pas mal tout de même; qu'en dis-tu, Jacques?

C'était la vivandière qui parlait ainsi. Jacques était un grand diable de cinq pieds huit pouces, caporal, et laid comme les sept péchés capitaux, qui me toisa d'un air dédaigneux, en répondant :

— C'est un blanc-bec, un apprenti muscadin.

Je ne fis pas semblant d'avoir entendu.

— Pauvre petit! ajouta la vivandière, avec un regard de compassion, il n'est pas encore accoutumé : il faut que je lui parle.

— Citoyen, continua-t-elle en me frappant familièrement sur l'épaule, de quel bataillon est ton oncle, sans te commander?

— Second, de *Patrie affranchie*, répondis-je, d'un air aussi dégagé que je pus.

— Joli bataillon, ma foi! fameux défenseurs! Dis donc, j'veux te donner un conseil...

Et se penchant à mon oreille :

— N'oublie pas de les régaler en arrivant, crois-moi !

Ces mots me rappelèrent à mon devoir.

— Camarades ! criai-je au petit groupe de soldats qui étaient près de nous, si un verre d'eau-de-vie ou même deux verres ne vous font pas peur...

— Comment donc, reprit Jacques, avec une brusque politesse, il s'en faut de beaucoup, citoyen ! Allons, les autres, à la santé du nouveau venu, c'est lui qui régale !...

— C'est trop juste.

La petite vivandière souriait en nous distribuant sa liqueur ; peut-être présumait-elle que ma docilité tenait en partie à l'effet de ses grands yeux noirs, sur mon cœur de conscrit.

— Jacques, dit-elle, tu es un bon enfant quand tu veux ; il faut, puisque tu es son chef, que tu mettes le jeune citoyen au fait, pour qu'il n'ait pas l'air d'une demoiselle, en arrivant au bataillon.

Le caporal, se voyant ainsi interpellé, regarda tour à tour la vivandière et moi, d'un

air plutôt sournois que malin ; puis s'asseyant sur le bord du chemin, d'une main il me fit signe de l'imiter, tandis que de l'autre il releva ses moustaches.

— Puisque *Lalouette* (c'était le nom de guerre de la sensible vivandière) le veut, me dit-il, je vas un peu t'expliquer la raison du pourquoi nous sommes en marche. Figure-toi qu'un général kinserlick, un damné d'emigré sans doute, un pur aristocrate, un ci-devant enfin ! incommodait vivement notre citoyen général. En conséquence, l'autre, qui n'est pas bête, a fait semblant de filer vers une ville des environs, qui s'appelle Maestricht ; et pendant que le kinserlick n'y pensait pas plus que rien du tout, crac ! nous avons passé la Meuse, cette rivière là-bas, qui n'en finit pas derrière les arbres, et nous lui avons donné une savonnade d'autant plus sévère, que le particulier avait éparpillé ses mangeurs de soupe, comme s'il avait été en quartier d'hiver. C'était à Huy, ça ! Ensuite il a repassé la Meuse, s'en est allé à Badègue, et insensiblement plus loin vers un village que l'on nomme Hol-

logne. Pour le quart d'heure, c'est à Liége que nous allons, nous autres, pour l'étriller encore un peu si c'est possible, et voilà !

Puis après une pose, il reprit :

— Et maintenant écoute. T'as l'air d'un bon enfant, je dois t'avertir : Tu vois *Lalouette*, (il montra la vivandière) elle te trouve gentil, et tu ne la trouves pas mal... C'est fort bien ; mais pour le moment, je t'invoque à ne pas faire le muscadin dans ses alentours... parce qu'alors... je m'appelle *Jacques Tappe-partout*, prévôt breveté du régiment *Parisien libre*, ci-devant Royal-Guémenée... Voilà la chose ; tu conçois.

J'assurai le citoyen Jacques Tappe-partout que j'étais loin de songer à lui enlever *Lalouette*.

— Eh bien ! suffit, me répondit-il ; tant mieux pour toi. A présent, assez causé. Voilà le tambour qui roucoule, nous allons nous mettre en marche ; ton oncle ne peut pas être loin : salut et fraternité !

En effet les bataillons se reformaient et partaient aux sons mesurés des tambours.

A la suite de celui où était mon ami Jacques, la jeune vivandière arrivait sur un petit chariot traîné par un maigre coursier. Elle sourit en m'aperçevant ; mais je ne lui repondis pas de même, parce que mon formidable rival, placé en serre-file, tournait obliquement sa figure basanée de mon côté. Maintenant, faut-il l'avouer?... Je n'étais rien moins que disposé à braver les menaces de ce casseur de fleurets.

Enfin parut mon oncle à la tête de son bataillon. Il me fit signe d'approcher, et m'indiqua, avec son épée, la place que je devais occuper au premier rang. Je fus m'y placer sans rien dire, et je regardai mes deux voisins. Si jamais figures furent moins avenantes, je veux être pendu! Une immense balafre sillonnait la figure de celui de droite, en partant de son œil gauche, et allait se perdre dans son épaisse moustache noire ; celui de gauche avait le nez et les yeux aussi prodigieusement rouges que le reste de son visage était pâle et blafard : il eût fait honneur à un rôle de pierrot. Je me mis facilement au pas, et j'attendais que

nous fissions halte pour leur offrir la goutte conciliatrice; mais on s'arrêta sans rompre les rangs, et mon oncle s'approcha de moi :

— Eh bien! Jules, me dit-il, comment va, mon garçon, comment va? Je pense que tu auras le plaisir d'entendre la première fusillade en arrivant à Liége : ne va pas faire la religieuse. Vous savez la consigne, vous autres ?... S'il n'avance pas, piquez lui saint-jean-le-rond avec vos baïonnettes.

— Suffit! répondit d'une voix rauque mon voisin le balafré, en portant vivement la main à la première capucine de son fusil qu'il fit sonner comme une marmite fêlée.

— Citoyen Jacquinot, cria un aide-de-camp en passant à toute bride, le général te demande...

Mon oncle revint un instant après.

— Il paraît, enfans, cria-t-il, que le citoyen général autrichien ne se soucie pas de recommencer la danse; nous allons continuer la promenade jusqu'à Liége. Ainsi, mon neveu, ajouta-t-il un peu plus bas, il est possible qu'aujourd'hui tu n'entendes pas le canon;

mais, demain, je te promets que tu n'auras pas froid aux yeux.

— En avant, marche! cria un capitaine qui nous précédait.

— En avant, marche! répéta mon oncle ; et le silence ne fut plus troublé que par le bruit cadencé de notre marche pesante.

Nous venions d'arriver à un joli petit village aux maisons blanches, quand tout à coup nous distinguâmes le bruit lointain d'une fusillade assez vive. J'en ai beaucoup entendu depuis; mais l'émotion que me causa celle-là ne s'est jamais effacée de ma mémoire ; c'est comme mon premier amour.

— Tiens! grommela mon oncle, est-ce que par hasard il s'apercevrait de la bêtise qu'il a faite ?

Il achevait à peine ces mots, que nous vîmes revenir, à nous, deux cents soldats dans le plus grand désordre.

— L'ennemi! l'ennemi! criaient-ils...

— Eh bien! l'ennemi! l'ennemi! répéta mon oncle d'une voix de tonnerre, on le verra! Faut-il donc tant brâiller pour cela ?

Taisez-vous, et à vos rangs, mille canons !...
Et voyant qu'on ne se pressait pas d'obéir : Si vous ne vous alignez pas, ajouta-t-il, je fais tirer... Garde à vous, mes lapins... joue !

Ce dernier argument persuada les fuyards qui se rallièrent aussitôt. Nous étions sur la place du village où aboutissaient les deux principales rues. Houchard arriva au grand galop, suivi d'une vingtaine de hussards.

— Jacquinot, s'écria-t-il à mon oncle, tiens ferme ici, la bataille s'engage dans les champs ! et il disparut. Les troupes dont mon oncle pouvait disposer s'élevaient au plus à 600 hommes en comprenant les fuyards qui faisaient une assez triste mine ; mais il était sûr de son bataillon renommé par sa bravoure. Il plaça les suspects dans les maisons qui bordaient la rue dont nous défendions l'extrémité, et, après cette disposition préliminaire, il commença à nous donner de petites instructions en se promenant lentement sur le front du bataillon.

— Enfans, disait-il, en caressant sa moustache, il s'agit de ne pas caponner tout à l'heure, entendez-vous ? Jules, mon ami, ton es-

tomac est un peu dans les serrés, hein? Mais, vois-tu, c'est le premier moment qui est délicat ; après les vingt premiers coups de fusil ce n'est plus rien. Ah! çà, mes drôles, visez un peu plus haut que l'autre fois; pas trop haut pourtant : il vaut encore mieux casser leurs jambes que leurs plumets. Diable! il paraît que nos camarades travaillent joliment!... Jules, tu es pâle comme un navet, nom d'un canon! un peu de cœur, mon neveu... Oh! oh! je crois, sur ma parole, qu'ils arrivent; attention, vous autres!...

Et mon oncle entra dans les rangs pour se tenir à côté de moi.

En effet, en face de nous s'élevait un tourbillon de poussière au travers duquel on voyait parfois étinceler des baïonnettes. J'étais dans un émoi terrible; mon sang refluait tantôt vers ma tête, tantôt vers mon cœur, avec une vitesse inimaginable! Mon oncle me regardait d'un air à la fois inquiet et suppliant.

— Jules, mon garçon, je t'en prie, tu verras, ce n'est rien, je t'en réponds; ne t'occupe pas de ceux qui viennent.

Nous apercevions alors les Autrichiens et leurs uniformes blancs : mon oncle regardait avec une lunette.

— Par tous les diables! je crois que l'on me fait l'honneur de m'envoyer un général, murmura-t-il entre ses dents.

Malgré ma terreur, j'éprouvai un moment de curiosité. A force de regarder, je distinguai un petit homme maigre et sec qui caracolait sur un beau cheval noir; il s'arrêta en voyant le drapeau tricolore et les uniformes français. J'appris ensuite que ce général autrichien, voulant à tout prix prendre le poste que nous occupions, afin de rallier à lui toute l'armée ennemie, avait fait une fausse attaque dont Houchard avait été la dupe. Voilà pourquoi, tandis que le gros de notre armée se battait contre quelques compagnies des siens, adroitement dispersées, mon oncle se trouvait avoir en tête le gros de la division ennemie, et son général (car c'était lui) put bientôt se convaincre de notre faiblesse numérique. Aussi, sans se donner la peine de faire avancer du canon, lança-t-il ses troupes dans

le village. Mal lui en prit; car à peine les Autrichiens eurent-ils quelques centaines d'hommes dans la rue, qu'un feu terrible partit des fenêtres et des portes. Ce fut un désordre, un bruit de juremens atroces; mais dans notre bataillon, pas un mot, pas un cri.

Après un moment, la fumée se dissipa, et nous vîmes les ennemis en désordre, embarrassant la marche des rangs qui les suivaient: c'était ce qu'attendait mon oncle.

— En avant, marche ! cria-t-il.

Ma tête commençait à s'échauffer; et, au lieu d'hésiter comme je le craignais, je me trouvai à cinq ou six pas en avant du rang.

— Holà hé! Jules, pas si vite... au pas, si c'est possible... Joue... Feu ! Chargez !...

Tout ce que je fis alors fut machinal. Il semblait qu'il y eût en moi deux êtres bien distincts : l'un véritable automate, mu par un ressort placé dans l'oreille, et l'autre complétement anéanti par une émotion trop forte pour essayer de la définir.

— Croisez baïonnette !... commanda mon oncle.

A cet ordre, je marchai, ou plutôt je courus en avant sans plus savoir ce que je faisais. Un coup violent que je reçus à la tête me fit sortir de cet état de torpeur. Celui qui me l'avait porté était un Autrichien separé de son rang, et qui se défendait à coups de crosse, parce que sa baïonnette était brisée ; heureusement une main charitable avait paré ce coup de massue improvisée. J'entrai en fureur et je plongeai ma baïonnette dans la poitrine de l'Autrichien : il tomba sur les genoux, et voulut relever son arme ; mais un coup de sabre qu'on lui asséna sur la tête, qu'il avait découverte, le renversa tout à fait. Je me retournai... c'était mon oncle qui m'avait ainsi protégé et défendu.

— Jules, me dit-il avec vivacité, nous sommes flambés. Je vais me faire tuer. Profite du moment qui nous reste et décampe. Je ne veux pas que ma sœur ait ta mort à me reprocher.

Et il me poussait de sa main sanglante vers le côté de la rue que nous venions de faire évacuer... Je résistais quoique faible-

ment, je dois l'avouer à ma honte; quand il cessa tout à coup de me presser. « Mille canons ! s'écria-t-il, il n'est plus temps. »

Un coup d'œil rapide me prouva qu'il avait raison ; à peine 150 hommes de notre bataillon se reformaient d'un air découragé sur les cadavres de leurs camarades, que les colonnes autrichiennes arrivèrent au pas charge.

Un phénomène singulier, c'est que cette mort qui me faisait horreur, quand je songeais que je pouvais lui échapper, me devint en ce moment presque indifférente. Je rechargeai tranquillement mon fusil. Tout à coup une colonne bleue et rouge aborda transversalement la grande route et se plaça entre les Autrichiens et nous. Les fronts s'éclaircirent à l'instant, mon oncle bondit à cette vue :

— Vive la république ! cria-t-il.

Notre porte-étendart, blessé, se releva convulsivement et fit flotter encore une fois les plis tricolores de son drapeau; puis re-tomba en criant, lui aussi, d'une voix que la mort éteignit soudain :

— Vive la nation !

CHAPITRE XX.

RÉCIT D'UN VIEUX SERGENT.

1796.

I.

Il est neuf heures.. Le vieux sergent Luc-Combe est assis dans sa cabane, entouré de ses parens et de ses voisins, grands et petits, qui célèbrent l'anniversaire de sa fète. Un feu de bourrées pétille dans l'âtre. Les enfans se chauffent, rangés et bouche close, sous le vaste manteau de la cheminée ; les hommes boivent, ou fument dans de longues pipes de bois

garnies d'un couvercle en cuivre ; les femmes tricotent des bas avec de la laine, aux lueurs fumeuses d'une lampe à trois becs, suspendue par un croc de fer à la plus grosse poutre du plafond. De temps à autre, un coup de vent furieux fait craquer les lattes où s'appuie le chaume du toit ; la porte grince dans ses gonds rouillés ; des tourbillons de feuilles sèches frôlent, en courant, les ais sonores des volets. Puis çà et là, dans le village, dans la campagne, c'est un coq qui chante, un dogue qui aboie, une cloche qui tinte tristement, une pesante voiture qui broie les cailloux de la chaussée. Cependant l'heure avance et les bouteilles se vident; mais nul ne songe à regagner sa maison, retenu qu'il est chez le sergent par les merveilleux récits de sa vie de guerre.

— Oh ! jeunes gens ! dit le vieux Luc, que Dieu vous accorde autant de gloire qu'il nous en a donné !

A cette époque, en l'an V, l'Empereur n'était encore que général de la république ; mais plus d'un roi ployait les reins devant lui.

Quant à nous autres, simples soldats, nous traitions de pair avec tous les *signori* de Milan; nous faisions et défaisions leurs états; nous enlevions une victoire à chaque étape; nous plantions notre drapeau sur les clochers de toutes les capitales. Oh! oh! c'est qu'il ne badinait pas, *le petit caporal*, je vous en réponds. Il fallait marcher droit et rondement, quand il s'en mêlait. En ai-je mâché de ces cartouches, en ce temps-là! en ai-je envoyé aux Autrichiens! Rien qu'à Lodi, je me souviens d'en avoir démoli quatre d'un seul choc. Et au Tagliamento, eh! eh! au Tagliamento, où notre peloton s'élança le premier en tirailleurs, peu s'en manqua que l'archiduc Charles lui-même ne descendît la garde par mon fait. Malheureusement son cheval se cabra, ma balle se perdit, et comme je rechargeais mon fusil, un coquin de chasseur tyrolien me cassa le bras gauche à la jointure.

Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit, poursuivit le vieux soldat. Qu'est-ce qu'un bras? D'ailleurs on me le remit gentiment, et *gratis*. Ça ne m'empêcha point, ensuite, de rouler ma

bosse en Prusse, en Espagne, en Russie, partout où il voulut. J'attrapai bien quelque chose encore à Montmirail, une balle d'un fameux calibre, un biscaïen en plein fouet, rien que ça, au bout de la cuisse, de manière que je faillis rester dans l'opération. Mais, Baste! je ne puis pas me fâcher, j'eus le ruban de la Légion-d'Honneur, et on me nomma sergent... Vive l'Empereur! Fin finale, pour en revenir, je vous souhaite, enfans, des batailles comme les nôtres et un chef comme celui-là; il en naît un tous les mille ans, et encore! Ce n'est pas qu'il se montrât fier envers le soldat ou qu'il eût l'âme dure; du tout! à preuve ce qu'il fit, à ma recommandation, pour notre bon curé, en Italie... Ecoutez : je veux vous conter ça.

II.

« Nous étions alors cantonnés à Tolentino, avait continué le père Luc, après un moment de silence ; nous avions, en moins d'une décade, franchi le Sénio, culbuté les troupes pontificales dans Faenza, puis enveloppé l'Autrichien en avant d'Ancône, et forcé le pape à demander la paix. L'armée devait gagner trente millions à ce coup de main, sans

compter seize cents chevaux, des équipages, des buffles, du blé, des cuirs, toute sorte de comestibles. C'est pourquoi nous étions bien joyeux. Le général songeait même à s'en revenir sur l'Adige, car il allait, en tout, un train d'enfer, et on parlait déjà d'une nouvelle expédition. En attendant, nous flânions, nous autres, par la ville et dans ses environs. Nous nous amusions de toutes ces larges faces de moines, qui se signaient vivement du plus loin que le bout de nos pompons frappait leurs regards. Nous frottions notre moustache à la joue de toutes les jolies filles; et il en poussait dans ce pays! Mais parfois il nous prenait de cruels serremens de cœur quand nous rencontrions dans les rues, sur les chemins, épuisé de faim et de fatigue, quelque prêtre émigré de France, auquel ces gueux de moines avaient jeté au nez la porte de leurs couvens. Il y en avait qui pleuraient en nous apercevant, mais sans oser s'approcher ni se plaindre; d'autres qui, plus hardis, nous tendaient les bras avec des prières, et baisaient les pans déchirés de ce drapeau trico-

lore qu'ils avaient commencé par maudire. Les malheureux! tout retour en France leur était interdit désormais. Le gouvernement se défiait même tellement d'eux, qu'il leur avait interdit les contrées que nous occupions. Les moines italiens ne l'ignoraient pas : aussi, s'autorisant de cette défense, leur refusaient-ils souvent, non par amour pour nous, mais par avarice, jusqu'à une botte de paille dans leurs greniers, jusqu'à la bouchée de pain bis qu'ils distribuent à leurs pauvres...

– Un jour (c'était le dernier de pluviose, veille de la signature de notre traité avec le pape), voilà-t-il pas qu'en sortant de la ville, je bronche... sur quoi? devinez; après ce préambule, ce n'est pas difficile : sur notre digne curé, mes amis... Ah! j'eus de la peine à le reconnaître. Lui, si coquet jadis, si bien poudré, frisé, chaussé, si rose et si ingambe, il n'avait plus que la peau sur les os, un chapeau tout râpé, des souliers sans semelles, et sa soutane de serge était trouée... comme notre drapeau. Une affreuse guerre avait passé par là : la misère... Hom! j'ai senti plus

tard ce que c'était en Russie ; mais motus ! Dès qu'il m'eut aperçu, il courut dans mes bras, il me serra à m'étouffer ; et moi, sans l'envisager, sans même lui demander son nom, cherchant aussitôt dans mon gousset, je versai tout mon pécule dans le sien. Puis ce furent des cris, des doléances, des caresses... Je crus un moment qu'il était fou.

— C'est donc toi, Luc ? c'est toi !

— Oui, citoyen, que je lui dis ; excusez-moi, monsieur le curé, de vous appeler citoyen.

Mais il ne comprenait pas, il défilait son chapelet sans m'écouter.

— Cet honnête Luc ! ce cher Luc, que j'ai communié, que j'aimais tant !

— Et qui vous aime aussi, sarpejeu !

— Et ton père ? ta mère ? toute ta famille ? continua-t-il d'une voix entrecoupée à chaque mot.

— Oh ! mon père, ma mère ! répondis-je, priez bien pour que je les embrasse encore quelque jour.

— Que dis-tu ? fit-il d'un air égaré. Ah ! ces gens-ci nous brûlent toutes nos messes, mon

ami : c'est pire qu'en France, pire! pire!

— Eh bien! mais le bon Dieu est partout, répliquai-je.

— Eux! tu ne sais pas? ils gardent tout pour eux, mon enfant. Tout! répéta-t-il avec désespoir.

Je me mis à rire, et pourtant le cœur me saignait.

— Ce soir il y aura trois jours que je n'aurai mangé de pain! reprit-il en s'inclinant à mon oreille.

A cette parole, une terrible colère me crispa tous les nerfs.

— Nom d'une bombe!... m'écriai-je.

— Mais après ce juron, je me tus, car je le vis chanceler, reculer; il tremblait.

— Eh quoi! poursuivis-je d'un ton plus doux, vous si bien bâti, vous n'avez donc pu trouver le feu et le couvert chez quelque signora, monsieur le curé!

Il rougit, et fit le signe de la croix :

— Oh! Luc, Luc, me dit-il, quelle idée! quel scandale!

— Bah!... Eh bien! venez, répétai-je en lui

saisissant la main ; je vais vous installer, moi, sans façon, chez une excellente femme, qui n'a pas peur des moustaches, et corbleu! nous y déjeunerons tous deux à discrétion, et sans qu'il nous en coûte une baïoque.

Et de fait, je le conduisis incontinent à l'auberge de San-Piétro, chez Ninetta, la maîtresse de l'endroit, une brune accorte, à laquelle j'avais eu l'avantage de donner dans l'œil. Puis, quand je l'y eus convenablement régalé de macaroni :

— Ah! ça, monsieur le curé, lui dis-je, ce n'est pas tout que de déjeuner, même de souper ; car j'ai congé aujourd'hui, vous me tiendrez bien compagnie jusqu'à demain matin. D'ailleurs, Ninetta est avertie : vous aurez toujours ici un gîte, en cas de besoin. Mais ce n'est pas encore assez, mordieu! pour un homme comme vous. Je veux vous présenter à notre général, afin qu'il vous protége.

— Au général Bonaparte ! s'écria-t-il épouvanté.

— Oui, citoyen curé ; il ne vous avalera pas, soyez tranquille.

— On dit cependant que c'est un vrai diable, Luc?

— Pour les réprouvés, c'est possible; car il les mène tambour battant.

— Oh! il a une réputation extraordinaire, ajouta-t-il.

— Et corbleu! il la mérite, citoyen... Allons! en route. Je suis un de ceux qui l'ont retiré de dessous la mitraille, dans les marais d'Arcole; il a la mémoire longue, il vous obligera pour me faire plaisir.

Sur-le-champ, nous nous acheminâmes vers la ville, et une demi-heure après nous étions chez *le petit caporal*. Il me semble que j'y suis encore : une table immense, couverte d'un tapis, s'étendait d'un bout à l'autre de la salle. Lannes, son ami, son compagnon, était assis d'un côté, lui vis-à-vis. Ils avaient la tête penchée tous deux sur de grandes cartes, qui, du milieu de la table où elles étaient déployées, tombaient jusqu'à terre. Lannes leva le premier les yeux, et me dit :

— Ah! ah! c'est toi, farceur? où diantre as-tu donc pêché ce calotin?

— Mais à cette question le général en chef se retourna vers nous, toisa notre curé d'un regard rapide, puis s'étant courbé vers Lannes, lui dit brusquement et à voix basse :

— Tais-toi donc !

— Lannes haussa les épaules comme d'impatience, et s'accouda, en sifflotant, sur la carte qu'il étudiait.

— Oh ! oh ! pensai-je, le général s'intéresse déjà à notre protégé ; en avant !

— Eh bien ! Luc, me demanda-t-il tout à coup de sa voix brève, après m'avoir examiné un instant de cet œil scrutateur qui faisait qu'on s'effaçait toujours devant lui, les pieds en dehors et l'arme au bras, qu'y a-t-il pour ton service ? explique-toi ?

— Mon général, répondis-je, voilà le curé de notre village, un frère, un ami, quoi... un saint, que nous chérissions tous au pays, qui n'a jamais refusé de son pain à personne, et que les satanés moines de ce pays-ci laissaient mourir de faim à la porte de leur couvent.

Alors il se retourna vers lui de nouveau, et lui demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

— Jean Massoni, balbutia notre pauvre curé, encore tout interdit de l'apostrophe de Lannes.

—Massoni !... J'ai connu quelqu'un en Corse de ce nom.

— C'est possible, général : le frère de mon père était major de place à Bastia, où il est mort.

— Ah ! ah ! oui, il est mort. Et vous, vous êtes son neveu ; mais c'était un brave militaire que ce Massoni !

— Tiens, me dis-je, son oncle, un ancien ! ça va glisser comme sur des roulettes.

— Et à quel âge vous a-t-on conféré les ordres ? poursuivit le général.

— A vingt-quatre ans.

— C'était votre vocation ?

— La volonté de mon père, répondit le bon curé, en rougissant un peu.

Tout en l'interrogeant, le général lui lançait de fréquens coups-d'œil. Je devinai : il regrettait sans doute qu'un homme de cette taille, et qui promettait tant, malgré sa mai-

greur, ne figurât pas dans une de ses compagnies de grenadiers.

— Vous avez prêté serment à la constitution civile du clergé? reprit-il après un instant de réflexion.

— Non, général.

— Pourquoi?

— C'eût été violer la foi que j'avais déjà jurée. Le prêtre a sa discipline, son honneur, comme le soldat; il doit, comme lui, obéissance et fidélité à son chef. D'ailleurs, ajouta notre curé d'un ton ferme (car il s'était enhardi sensiblement), je compris bientôt qu'on proscrirait tout sacerdoce en France, et je ne voulus pas faire à la fois une lâcheté et un sacrilége.

Le général attacha sur lui un regard profond; puis, se renversant sur le dossier de sa chaise :

— Vous oubliez sans doute, dit-il d'un air grave, que prêtre ou laïque, il faut être, avant tout, de son pays.

— Aussi en suis-je, de mon pays! répliqua le digne homme, exalté par ce reproche. Oh!

la France ! la France ! continua-t-il sourdement, la voix pleine de sanglots.

Et comme s'il ne pouvait épancher d'une manière plus énergique le sentiment qui le suffoquait, notre bon curé s'était soudain jeté dans mes bras, et m'étreignit contre sa poitrine avec effusion.

Ce moment fut délicieux pour moi, mes enfans, je vous l'assure. Le général s'était levé d'un bond ; il se promenait d'un pas saccadé d'un angle à l'autre de la salle. Il lui échappait, de çà, et de là, quelques gestes énergiques. On voyait qu'il était touché, qu'il concentrait son émotion. Quant à Lannes, stupéfait de cette scène, il tambourmait avec ses doigts sur le bord de la table.

—Eh bien ! puisque tu aimes tant la France, citoyen, se prit-il à dire, fais-lui le sacrifice de ta robe, il n'y aura plus d'obstacle à ce que tu y retournes.

— Oh ! jamais, répondit-il ; jamais, monsieur !

Et il se couvrait le visage de ses deux mains.

—Quelle trahison ! s'écria-t-il encore, moi, renier mon caractère ! plutôt mourir !

Le général frappa le parquet du talon de sa botte, comme choqué de ce qu'avait proposé Lannes; puis s'arrêtant devant une fenêtre ouverte et montrant, du doigt, les jardins de la campagne :

— Voilà certes, s'écria-t-il, un beau pays!... Je conçois que, sans argent, sans ressources, on ne l'apprécie pas autant qu'il le mérite ; mais si je vous adressais au cardinal Mattei, ou même au neveu du pape, le duc de Braschi (tout en parlant, il s'était rapproché du curé), et si l'un des deux vous offrait un emploi lucratif dans sa maison, répondez ? la patrie n'es-telle pas où se trouve la fortune? (Il lui dit cela en italien, je l'ai su depuis.) Qu'en pensez-vous ? fit-il, en recommençant sa promenade, et en lui décochant en même temps de sa prunelle un de ces éclairs qui vous remuaient jusqu'au fond de l'ame.

Le pauvre curé baissa la tête en soupirant : une larme bien douloureuse roula, toute chaude, sur sa joue.

— Mon Dieu ! mais que puis-je faire pour vous ? reprit le général qui, étonné de ne point recevoir de réponse, revint lentement près de lui. Qu'est-ce que tu dis, toi ? me demanda-t-il, en me tirant la moustache.

— Moi ? tant que j'aurai un morceau de pain, mon général, il y en aura les trois quarts pour lui.

— Oui, oui, un morceau de son pain ! du pain de soldat ! du pain noir ! s'écria le brave homme, radieux ; c'est un Français, Luc ; c'est un compatriote, un frère ! Ce morceau de pain ne sera pas l'aumône de la pitié, ce sera celle du cœur ! Ah ! je vous remercie, général. Non ! point d'hospitalité, pour moi, chez ces Italiens, quand ce serait même chez le duc de Braschi ! La compassion des étrangers est un outrage, une flétrissure ; je l'ai éprouvée, je l'abhorre !... S'il ne m'est pas permis, hélas ! de rentrer en France, au moins accordez-moi la faveur d'accompagner Luc à son régiment : je ferai son ouvrage, je le soignerai, s'il est blessé, je gagnerai ma vie.

— Comment ! répétai-je, gagner votre vie ?

Et vous vous imaginez que je souffrirai ça, monsieur le curé ?

— Et toi tu t'imagines que nous le souffrirons? interrompit Lannes, en se redressant sur ses jambes par un soubresaut si violent, qu'il envoya sa chaise à dix pas contre la muraille, et s'emparant avec vivacité de la main du curé, qu'il serra dans la sienne :

— Calotin ou non, s'écria-t-il avec un affreux jurement, tu es un vrai Français, toi!... Je t'estime.

Le général, qui avait tout écouté, immobile et muet, remercia Lannes d'un coup d'œil; son sourire était triomphant.

— L'ai-je bien jugé ? voulait-il dire.

Il y eut ensuite un moment d'hésitation, pendant lequel nous nous observâmes tous les quatre en silence, comme si, absorbés par les mouvemens de notre cœur, aucun de nous n'eût le courage de le rompre.

— En effet, vous ne pouvez encore rentrer en France, dit enfin le général d'un air pénétré ; quant à partager le pain de Luc, je m'y oppose : un soldat n'en a que pour lui ; mais,

ajouta-t-il, et ses yeux rayonnèrent d'une singulière expression, ce n'est pas non plus le pain de la charité qu'un Français, même proscrit, doit manger chez l'étranger. Je prétends que tous les prêtres bannis du territoire de la république, actuellemens refugiés en Italie ou dans les couvens du Saint-Siége, y soient non seulement admis sur le pied de l'égalité, mais encore qu'ils reçoivent une indemnité proportionnée à leur qualité, à leur âge. Tu auras soin de publier demain cet ordre, dit-il à Lannes, ce sera une condition formelle du traité.

— Et corbleu! ils obéiront, sans regimber, ou sinon...

— Oh! oh! dis-je, sinon... Et je fis un pas en avant, un bras tendu, l'autre en arrêt, comme pour croiser la baïonnette.

— Bah! ce serait autant de volé aux Autrichiens, répliqua Lannes; un mot aux *monsignori*, c'est assez!

Bonaparte lui frappa légèrement sur l'épaule :

— Tu crois? ajouta-t-il.

Puis interpellant notre curé qui, moitié joyeux, moitié confus, essuyait ses larmes, en me désignant d'un signe affectueux :

— Monsieur le curé, demanda-t-il, vous n'avez jamais vu de ces gaillards-là au feu?

— Oh! non, répondit celui-ci ingénument; mais je crois bien qu'on n'ose pas les y regarder de trop près.

— Eh! eh! murmurai-je, un peu qu'on s'en flatte, citoyen.

— Qu'est-ce que tu grognes là? me demanda le général.

Il feignit de me prendre au collet; mais, c'était pour mieux me faufiler sa bourse (elle était lourde), avec ces mots à l'oreille :

— Qu'il ne se doute pas au moins de quelle part; va!

Il fit encore quelques pas dans la salle, se rassit, salua de la main, et dit :

— Voilà, quant à présent, monsieur le curé, tout ce que le général Bonaparte peut faire pour vous; mais il espère un jour être mieux en état de témoigner toute sa considération au neveu du major Massoni.

Je compris le geste, et demi-tour à droite, en avant marche, nous voilà sortis.

— Eh bien ! dis-je à notre curé, vous n'aurez plus peur maintenant du général Bonaparte ?

— Peur de lui, moi ? Non, non ! répondit-il ; c'est un héros, Luc : aime-le bien.

— Un héros ! Ah ! oui et un fameux ; il avait raison, mes enfans ; un héros ! Si l'Empereur a été grand, c'est par le cœur surtout, qui lui soumettait toutes les ames, comme son génie subjuguait toutes les intelligences. Je me souviens que sur le champ de bataille d'Eylau, il me dit :

— Luc, si tu avais tâché de mordre aux mathématiques, tu aurais été un homme carré. Tu n'es que le fils d'un paysan, tu mourras simple sous-officier, je le crains : mais tel que tu es, avec ton courage, ton sens naturel, ta tête de fer, je te prise autant qu'un maréchal. » Cinq mois après, à Friedland, j'enlevais un drapeau. Il m'embrassa aux yeux de tout le régiment. Si je n'ai pas avancé davantage en grade, c'est ma faute. J'étais un

sans-souci alors. L'ambition m'a monté au cerveau lorsque la gloire n'était plus de saison..

Pour ce qui est de notre curé, vous savez le reste comme moi. Le général, devenu empereur, lui offrit un évêché. Il s'excusa, préférant à toutes les pompes de l'église, le respect et 'amour de ses paroissiens; mais lorsque, en 1814, Wellington eut franchi les Pyrénées, ce fut en défendant les propriétés du petit troupeau confié à sa garde, que ce brave curé tomba sous le plomb d'un soldat anglais. Hélas! je ne pus le venger. Nous disputions, nous autres, là-bas, en Champagne, le sol de la France pied à pied, à tous ces paltoquets de Prussiens qui s'y étaient abattus comme des sauterelles et qui n'ont jamais eu l'honneur de nous vaincre, mordieu! quoique l'on glose, pas même à Waterloo! —

Ayant dit, le vieux sergent tordit sa moustache grise, reposa avec orgueil son regard sur sa jambe de bois, et demeura un instant recueilli dans ses souvenirs. Puis se réveillant tout à coup, et interrompant ses enfans,

immobiles d'attention sur leurs escabelles :

— Eh bien ! que pensez-vous de tout ça, mes cadets ? demanda-t-il.

Mais les enfans le contemplaient, sans répondre, avec des yeux arrondis d'admiration et un sourire naïf. Il sourit lui-même, d'un air narquois, déboucha deux autres bouteilles, emplit les verres, et dit :

— Voici onze heures, camarades ; remmenez vos femmes ; bonsoir ! Une dernière rasade, à la santé de l'Empereur ! Une autre fois, je vous en conterai un peu plus long.

CHAPITRE XI.

HISTOIRE D'UNE JAMBE DE BOIS.

1805.

I.

Nous nous étions rapprochés de la fenêtre par laquelle la brise nous arrivait fraîche et parfumée. Mon oncle Frédéric continuait à aspirer silencieusement la fumée de son excellent tabac de Canada. Henry et moi nous reprîmes la discussion un instant interrompue :

— Oh! disait Henry avec chaleur, oui, il est faux de prétendre que l'amour soit le senti-

ment qui exerce l'influence la plus puissante sur l'organisation morale des femmes ; il est faux de dire que toutes leurs pensées, que toutes leurs actions se rapportent directement à l'amour, ou en découlent nécessairement. Il faut aux femmes des sensations vives et énergiques ; mais ces sensations, l'amour de la patrie, l'amour de la famille, peuvent les procurer tout aussi bien que l'amour des sens. Je ne veux pas évoquer ici pédantesquement, pour appuyer mon opinion, les traditions surannées de l'antiquité. Je ne parlerai ni du noble patriotisme et de la sublime abnégation des femmes de Sparte et de Rome, ni de l'humeur guerrière de ces fabuleuses amazones dont le cœur ne battait qu'au bruit de la bataille. Tu me dirais sans doute que tous ces sentimens sont exceptionnels, excentriques, hors nature, comme s'il nous était donné d'assigner des limites au naturel, et d'affirmer que telle chose est ou n'est pas dans la nature. Notre ordre social a dépouillé les femmes de tous les prestiges. Le siècle, de fanatique et de cagot qu'il était jadis, s'est fait aujourd'hui incré-

dule et blasphémateur, et de blasphémateur, indifférent. Les femmes se sont laissé aller à ce mouvement progressionnel, et se sont dépouillées de ces croyances religieuses qui agrandissent l'ame en purifiant le cœur. On s'est tant moqué des femmes artistes, des femmes auteurs, et particulièrement des femmes savantes, que presque toutes ont dû renoncer aux arts, aux lettres et aux sciences. Quelques rares et brillantes exceptions ne peuvent pas faire loi, dans la question générale. Nos institutions politiques ont exclu les femmes de toute participation aux affaires sérieuses, pour les confiner dans l'étroite monotonie de la vie intérieure. Qu'y a-t-il d'étonnant, après cela, qu'elles aient reporté sur la créature tous ces trésors d'affection que Dieu a mis dans leur cœur ? Mais, encore une fois, nos femmes ne sont ce que nous les voyons, que parce que nous les avons ainsi faites. Elles obéissent à l'impulsion qu'impriment à leur humeur, les convenances, l'éducation, et peut-être aussi les influences du climat et leur constitution physique. En Italie

et en Espagne, sous ce soleil ardent qui fait bouillir le sang, sur ce sol parfumé qui fait aimer, un autre sentiment, que les femmes sucent avec le lait, se partage leurs facultés : c'est l'amour divin poussé jusqu'au fanatisme. Dans ces ames chaleureuses, il y a assez de sève pour alimenter à la fois ces deux amours, le terrestre et le divin. Des luttes terribles doivent cependant résulter dans leur cœur de cet étrange rapprochement. Ce sont alors les événemens, les circonstances imprévues qui déterminent la solution ; mais je ne voudrais certes pas affirmer qu'à chances égales ce fût l'amour terrestre qui l'emportât.

Henry se tut. Mon oncle Frédéric avait déposé sa pipe, et sa tête était retombée sur sa poitrine dans une attitude de douloureuse méditation.

— Oui, dit-il encore après quelques instans, cet étrange rapprochement éveille des luttes bien cruelles dans le cœur d'une pauvre femme !

Et il retomba dans sa rêverie.

— Enfans ! reprit-il bientôt en relevant la

tête, écoutez une histoire, une bien cruelle histoire dont j'ai été le héros, et qui jettera peut-être quelque lumière sur la question que vous débattez : c'est l'histoire de ma jambe de bois !

A ces mots, Henry et moi nous bondîmes d'aise sur nos siéges. Cent fois nous avions demandé à notre oncle, le commandant, le récit du combat où il avait perdu la jambe droite, et cent fois la figure épanouie du bon vieillard, qui aimait cependant bien à dérouler devant nous les annales belliqueuses de sa jeunesse, s'était contractée désagréablement à cette importune question. Aussi fut-ce avec une vive satisfaction que nous lui entendîmes prononcer distinctement les paroles qu'on vient de lire. Nous nous interdîmes toute manifestation bruyante, et notre oncle commença ainsi :

II.

— C'était en 1805, en Calabre. Le frère aîné de Napoléon, Joseph Bonaparte, venait de s'asseoir sur le trône des Deux-Siciles. Naples avait accepté le nouveau roi, environné de tous les prestiges que la gloire et la fortune de son frère faisaient rejaillir sur lui, et dont l'installation sur le trône des Bourbons s'était faite au milieu des réjouissances et des fêtes les

plus splendides. Mais, bien que quelques provinces du royaume eussent joint leurs acclamations à celles de la métropole, prédisposées qu'elles étaient à la bienveillance, par quelques concessions, quelques gracieusetés, d'autres se trouvèrent mortifiées de n'avoir pas été appelées à participer à des faveurs qui avaient plu sur la capitale, et sentirent se réveiller chez elles quelques sympathie en faveur de la dynastie déchue. Les premières démonstrations hostiles partirent des campagnes de la Calabre citérieure, qui, huit années auparavant, avait recueilli le roi Ferdinand fuyant devant l'invasion française. Les ministres du roi Joseph décidèrent, comme le font ordinairement la plupart des ministres, que la vérité devait être cachée à leur maître, et lui dirent que ces démonstrations n'auraient aucune conséquence sérieuse. Joseph, bon et généreux, crut facilement qu'un peuple qu'il aimait et dont il voulait le bonheur, rendait justice à ses intentions. On ne prit donc aucune mesure de précaution. La fermentation se propagea et gagna la Calabre-ultérieure. On

pensa alors qu'il serait bon d'étouffer l'insurrection à son origine, et quelques centaines d'hommes furent dirigés sur les Calabres. Mais ils avaient à peine mis le pied sur le territoire de la province, qu'il furent assaillis et massacrés par des nuées de paysans armés qui se levaient spontanément sur tous les points. Ce premier succès exalta l'esprit des insurgés et leur donna le secret de leur force. Bientôt ces bandes régulières s'organisèrent sous la direction de chefs courageux. Les prêtres et les moines, que certains fonctionnaires avaient eu la maladresse de mécontenter, par leur indifférence dédaigneuse pour les choses du culte et quelques rigueurs imprudentes envers ses ministres, excitèrent, par des prédications passionnées, l'exaltation des insurgés. La révolte enfin s'organisa d'une manière redoutable sur toute l'étendue de la province, et le gouvernement alarmé dut songer à lever une armée expéditionnaire bien constituée. Deux brigades d'infanterie et une batterie de campagne pénétrèrent donc en Calabre vers la fin de l'année 1805. Alors commença,

dans cette malheureuse province, une guerre longue et désastreuse, dont les fastes furent marqués, de part et d'autre, par des atrocités que les guerres civiles peuvent seules engendrer, et qui laissèrent bien loin derrière elles les cruautés commises en Vendée

Lorsque j'entrai en Calabre, la guerre, commencée depuis quelques mois, avait atteint son plus haut degré d'intensité. Je venais d'être nommé capitaine dans un des bataillons de la légion corse. Les premières opérations auxquelles je pris part furent des courses sans nombre, à la poursuite d'un chef de parti redoutable, dont la capture nous eût assuré la soumission de sa bande, pour laquelle il était un Dieu. Cent fois sur le point de nous emparer de sa personne, cent fois il nous échappa. Les insurgés, joignant à une agilité peu commune, une parfaite connaissance de la topographie du pays, se laissaient poursuivre à de petites distances, puis disparaissaient subitement sans qu'il nous fût possible de retrouver leurs traces. Leur manière de combattre leur était avantageuse : maîtres d'un

pays aride, tourmenté, hérissé de rochers et sillonné de profondes ravines, masqués par les pierres et les genêts qui couvraient le sol, ils entretenaient une fusillade meurtrière sur la tête et sur la queue de nos colones, et s'emparaient des traînards et des hommes qu'on détachait en éclaireurs ; puis ils disparaissaient avec leurs prisonniers auxquels ils faisaient subir des tortures cruelles. Les troupes étaient-elles contraintes de pénétrer dans un défilé ; les payans les laissaient avancer tranquillement jusqu'à ce que toute la colonne y fût engagée ; alors, sortant de terre comme par enchantement, ils enlevaient les tirailleurs, et, couronnant les crêtes du défilé, faisaient pleuvoir sur nos soldats une grêle de pierres, de balles, et quelquefois d'énormes quartiers de roc qu'ils détachaient à l'aide de la mine. Cette manière de combattre, employée plus tard en Espagne et en Portugal, est souveraine pour une défense de territoire ; et l'armée agressive, harassée, harcelée, décimée, finit par se démoraliser en s'affaiblissant. C'est ce moment qu'auraient dû saisir les Calabrais et les

Portugais pour réunir leurs forces et tomber de front sur nos bataillons désorganisés. Mais la crainte qu'inspiraient alors la bravoure et le nom français les faisait reculer, les uns et les autres, au moment décisif, et c'est cette hésitation qui a sauvé nos troupes en Calabre et en Portugal.

Lorsque l'insurrection éclata, tous les habitans des campagnes avaient pris part aux hostilités. Tout ce qui était en état de porter les armes s'était jeté dans la révolte. Les femmes, les enfans et les vieillards avaient abandonné le foyer domestique, et, après avoir détruit ce qu'ils n'avaient pu emporter, s'étaient mis à suivre les combattans dans leurs excursions aventureuses. Mais, à la longue, cette première effervescence s'attiédit. Les privations, les fatigues, les maladies, et plus encore la tournure désavantageuse que prenait la guerre, calmèrent peu à peu les esprits. Les villages commencèrent à se repeupler, les communications se rétablirent, et les Français, qui jusqu'alors n'avaient trouvé autour d'eux que désolation et solitude, sentirent se réveil-

ler leurs forces morales, en se retrouvant au milieu d'un pays habité. En 1807 il ne restait plus en campagne que quelques jeunes gens chez qui l'exaltation n'était pas encore apaisée, et un grand nombre de misérables qui profitaient des malheurs des temps pour se livrer à toute espèce de violences, et trouver, dans la continuation des hostilités, agrément et profit. Malheureusement les bandits conservèrent, avec les populations des villes, dont il partageaient toutes les sympathies, des relations occultes que la surveillance la plus rigoureuse ne put jamais dévoiler. Instruits ainsi de notre force, de notre position et souvent de nos projets, les insurgés déjouaient toutes nos combinaisons. Rarement ils acceptaient le combat : ils se contentaient de nous harceler dans nos marches, d'empoisonner les puits et les sources que nous pouvions rencontrer sur notre route, et de massacrer impitoyablement les soldats que la lassitude, le découragement ou la misère séparaient de la colonne.

Cependant nous parvînmes à les atta-

quer de front, et ce fut pour nous une grande joie. Ils s'étaient emparés de Nolisarte, petit bourg situé entre Cosenza et San-Marco, et dans lequel ils s'étaient retranchés après avoir massacré un officier et trente soldats qui le gardaient. A la nouvelle de cet audacieux coup de main, le général C***, homme irascible et violent, qui commandait en chef l'armée expéditionnaire, entra en fureur, et jura de faire payer cher aux agresseurs leur audace et leur succès. Effectivement, quelques jours après, dix compagnies de la légion corse marchaient sur Nolisarte.

Je faisais partie du petit corps expéditionnaire. En approchant du village, nous fûmes accueillis par une grêle de balles, qui partaient des fenêtres des maisons, ce qui toutefois ne nous arrêta pas dans notre marche agressive; mais, en approchant, la fusillade devint si vive que nous dûmes nous jeter dans une chataigneraie qui bordait une des faces du village. Là, un horrible spectacle nous attendait : les cadavres des trente Français, que les bandits avaient surpris et égorgés, mutilés, broyés et

dépecés, étaient accrochés par lambeaux hideux aux branches des arbres.

Cette dégoûtante atrocité mit le comble à notre exaspération. Nous nous élançâmes hors du bois, et pénétrâmes dans le village. Mais la pluie de balles, qui continuait à tomber sur nous, éclaircissait nos rangs d'une manière effrayante. Tout à coup nos compagnies se débandèrent comme d'un commun accord, sans qu'il nous fût possible de les maintenir, et se dispersèrent dans les rues. Une heure après, des flammes sortaient, en tourbillonnant, des fenêtres de p usieurs maisons, et nos soldats, qui avaient formé une ligne de circonvallation autour du bourg, se mirent à pousser de grands cris de joie en voyant les flots de fumée s'élancer vers le ciel. En moins de deux heures, l'incendie qu'ils avaient allumé, excité par un vent de nord, s'était étendu sur toute la face du village. Le feu de la mousqueterie s'était d'abord affaibli, puis éteint, et au bruit de la fusillade avaient succédé d'horribles cris, que poussaient les malheureux qui brûlaient, et les craquemens des maisons qui

s'écroulaient. Les premiers qui avaient essayé de franchir nos lignes avaient été fusillés sans pitié ; mais bientôt des masses d'hommes, de femmes et d'enfans firent irruption de tous côtés. Alors nos soldats, touchés de cette grande infortune dont ils étaient les auteurs, cessèrent, d'eux-mêmes, leur affreuse boucherie. Ils laissèrent passer les femmes et les enfans; mais nous retînmes prisonniers tous les hommes, parmi lesquels nous remarquâmes une grande quantité de moines, dont les figures noircies par la poudre attestaient qu'ils avaient pris une part active au combat. Nous cherchâmes ensuite à arrêter les progrès de l'incendie, qui avait fait d'horribles ravages ; et après de généreux efforts, nous parvînmes à arracher aux flammes une partie des habitations.

Le lendemain, tous les habitans étaient rentrés dans le village. Ceux dont les maisons avaient été dévorées par les flammes furent accueillis par leurs concitoyens plus heureux. Un ordre de la division, qui avait été instruite du résultat de l'expédition, nous prescrivit

de mettre en liberté tous les prisonniers que nous avions faits la veille, à l'exception de trois d'entre eux, qui avaient pris une part plus active aux hostilités, et qui avaient été signalés comme chefs de bande. Ce fut sur ces malheureux que le général fit retomber tout son ressentiment. Un supplice affreux, qui devait glacer d'épouvante toute la contrée, et servir de représailles au meurtre de nos frères d'armes, fut ordonné par lui. Cet ordre cruel, que les circonstances ne pouvaient justifier, fut mis à exécution le lendemain.

A la pointe du jour, toutes les troupes présentes s'étaient formées en bataille sur une vaste lande qui s'étendait en dehors du village; la population s'y était portée en masse pour assister à l'horrible drame dont les acteurs étaient pour elle des parens ou des amis. Les femmes, comme à toutes les exécutions sanglantes, étaient accourues en grande affluence. Une pièce de canon, du calibre de douze, était placée à une centaine de pas en avant de la ligne des troupes. A un signal donné, les servans s'équipèrent, et la pièce

fut chargée à poudre. Puis un piquet de fusiliers amena une des victimes. C'était un petit homme vieux, maigre et chétif, au teint bilieux, à la barbe rousse, et dont les yeux fauves lançaient des éclairs. Sa physionomie paraissait impassible. La pâleur de ses lèvres contractées et le feu de ses regards trahissaient seuls une rage long-temps concentrée. On le plaça le dos appuyé contre la bouche du canon, auquel il fut solidement fixé par une corde qu'on lui avait passée autour de la taille ; et quand ce fut fait, un adjudant s'approcha du condamné, déploya une énorme pancarte, et se mit à lire, à haute voix, le décret du général qui le condamnait à mort. Cette lecture achevée, le sous-officier se retira, et un roulement de tambours se fit entendre ; puis l'artilleur approcha le boute-feu de la mèche; le coup partit, et le malheureux Calabrais, coupé en deux, alla tomber à quelques pas de là.

— *Chargez !* commanda le chef de la pièce.

La pièce rechargée, un nouveau prisonnier fut amené. C'était un moine énorme,

dans la force de l'âge, et que le supplice de son compagnon semblait avoir mis en belle humeur. Il promena sur toute l'assistance un regard plein de béatitude, et ayant aperçu derrière lui quelques femmes à genoux, il voulut, par un mouvement instinctif, lever le bras droit pour leur envoyer sa bénédiction; mais les liens qui le garottaient ne lui permirent pas d'accomplir sa pieuse intention. Il secoua la tête, haussa l'épaule gauche avec une expression de résignation indifférente, et s'approcha de l'instrument du supplice sans que son visage trahît la moindre émotion.

Son stoïcisme était-il le résultat d'une résignation courageuse, d'une sublime conviction religieuse, ou bien n'était-il que la cynique impudeur d'un homme sans croyances? C'est ce qu'il eût été difficile de décider.

Cependant l'adjudant s'était rapproché de lui et lui avait lu, comme à son prédécesseur, sa sentence de mort. Le roulement se fit entendre, l'explosion partit, et le patient alla tomber, fracassé, à côté du petit vieillard : le coup l'avait affreusement mutilé sans lui

ôter la vie. Malgré l'inflexible énergie qu'il avait déployée jusque-là, il ne put résister aux douleurs atroces qu'il ressentit, et se mit à pousser des hurlemens horribles. Il avait les flancs ouverts; son bras droit avait été arraché à la jointure de l'épaule. L'ordre du général défendait formellement de toucher aux victimes après l'exécution. Aussi, sans s'inquiéter des cris du moine, on rechargea la pièce et on amena le troisième condamné.

Celui-ci était un tout jeune homme. Pauvre enfant! il me semble le voir encore : une horrible expression d'anxiété et de terreur était empreinte sur sa belle figure pâle et contractée. Il fallait savoir tout ce que l'enthousiasme a de puissance sur une jeune imagition méridionale, pour croire que cette pauvre créature, avec ses longs cheveux ondoyans, avec sa frêle organisation, eût pu prendre une part sérieuse à la guerre. Et cependant il avait été chef de bande, il avait soumis à son autorité des hommes courageux jusqu'à la férocité; mais devant le supplice cruel qui l'attendait, l'être courageux avait disparu : il ne

restait plus que l'enfant craintif. Malgré les abominables exécutions dont il venait d'être témoin, il semblait douter encore du sort qui lui était réservé.

— Grâce ! Qu'on me fasse grâce ! » criait-il, d'une voix étouffée, aux soldats qui l'entraînaient ; et sans les rigoureuses prescriptions de la discipline qui nous régissait, chacun de nous se serait écrié :

— Grâce pour lui !

Mais aucune puissance humaine ne pouvait le sauver en ce moment. Notre chef avait ordonné sa mort ! On l'attacha à l'horrible canon. Alors un affreux désespoir s'empara de lui ; il poussait des cris si déchirans, qu'on ne put entendre un seul mot de la lecture de l'adjudant. Bientôt cependant ses forces s'affaiblirent, sa tète tomba sur sa poitrine, ses jambes plièrent sous lui, et il resta suspendu à la corde qui l'attachait à la bouche du canon. J'ai toujours été convaincu qu'en ce moment il avait cessé de vivre. Les tambours commencèrent à rouler ; au même instant, je sentis une main me saisir violemment

le bras et me repousser de côté. Une femme se plaça entre moi et le soldat qui se trouvait à ma gauche, et, sans prendre garde à ce qui l'entourait, les doigts empreints dans les chairs de mon bras qu'elle meurtrissait douloureusement, elle semblait avoir résumé toutes ses facultés dans un regard qu'elle attachait avec une fixité dévorante sur l'instrument du supplice. Je compris qu'un drame douloureux allait se dénouer avec le coup de canon, dans le cœur de cette malheureuse, et je respectai sa douleur. L'explosion retentit, la victime tomba... Au même instant la pauvre femme glissa sous mes pieds en se tordant convulsivement : elle me parut morte. Je l'indiquai, du doigt, à quelques paysans qui se trouvaient derrière moi : ceux-ci l'emportèrent.

Quelques heures après, nous avions quitté ce théâtre d'horreurs, et nous nous dirigions sur Cosenza, où se trouvait alors l'état-major général.

III.

« Environ deux ans après les événemens dont je viens de vous parler, continua mon oncle, j'étais encore en Calabre, sans prévoir quand j'en pourrais sortir. Nous avions ajouté bien des fatigues et des combats aux annales de notre pénible expédition ; mais nos affaires n'étaient guère plus avancées. A cette époque, je reçus l'ordre de me mettre, avec

ma compagnie, à la poursuite d'un bandit en grand renom dans la contrée, dont on tenait à s'emparer. Mon caractère ardent et aventureux, seule cause des malheurs qui vinrent me frapper plus tard, me fit désigner en cette circonstance pour une entreprise qui demandait de l'adresse et de la résolution. Les espions que nous avions sans cesse en campagne me donnèrent avis que Peppe Coppa devait se trouver dans les environs de ce même village de Nolisarte que deux ans auparavant nous avions ensanglanté par une orgie de cruautés. Quelques jours après, j'étais à Nolisarte, où je pris mes quartiers. Je fus tout étonné, en y entrant, de ne retrouver nul vestige de l'incendie qui avait failli le dévorer. Toutes les maisons brûlées avaient été reconstruites, et des maisonnettes neuves, blanches et coquettes, ornées d'espaliers fleuris, donnaient au village un aspect élégant et gai qu'il n'avait pas avant sa grande catastrophe. Le syndic de la commune, en ma qualité de chef de corps, me logea dans la plus belle habitation du bourg. Mon hôte était un

vieux cultivateur enrichi, qui avait pris part, deux années auparavant, au soulèvement de la province ; mais peu de temps après il avait compris, en homme prudent, que la lutte n'était pas égale, et qu'il avait tout à perdre et rien à gagner ; il s'était sagement détaché d'un parti pour lequel, du reste, comme tous ses compatriotes, et malgré ses grandes protestations, il avait conservé toutes ses sympathies. Depuis son retour aux opinions modérées, maître Grégorio affectait un beau dévouement pour la cause de Joachim Murat, qui avait remplacé son beau-frère Joseph sur le trône des Deux-Siciles. Il avait affiché, sur le mur d'une vaste pièce qui servait de salon, une grand estampe représentant le portrait enluminé du roi, et saisissait les moindres occasions pour manifester une éclatante profession de foi. Cependant le bonhomme Grégorio avait perdu, pendant la guerre, une partie de sa fortune, et un fils qui avait péri en combattant dans les rangs des insurgés. Aussi le dévouement de fraîche date du Calabrais ne me parut-il jamais de bon aloi. Les autres

commensaux de la maison étaient la fille de mon hôte, jeune personne fort gracieuse, d'une vingtaine d'années, et une vieille servante sexagénaire qui l'avait élevée. A mon arrivée, le vieux Grégorio m'accueillit avec courtoisie, et me présenta à sa fille, qui me gratifia d'une révérence et d'un charmant sourire.

— Monsieur le capitaine, me dit le vieillard en me tendant la main, je vous prie de considérer ma maison comme la vôtre. Ma petite Marie et moi tâcherons de vous en rendre le séjour supportable. Vous êtes un homme du gouvernement, mon attachement à la nouvelle dynastie me fait un devoir de vous accueillir en frère et en ami.

— Je vous remercie, mon cher hôte, de vos bonnes dispositions à mon égard, lui répondis-je. Je ferai en sorte d'être un commensal tolérable, et j'espère que la plus parfaite harmonie régnera toujours entre nous.

Effectivement les rapports les plus agréables s'établirent entre mes hôtes et moi.

Le lendemain de mon arrivée à Nolisarte,

je descendis dans la salle où se tenait habituellement la famille, et où était appendue triomphalement l'image qui avait la prétention de représenter le beau roi Joachim. Le père et la fille étaient assis l'un près de l'autre, et s'occupaient, l'une à filer à la quenouille, l'autre à la regarder travailler, plongé dans une extase toute patriarchale. Je fus reçu, par le père, avec de grandes démonstrations de politesse. La fille me sourit. Je préférai le sourire de la jeune fille à toutes les obséquiosités du père.

La conversation s'engagea. J'eus soin d'éviter de parler de tout ce qui pouvait avoir rapport à la guerre; car je sentais que ce sujet ne pouvait être que pénible pour mes hôtes, en leur rappelant des pertes douloureuses. Le vieux Grégorio ne prononçait pas une phrase sans y glisser les mots de *dévoûment* et de *fidélité*, qu'il faisait ronfler de son mieux, ce qui m'amusait beaucoup. La jeune Marie s'aperçut bientôt de mes dispositions malignes; et, se dévouant à la manie paternelle, elle se chargea de tout le fardeau de la conversation. La

belle Calabraise avait reçu une éducation fort irrégulière. Elle ne manquait pas, cependant, d'une certaine élégance dans les manières, et sa diction était plus correcte que celle des grossiers villageois qui l'entouraient. C'était une de ces organisations privilégiées que la nature s'est complu à traiter en enfant gâté. Ses yeux, d'un bleu clair, avaient tant d'expression, les impressions qui se succédaient dans son esprit donnaient à sa physionomie une telle mobilité, qu'on saisissait sa pensée avant qu'elle ne l'eût exprimée. A force de l'entendre et de la regarder, je finis par me persuader que la figure de Marie ne m'était pas étrangère. Le son de sa voix, particulièrement, semblait se rapporter à un souvenir vague et lointain que tous mes efforts ne purent évoquer. En définitive, je me dis que je pouvais fort bien avoir aperçu cette enfant dans une de mes nombreuses excursions à travers le pays, et je cessai de me marteler l'esprit à ce sujet. La dernière de mes réflexions fut que la jeune Calabraise était une personne fort séduisante, et je me pris à en-

vier le bonheur de l'homme qui, le premier, ferait battre ce cœur impressionnable et ardent.

Tout en causant et en réfléchissant, j'aperçus une guitare suspendue à un clou dans un coin de la chambre. La Calabre, autant que l'Espagne, est la terre classique de la guitare. Dans chaque maison, quelque pauvre qu'elle soit, cet instrument fait rigoureusement partie du mobilier. Je la détachai du mur, je l'accordai, et après en avoir tiré quelques accords, je la présentai à Marie.

— Mademoiselle, lui dis-je, serai-je assez heureux pour entendre une de ces si jolies villanelles calabraises que vous devez chanter si bien !

— Heureux! murmura Marie avec un sourire dans lequel je crus démêler de l'amertume. Non, je ne chante pas bien, ajouta-t-elle simplement ; cependant, je chanterai, puisque cela peut vous rendre *heureux!*

Elle appuya sur ce mot avec une intention marquée.

Elle chanta. Sa romance, je ne l'ai point

oubliée, et depuis, dans un moment de loisir, je l'ai traduite en français; la voici :

L'hirondelle voyageuse
Sur les flots, aventureuse,
Glisse sous l'aile du vent;
La romance languissante
Vers le ciel, hymne touchante,
Monte toujours en gémissant.

Moi, victime recueillie,
Je vois s'effeuiller ma vie,
Sous le souffle des autans.
Méconnue et dédaignée,
Sur la rive où je suis née,
Je me consume.... et j'attends!

Que ne puis-je, à tire-d'aile,
Comme l'agile hirondelle,
M'élancer vers d'autres bords;
Ou bien, comme la romance,
Vers le ciel, mon espérance,
Remonter en doux accords!

Ces vers, dont la traduction détruit toute la naïveté, prirent, dans la bouche de la

jeune fille, une expression qui m'émut profondément. Marie n'était pas musicienne; mais il y avait tant de douceur dans sa voix, la musique simple de sa romance était si touchante que, dès ce moment, elle se grava dans mon esprit pour ne plus s'en effacer. Je me levai tremblant, et recueillant religieusement mon émotion au fond de mon cœur, je pris congé du vieillard et de sa fille, après avoir remercié cette dernière de sa complaisance. Je donnai pour motif à ma retraite précipitée l'obligation de me lever le lendemain à la pointe du jour, pour commencer mes recherches à travers la campagne des environs. On parut se contenter de cette excuse.

A peine rentré dans ma chambre, je me mis au lit : mais je ne pus m'endormir. La voix si douce de Marie et sa simple romance me poursuivaient avec une obsession fatigante. Enfin, épuisé par tous ces efforts, je me levai et me mis à la fenêtre pour respirer l'air frais de la nuit. Le ciel était pur et étoilé, et la lune, qui se levait à l'horizon, éclairait d'une douce teinte le paysage qui se déroulait

à mes yeux. La nuit, le silence, le charme de la solitude, versèrent dans mon ame, prédisposée à l'attendrissement, d'ineffables sensations de bonheur. En proie à de douces et mélancoliques pensées, je recueillis mes souvenirs, et murmurai, à demi-voix, les vers de la romance de Marie. A peine avais-je achevé le premier couplet, que j'entendis la fenêtre située au dessous de la mienne s'ouvrir doucement, et les sons d'une guitare monter doucement jusqu'à moi. Puis la voix de Marie se fit entendre, voilée d'abord, et bientôt après plus distincte : elle chanta la seconde strophe de la romance.

La voix s'était tue depuis quelques instans, que mon ame et mon oreille étaient encore délicieusement attentives. En proie à une vive agitation, je commençai le troisième couplet d'une voix tremblante : la guitare de Marie m'accompagna. Malheureusement, à la fin du second vers, je fus obligé de m'arrêter : j'avais oublié le troisième. Mais Marie était là, qui me suivait attentivement; elle me souffla les paroles qui m'étaient sorties de la mémoire,

et, grâces à son secours, je pus achever ma strophe.

— Bravo! me fit à demi-voix la belle Calabraise, quand j'eus fini; bravo! signor capitano!

— Merci! mademoiselle, de votre aimable leçon, répondis-je.

— Bonne nuit, mon officier, dit encore la jeune fille en se retirant. Dormez bien : à demain.

La fenêtre se referma, et je n'entendis plus rien.

Cette petite scène de nuit, tout insignifiante qu'elle paraisse, fut une des causes indirecte des événemens qui la suivirent. Souvent, un concours de circonstances en apparence insignifiantes et frivoles, amène de terribles catastrophes! Toute la nuit, endormi ou éveillé, je fus poursuivi par l'image de la jeune Napolitaine. Levé à la pointe du jour, je m'armai de ma carabine, et je descendis de ma chambre pour aller prendre le commandement de mes hommes qui devaient m'attendre sur la place. Arrivé sur le vesti-

bule, je m'aperçus que la porte de l'allée, opposée à la porte d'entrée, était ouverte. Je dirigeai machinalement les yeux de ce côté, et j'aperçus Marie qui, déjà levée, s'occupait d'arroser les pots de fleurs qui garnissaient les bords du jardin. Je ne sais pourquoi mon cœur se prit à battre avec une violence extraordinaire. Je fis quelques pas pour sortir, et je m'arrêtai encore. Une irrésistible attraction m'attirait de l'autre côté. Alors une idée, qui me fit peur, vint, comme un éclair, me traverser l'esprit. J'appuyai ma main sur mon front brûlant, et je me demandai, avec anxiété, si réellement j'étais amoureux de la fille de Grégorio. L'entraînement puissant qui m'attirait vers Marie, le trouble étrange que sa vue produisait sur moi, tout concourait à me convaincre qu'elle avait fait une profonde impression sur mon cœur. Cette découverte m'alarma sérieusement. Je m'élançai hors de la maison, en cherchant à écarter de mon esprit l'image séduisante qui me poursuivait.

IV.

« J'arrivai sur la place, où je trouvai, rangée en bataille, ma compagnie qui m'attendait. J'avisai alors aux moyens qui pouvaient assurer le succès de mon expédition. Je divisai ma troupe en deux sections ; je pris le commandement de la première, et donnai celui de la seconde à mon lieutenant. Après m'être concerté avec cet officier, sur la conduite à

tenir, nous partîmes chacun de notre côté, dans des directions différentes, afin d'explorer une plus grande étendue de pays, et d'attaquer, de deux côtés à la fois, la maison dans laquelle, au dire de nos espions, le bandit Peppe Coppa s'était réfugié avec sa bande. Tout en marchant, je remarquai, avec surprise, l'air morne et inquiet de mes soldats. Mes braves Corses, habituellement si joyeux, lorsqu'il s'agissait d'une entreprise hasardeuse, semblaient, cette fois, n'avancer qu'à contre-cœur.

Je m'adressai aux vieux sergent Pietri, qui marchait en tête du peloton, et qui, lui aussi, semblait importuné par de fâcheuses pensées.

— Eh bien ! Pietri, lui dis-je, vous avez ce matin l'air revêche et grondeur. Ce n'est pas là, pourtant, votre humeur habituelle. Est-ce que vous auriez fait un mauvais rêve ?

— Je ne rêve jamais, capitaine, grommela le vétéran, d'un ton maussade.

— Eh bien ! alors, continuai-je, que signifie cette mine refrognée ? Ne seriez-vous pas bien aise de voir aujourd'hui ce damné de Peppe

Coppa ficelé comme un saucisson de Bologne, et de mettre le nez dans son coffre-fort, pour faire connaissance avec ses ducats ?

— Seigneur Dieu ! répondit Pietri en hochant la tête, vous avez là, capitaine, de singulières idées. Je crois, moi, que si nous ne devons nous engraisser qu'avec les ducats du bandit, nous courons risque de mourir étiques. Et pour ce qui est de Peppe Coppa, le chanvre qui le pendra n'est pas encore filé !

— Et pourquoi cela ?

— Parce que Peppe Coppa n'est pas un homme ! répondit-il avec un air de profonde conviction. Ne plaisantez pas, capitaine, reprit-il, car il n'y a aucun courage, voyez-vous, à affronter une puissance supérieure à la nôtre. Tant que nous n'avons eu affaire qu'à des hommes, nous n'avons jamais reculé, vous le savez bien ! Dieu sait cependant quels diables incarnés nous avions sur les bras ! Mais aujourd'hui, ce n'est pas la même chose. Je vous l'ai dit : Peppe Coppa n'est pas un homme !

— Vous êtes un sot ! m'écriai-je en colère,

vous et tous les imbéciles qui croient aux absurdités que vous vous êtes mises en tête ! Vous ne voyez donc pas, pauvre fou, que les Calabrais qui vous ont raconté les prouesses miraculeuses du bandit, se sont joué de votre crédulité ? Qu'ils ont intérêt à le sauver, d'abord, par esprit national, ensuite, parce qu'ils s'entendent, avec lui, pour nous égorger et nous dépouiller ? Êtes-vous donc assez simple, à votre âge, pour croire que le diable vienne se mêler de nos affaires ?

— Je crois ce que je crois, grogna le vieux soldat d'un ton parfaitement mécontent.

— Eh bien ! homme ou diable, m'écriai-je en élevant la voix pour être entendu de tous, Peppe Coppa sera mon prisonnier, pas plus tard qu'aujourd'hui, et il faudra qu'il fasse un beau miracle pour ne pas être accroché, demain, à une potence, en compagnie de ses fiers camarades !

Le ton et l'air d'assurance avec lesquels je prononçai ces paroles semblèrent remonter un peu le moral de mes soldats, qui puisaient fréquemment de la résolution dans leurs

gourdes. Pietri, seul, me parut perséverer dans sa conviction, et continua, tout le long du chemin, de grommeler entre ses dents.

Il y avait déjà quelque temps que nous marchions à travers les genêts et les landes, le soleil commençait à poindre à l'horizon, lorsque, tout à coup, nous aperçûmes au loin, derrière un bouquet de châtaigniers rabougris, le pignon aigu et étincelant d'une maison, qu'à l'aide d'une petite carte topographique que j'avais tracée moi-même, je reconnus pour celle qui nous avait été signalée comme servant de retraite aux bandits.

— Mes amis, dis-je aux miens, voici le moment de vous convaincre que ce n'est pas à des esprits, mais bien à des hommes en chair et en os, que nous avons affaire. De la prudence, et du courage, Coppa est à nous !

Je fis de suite inspecter les amorces, et, quittant le sentier étroit dans lequel nous étions engagés, nous marchâmes à travers les terres dans la direction des arbres que nous apercevions, et qui devaient dérober notre marche à l'ennemi. Le second détachement

commandé par mon lieutenant, qui avait pris le chemin le plus court, devait être arrivé et embusqué sur les derrières de la maison. Il avait reçu ordre de ne se montrer qu'au premier coup de feu qu'on entendrait. Nous atteignîmes enfin les arbres, et nous pénétrâmes dans le taillis. J'ordonnai à mes hommes de m'attendre là, et je me dirigeai seul, dans la direction supposée de la maison. Je n'avais pas fait deux cents pas, que j'étais déjà sorti du bois, et que la cabane s'était tout à coup démasquée devant moi comme par enchantement; mais ma surprise fut grande lorsque je me trouvai nez à nez avec un grand sacripant à mine patibulaire, assis sur un banc de pierre, et qui s'occupait à nettoyer un gros mousqueton enfumé.

En m'apercevant, l'homme au mousquet bondit comme un faon, poussa un grand cri; et, avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître, me détacha son coup de fusil presqu'à brûle-pourpoint. La précipitation qu'il mit à cette action me sauva : la balle passa au-dessus de ma tête, et alla se perdre, en sifflant,

dans les branches d'arbre. J'avais vivement armé ma carabine et couché en joue le bandit ; mais au moment où j'appuyais le doigt sur la détente, le gaillard avait disparu dans la maison, et ma balle alla s'aplatir contre la serrure de la porte qui s'était refermée. Cependant, le bruit de la double détonation avait attiré mes hommes qui se pressaient autour de moi, et je vis, à cinq cents pas sur les derrières de l'habitation, mon lieutenant avec ses soldats qui s'avancaient prudemment, en formant, autour de la cabane, un arc de cercle qui se rétrécissait à chaque instant. Bien convaincu qu'aucun des bandits ne pouvait nous échapper, je m'avançai avec ma troupe, et donnai l'ordre d'enfoncer la porte à coups de crosses de fusil. On se mit à l'œuvre ; mais aux premiers coups, nous reconnûmes que l'opération serait longue et difficile, car la porte, entièrement en chêne, était consolidée intérieurement par de fortes traverses de fer. On continua cependant à frapper avec ardeur. Tout à coup une grande explosion se fit entendre au-dessus de nos têtes, et deux de mes

soldats tombèrent. Les assiégés avaient commencé leur défense. Cependant le cercle que formait la seconde section s'était resserré; elle entourait étroitement la maison. Cette ligne riposta, par un feu bien nourri, à la fusillade qui partait des fenêtres, tandis que les hommes, sous ma direction, continuaient de battre la porte qui commençait à s'ébranler. De temps à autre, un homme tombait au milieu de nous; mais les autres n'en travaillaient qu'avec plus d'ardeur. Enfin un long craquement se fit entendre, et la porte, fracassée, tomba au milieu des hourras des soldats qui se ruèrent dans l'intérieur comme une lave dévorante. Le feu des bandits avait cessé depuis quelques instans. J'ordonnai à ceux qui enveloppaient la maison de bien garder les issues, et je pénétrai dans la première pièce qui était remplie de soldats. Ils avaient déjà exploré le rez-de-chaussée qui se composait de trois grandes chambres, et l'avaient trouvé désert. Les bandits étaient donc rassemblés à l'étage supérieur. Il fallait agir avec prudence afin d'éviter toute sur-

prise. Pendant que je délibérais avec le lieutenant sur les moyens à employer, quelques soldats impatiens se précipitèrent sur l'escalier et le franchirent. Il n'était plus temps d'hésiter : je m'élançai après eux avec le reste de leurs camarades, la baïonnette en avant. Nous pénétrons dans la première pièce… personne! Dans la seconde, dans la troisième… solitude complète! Les soldats se regardaient en silence et en pâlisant. Le sergent Pietri hochait la tête en grommelant : moi je commençais à perdre contenance. Les caves, visitées avec le plus grand soin, avaient été trouvées désertes. Ne sachant à quelle idée m'arrêter, j'ouvris la fenêtre, et m'adressant au sergent qui commandait le piquet d'observation :

— Torrebianca, lui criai-je, vous avez saisi les bandits à leur sortie ; vous les tenez, n'est-ce pas ?

— Nous ne tenons aucun d'eux, capitaine, me répondit froidement Torrebianca ; personne n'est sorti.

Je me frappai le front avec désespoir, et j'ordonnai qu'on recommençât partout les

perquisitions. Ce ne fut pas long. C'était vraiment à en avoir le vertige. Cependant il n'y avait pas à se faire illusion plus longtemps. Les faits étaient d'une accablante évidence. Je donnai donc l'ordre d'effectuer la retraite et d'emporter les blessés. Le plus grand silence régnait parmi les soldats, qui paraissaient plus émus qu'étonnés, et qui échangeaient entre eux des regards significatifs.

Nous nous remîmes en route. Tout en marchant, le sergent Pietri s'était rapproché de moi.

— Hé bien ! capitaine ?

— Hé bien ! Pietri ?

— Que vous avais-je dit, ce matin ?

— Quoi donc ?

— Le chanvre qui doit pendre Peppe Coppa n'est pas encore filé.

— Va-t'en au diable !

Il retourna à sa place.

Deux heures après, nous étions rentrés à Nolisarte. Pendant le trajet, les soldats s'étaient entretenus à voix basse de l'issue mer-

veilleuse de notre expédition. Je les entendais répéter avec une sorte d'épouvante les histoires miraculeuses et absurdes dont Peppe Coppa était le héros. Le vieux Pietri écoutait ces contes avec une attention pleine de gravité, et marmottait entre ses dents :

— Je l'avais bien dit au capitaine, que ce bandit n'était pas un homme !

En rentrant au logis, je trouvai mon hôte, sa fille et un vieux moine, que je n'avais pas encore vu à la maison, réunis dans la salle basse, où la table était mise. Marie m'accueillit avec un doux regard. Le vieux Grégorio se leva, et m'abordant d'un air confus, se mit à me débiter un long compliment de condoléance sur l'issue malheureuse de mon expédition.

— Et comment savez-vous, lui dis-je un peu piqué, que mon expédition ait eu un résultat si défavorable ?

— Est-ce que votre air mécontent ne me le dit pas assez ? répondit-il. Allons, signor capitano, le sort ne vous sera pas toujours contraire. Asseyez-vous ; nous allons souper.

Voici le père Baryte qui veut bien aujourd'hui être des nôtres. Un bien saint homme, ajouta-t-il à voix basse à mon oreille, et tout dévoué au gouvernement nouveau.

Je jetai un coup d'œil sur le saint homme. Ses grosses lèvres et son regard incertain me déplurent singulièrement. Nous nous mîmes à table.

— Ah ça! dites-moi, demandai-je à mon hôte, quelles sont donc les absurdes histoires qu'on fait circuler dans le pays sur le compte du bandit que nous cherchons?

Le vieillard et le moine échangèrent un regard.

— Je ne sais trop, me répondit Grégorio, jusqu'à quel point ces bruits peuvent être fondés. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis long-temps on raconte d'étranges choses sur le compte de Peppe Coppa. Bien des détachemens de troupes, depuis le commencement de la guerre, se sont mis à sa poursuite, mais toujours vainement. Plusieurs fois ils se sont emparés de lui; mais chaque fois il glissait, comme une anguille, entre les mains des sol-

dats. La chronique raconte que Peppe Coppa a fait un pacte avec le diable, et que le fer, le feu, l'eau et la corde sont impuissans sur lui. Jusqu'à présent les événemens ont confirmé cette croyance.

— Bon, bon, dis-je en interrompant le bonhomme, nous verrons combien de temps encore il restera ensorcelé. Je vous promets que s'il vient à me tomber sous la main, j'expérimenterai sur lui un genre de supplice dont l'efficacité est souveraine!

Le vieux moine, à ces mots, fit une laide grimace qui voulait représenter un sourire, et les deux vieillards s'entre-regardèrent de nouveau, avec la même expression que j'avais déjà remarquée. Notre conversation finit là.

Quelques jours se passèrent sans que les espions que j'avais remis en campagne me rapportassent d'indications précises sur l'existence de Peppe, qu'on n'avait plus aperçu depuis l'attaque de la maison. Je passais auprès de Marie une partie de mes journées, et cette intimité ne faisait que donner une nouvelle force aux sentimens que la jeune

fille m'avait inspirés. Sans réfléchir aux suites funestes que cette affection imprudente pouvait amener pour moi, je me laissais aller, avec une condamnable faiblesse, au plaisir de vivre auprès d'elle, de l'entendre répéter d'une voix harmonieuse ses romances plaintives ou passionnées, de m'enivrer du parfum qu'exhalait cette fleur sauvage, si suave et si fraîche. Marie ne paraissait pas insensible à mon empressement. Plus d'une fois je surpris ses grands yeux bleus attachés avec une douce expression sur mon visage. Il est vrai aussi que, par momens, elle était avec moi d'une froideur désespérante. Elle m'évitait, ou semblait ne souffrir ma présence qu'avec contrainte. Cependant ces momens étaient rares, et, je l'avouerai, ils flattaient mon amour-propre; car, dans ma fatuité, je les attribuais aux combats que se livraient, dans le cœur de la jeune fille, l'instinct de son devoir et une inclination naissante.

V.

«Le vieux père Baryte venait, à mon grand désespoir, presque tous les soirs à la maison. Sa laide physionomie et sa voix nazillarde m'avaient inspiré une telle antipathie, qu'aussitôt qu'il entrait dans la salle, je me sauvais dans ma chambre. Une fois là, je me mettais à la fenêtre et j'épiais la sortie du franciscain pour redescendre; mais ses visites se prolon-

geaient d'ordinaire fort avant dans la soirée, et la plupart du temps, fatigué d'attendre, il m'arrivait de me coucher avant qu'il fût sorti. Plus d'une fois je me demandai quel pouvait être le sujet de ces longues conférences, auxquelles Marie assistait toujours jusqu'à la fin, et à la suite desquelles elle paraissait toujours en proie à une vive agitation. Je finis cependant par me persuader qu'elles ne pouvaient rouler que sur des questions religieuses ou d'intérêts domestiques, et je cessai de m'en occuper.

Un soir, que j'étais assis près de ma fenêtre entr'ouverte, pensant à Marie et répétant machinalement le refrain d'une de ses romances, j'entendis frapper doucement à ma porte; je me levai, pris ma lumière et allai ouvrir. Je vis un grand gaillard de près de six pieds, porteur d'un feutre pointu, orné de rubans, et d'une magnifique barbe noire; cet homme était enveloppé dans un large manteau brun.

— Que demandez-vous? lui dis-je.

— Pardon, monsieur, fit-il en ôtant son chapeau et en entrant dans la chambre; je

désirerais vous entretenir un instant d'une affaire importante.

— Une affaire importante ! Je n'en ai point.

— N'en est-ce donc pas une pour tous, monsieur l'officier, que l'arrestation de Peppe Coppa ?

—Peppe Coppa ! m'écriai-je, étonné. Entrez, mon ami, asseyez-vous, et dites-moi ce que vous avez à m'apprendre.

— D'abord, monsieur, dit l'inconnu en s'étendant dans un fauteuil, tandis que, resté debout, je le regardais ; je vous dirai que je suis un des hommes de la bande de Peppe Coppa.

— J'en suis fort aise, dis-je en jetant un coup d'œil sur ma carabine accrochée à la muraille ; ensuite ?

— Ensuite !... Désirez-vous vous emparer de Peppe Coppa ?

— Si je le désire !... exclamai-je de nouveau ; vous devez en être persuadé.

— Eh bien ! capitaine, je viens mettre à votre disposition les moyens de vous rendre maître de lui.

— Et quels sont ces moyens ! Voyons, parlez vite !

— Oh ! oh ! maître, comme vous prenez feu ! dit le bandit en souriant. Je ne suis pas tout à fait aussi pressé, moi ! Vous concevez que lorsque je me suis décidé à vous livrer mon chef, ce n'était pas le désir de vous obliger qui me poussait, mais bien l'intérêt de mes propres affaires. Une grande intimité, dont il est inutile que vous connaissiez les causes, s'était établie entre Peppe et moi. Je savais qu'à toute heure du jour j'étais exposé à devenir la victime de la brutalité du maître ; aussi, après quelque hésitation, je me suis décidé à le trahir, et me voilà. Mais avant de vous fournir les indications qui vous seront nécessaires, faisons nos conventions : que me donnerez-vous ?

— Que veux-tu ?

— D'abord ma grâce, signée de votre main.

— Tu l'auras... Est-ce tout ?

— Pas encore. Vous savez que Peppe Coppa a amassé des sommes considérables, provenant de collectes, faites dans le pays, pour

fournir aux frais de la guerre. Je demande la moitié de ces richesses.

— Tu es un fou, mon cher, lui dis-je. Je ne puis souscrire à des conditions aussi déraisonnables.

— Dans ce cas, il n'y a rien de fait, et je me retire.

— Un instant, mon drôle ! m'écriai-je en saisissant un sabre et en me plaçant entre la porte et lui. Tu n'es pas assez simple, je pense, pour croire que je te laisserai sortir ainsi. Tu t'es maladroitement mis en mon pouvoir ; il me faut ta vie ou celle de ton chef.

Le Calabrais, qui s'était débarrassé de son manteau, me présenta froidement la bouche d'un pistolet, tandis que sa main gauche arrachait de sa gaîne un long stylet.

— J'avais prévu ce qui arrive, capitaine, me dit-il. Aussi vous voyez que j'ai eu soin de me précautionner contre vos velléités d'intimidation. Sur mon ame, je ne sais lequel de nous deux est en ce moment au pouvoir de l'autre. Voyons, monsieur, continua-t-il en

grimaçant un sourire, laissons là tous ces enfantillages, et causons sérieusement.

Puis il remit son pistolet à sa ceinture et se rassit tranquillement. De mon côté j'avais mis bas les armes et je m'étais rapproché de lui, étonné de sa froide assurance. Le bandit continua :

— Lors même que vous parviendriez, sans mon assistance, à vous emparer de Peppe, ce qui est chose fort douteuse, vous ne seriez pas, pour cela, en possession de ses deniers. Peppe seul, et moi, connaissons le lieu où cet argent a été enfoui, et dont je ne vous ai parlé que pour ne plus être inquiété par la suite. Les recherches les plus minutieuses ne pourraient vous le faire découvrir ; ainsi, de toute manière, mon offre ne peut que vous être avantageuse. D'un côté, l'arrestation de Peppe Coppa et la possession de la moitié de son or. De l'autre, les chances équivoques d'une capture qui ne se fera pas sans grande perte d'hommes et de temps, et point d'or. Un enfant, monsieur, aurait l'intelligence de comprendre l'avantage de mon offre, et s'em-

presserait de la saisir. Voyons, décidez-vous, car je suis pressé.

— Eh bien! j'accepte! dis-je après un instant. A quand l'expédition?

— A demain soir, à cette heure-ci. Vous me trouverez près de la maison rouge, la dernière du village, sur la route de Montleone. Là, vous me remettrez l'acte qui me garantit ma grâce et la moitié du butin. A partir de ce moment je deviens votre prisonnier jusqu'à ce que j'aie remis Peppe Coppa entre vos mains. Surtout, pas un mot de ce qui vient de se passer entre nous; pas un mot, entendez-vous bien, pas même à votre *hôte*, votre *hôte* si dévoué au nouveau roi, ajouta-t-il avec un ricanement moqueur.

— Je vous le promets.

Il partit.

Le lendemain, les choses se passèrent comme il avait été convenu. Nous trouvâmes le délateur à la maison rouge. Mais avant tout, je dois vous dire ce que c'était que cette maison rouge.

Il y a encore aujourd'hui, dans la Basse-

Italie, bon nombre de maisons sur lesquelles la superstition a jeté son *veto*, et qui, grâce à quelque légende miraculeuse, enfantée par des cerveaux malades, restent désertes et inhabitées jusqu'à ce qu'elles s'écroulent de vétusté, ou que le gouvernement s'en rende possesseur pour en faire un entrepôt, un corps de garde, ou en utiliser les matériaux. La maison rouge de Nolisarte était une de ces habitations délaissées par les habitans, et hantée par des esprits. Sa toiture était à demi défoncée; ses fenêtres veuves de châssis et d'auvents; de larges lézardes la sillonnaient de bas en haut. Voici maintenant la légende obligatoire.

A l'époque où le célèbre pirate Carlo Fiorentino dévastait les côtes de la Calabre, la maison rouge était habitée par un vieux métayer, sa femme et sa fille. Le bruit courait dans le pays que le bonhomme Schiopetto avait enfoui, dans un coin de son logis, beaucoup d'argent provenant de spéculations commerciales heureuses, et d'économies depuis longtemps amassées. L'ordre le plus parfait régnait

dans le petit ménage. On s'étonnait seulement que le vieux couple, qu'on citait pour sa parcimonie, jetât l'argent à pleines mains pour couvrir de bijoux et de rubans la jeune Annunziata. C'est qu'il faut le dire, elle était bien belle et bien gracieuse, la fraîche Annunziata ! Elle faisait la seule joie, le seul bonheur des deux vieillards. Sans Annunziata, la vie leur eût paru pesante. Pour elle ils auraient renoncé au peu de jours qui leur restaient encore à vivre. Aussi, la gâtaient-ils que c'était vraiment plaisir à voir ! La capricieuse enfant n'avait pas le temps d'exprimer un désir. Il n'y avait pas une *zitella* dans le bourg, y compris la fille du syndic et celle du lieutenant civil, qu'Annunziata n'éclipsât par son luxe et son élégance. Il n'est pas besoin de dire, je pense, qu'Annunziata n'était pas aimée. Avec cela que la folle tendresse de ses parens avait étouffé dans son cœur tous sentimens affectueux, pour ne laisser à leur place qu'un sec égoïsme et une coquetterie effrénée qui finirent par la mener à sa perte.

Un beau matin arriva dans la contrée un grand et magnifique jeune homme que personne ne connaissait. Il fit son entrée, dans le bourg, dans un superbe calesso traîné par deux chevaux espagnols, et conduit par un cocher tout galonné d'or. On n'avait pas l'idée, dans le pays, d'un faste pareil. Le lendemain de son arrivée, on vit le riche étranger entrer dans la maison du vieux métayer Schiopetto, et en sortir bientôt avec une physionomie sombre et chagrine. Le soir, les jeunes filles racontaient, à la veillée, que le beau jeune homme s'était présenté pour demander la main d'Annunziata qu'il avait aperçue à sa fenêtre, et dont il s'était subitement épris; mais que le père l'avait repoussé, faute par lui de présenter les papiers nécessaires pour justifier de sa position. Elles ajoutaient même, les méchantes, que la dédaigneuse Annunziata n'avait pu voir avec indifférence la figure distinguée, les manières gracieuses et particulièrement le bel attelage andalou de l'opulent inconnu. Quoi qu'il en soit, le soir même de sa visite à la maison rouge, le jeune homme

quitta le pays, et on n'entendit plus parler de lui.

Trois jours après, vers midi, des villageois passant devant la maison du métayer furent étonnés de voir que les volets en étaient encore fermés. Le hasard les ayant ramenés le soir au même endroit, leur surprise redoubla : les volets étaient encore fermés et paraissaient n'avoir pas été ouverts de la journée. Ils s'approchèrent de la porte et furent effrayés du silence qui régnait à l'intérieur. Ils allèrent chez le syndic et lui firent part de toutes ces circonstances. Aussitôt le magistrat se rendit à la métairie, accompagné de quatre sbires et de quelques bourgeois. On frappa à plusieurs reprises à la porte; mais personne ne vint ouvrir. Alors on jeta la porte par terre, on pénétra dans la chambre des vieux époux : un affreux spectacle attendait là tous ces hommes. Le vieillard et sa femme étaient couchés l'un à côté de l'autre, la figure livide et souillée de sang. Tous deux avaient un couteau enfoncé dans la poitrine, et paraissaient avoir été frappés pendant leur sommeil.

D'abord les assistans reculèrent épouvantés; puis ils se rapprochèrent, firent le signe de la croix, et s'étant dévotement agenouillés autour du lit que des flambeaux de résine éclairaient d'une teinte lugubre, ils se mirent à réciter lentement l'office des Morts. Tout à coup la cloche de Saint-Pierre commence à sonner l'Angelus, au même instant, les deux cadavres se dressèrent lentement sur leur séant; leurs yeux gonflés s'ouvrirent, leurs bras ensanglantés se levèrent vers le ciel, et ils prononcèrent distinctement ces paroles retentissantes comme la voix de Dieu :

— Morts sans sacrémens! damnés! damnés! damnés!

Les cheveux des spectateurs se dressaient sur leur tête. Les torches tombèrent des mains de ceux qui les tenaient, et l'obscurité, ajoutant encore à l'épouvante générale, syndic, sbire et bourgeois s'enfuirent en faisant de nombreux signes de croix.

Depuis ce jour, toutes les nuits, lorsque la cloche de Saint-Pierre sonnait l'Angelus, les

mêmes paroles se faisaient entendre distinctement à la maison rouge :

« Morts sans sacremens ! damnés ! damnés !
» damnés ! »

Cependant les deux corps avaient été religieusement ensevelis en terre sainte, et bon nombre de messes avaient été dites pour le repos de leur ame. Mais l'heure de leur délivrance n'était pas encore arrivée, et toutes les nuits, les deux ames en peine se promenaient dans la maison rouge, en demandant des prières. On n'avait plus entendu parler d'Annunziata.

Environ deux ans après cet événement, une felouque du roi parvint à joindre sur les côtes de Reggio le sloop du fameux Carlo Fiorentino et à s'emparer de lui. Par une belle journée, la charrette qui menait l'écumeur de mer garotté, traversa Nolisarte ; tous les habitans étaient groupés sur leurs portes pour le voir passer. Il était étendu sur un peu de paille ; mais on voyait auprès de lui, assise sur ses genoux, une femme allaitant un enfant. Au fur et à mesure que la voiture appro-

chait, les curieux se frottaient les yeux, puis se consultaient entre eux. Bientôt cependant tous les doutes furent éclaircis. Ils reconnurent, dans le pirate Fiorentino, le beau jeune homme au riche calesso qui, deux ans auparavant, avait fait une courte apparition dans le village. La femme qui était à ses côtés n'était autre qu'Annuziata, la belle et pimpante Annunziata, maintenant misérable et amaigrie, et qui n'avait conservé de sa beauté d'autrefois que ses grands yeux noirs brillans encore comme deux étoiles. Alors le meurtre du vieux métayer et de sa femme se trouva d'autant mieux expliqué qu'on n'avait pas trouvé un seul baïocco à la maison rouge, où l'on savait que le vieillard avait caché beaucoup d'argent. Carlo Fiorentino et la belle Annunziata furent pendus côté à côté, et à la même potence, sur la place de Reggio. L'enfant mourut, fort heureusement pour lui, dans un hospice, quelque temps après.

Depuis l'exécution des deux meurtriers, les lamentations nocturnes avaient cessé de se faire entendre à la maison rouge; mais la

frayeur qu'elles avaient inspirée était si grande qu'elle s'est perpétuée de père en fils, et que, suivant toute apparence, la maison rouge disparaîtra, sous ses décombres, avant que personne se décide à l'habiter, à moins que ce ne soient des voleurs, ou des contrebandiers.

Voilà la légende que m'avait contée un jour la vieille servante de Grégorio, tout en rangeant mes meubles... Je reprends maintenant mon récit.

Nous avions trouvé, à la maison rouge, le bandit qui devait nous livrer Peppe Coppa. Je lui donnai l'écrit promis; je lui fis lier les mains, puis marcher devant nous. Une heure après, nous étions arrivés, à pas de loup, auprès de la petite maison que nous avions attaquée huit jours auparavant, et qui nous avait paru déserte, à ma grande mortification. Nous étions parvenus à quelques pas de la porte, bien convaincus que personne n'avait pu nous entendre, car nous étions tous déchaussés, lorsque tout à coup la lumière qui brillait à une fenêtre s'éteignit, et un petit bruit se fit entendre dans l'intérieur.

— Ils sont pris, nous dit notre conducteur. Enfoncez cette porte, vous autres.

La porte, qui avait été réparée et remise en place, fut de nouveau renversée sans que personne songeât à opposer la moindre résistance. Nous allumâmes les torches que nous avions apportées, et nous entrâmes dans la maison qui était encore nue et déserte comme la première fois. Le Calabrais se dirigea sans hésiter vers l'ouverture d'un four qui se trouvait au fond de la pièce : nous le suivîmes. Poussé par une idée soudaine, je me frayai un passage en repoussant le bandit, et je regardai dans le four... Il était vide.

— Voyons, dit le Calabrais en souriant ironiquement, que l'on abatte cette maçonnerie.

Une douzaine de soldats armés de pioches se mirent à l'œuvre. Aux premiers coups qu'ils portèrent, des gémissemens étouffés se firent entendre à l'intérieur.

— Nous les tenons! dit le bandit.

En ce moment l'ouverture en saillie s'était écroulée, et nous fûmes tout étonnés de voir que la plate-forme du four était formée de

planches volantes qu'on avait rapprochées et recouvertes de cendres et de fragmens de bois. Quelques coups de bêche firent voler les planches en éclat, et nous poussâmes un cri de joie en apercevant cinq ou six hommes, pâles de frayeur, et accroupis dans une fosse pratiquée sous le four. En un clin d'œil les soldats les eurent arrachés de leur gîte et solidement garottés. Tous avaient l'air morne et découragé, à l'exception d'un seul, qu'à la profusion de rubans qui ornaient son chapeau, et plus encore à sa bonne contenance, je reconnus pour leur chef. Peppe Coppa jetait des regards indifférens et ironiques autour de lui; mais lorsqu'il eut aperçu, parmi nous, l'ancien compagnon qui l'avait trahi, son visage s'enflamma et ses yeux lancèrent des éclairs. Cependant le délateur avait profité de la confusion pour sortir, accompagné des hommes qui veillaient sur lui. Quelques minutes après, nous le vîmes revenir avec une grossière cassette de bois.

— Voilà notre or, me dit-il en me présentant le coffre.

Voulant procéder sur-le-champ à la répartition, pendant que quelques hommes veillaient sur les prisonniers, je me retirai, avec quelques autres, dans la pièce voisine. Là nous brisâmes la cassette, et je ne fus pas peu étonné de voir que les richesses du bandit se montaient à trois milliers de ducats, tant en or qu'en pièces de douze carlins. Le Calabrais avait les yeux attachés sur cet argent avec une dévorante avidité. La somme fut religieusement partagée. Un des lots lui fut remis sur-le-champ, et il disparut pour ne plus revenir. Le reste fut distribué aux soldats, dont il augmenta la bonne humeur. Le partage fait, je donnai l'ordre de se mettre en route, en plaçant les prisonniers au milieu des rangs.

Chemin faisant, j'appelai le sergent Pietri, qui marchait silencieusement à la queue de la colonne.

— Eh bien! mon vieux, lui dis-je, qu'en dis-tu maintenant? Cet homme est-il décidément un homme?

— Cet homme n'est pas encore mort, capitaine, répondit Pietri avec son éternel h oche

ment de tête. Ne criez pas encore victoire ; attendez, pour plaisanter, que ce satané coquin ait six pieds de terre sur le corps... et encore je ne m'y fierais pas !

— Mon pauvre camarade, lui dis-je, tu es incorrigible ; mais je finirai par te persuader, je te le promets.

En arrivant à Nolisarte, je fis enfermer mes prisonniers dans une maison qu'on nous avait abandonnée pour nous servir de corps de garde, et je doublai le poste qui la gardait. Je rentrai ensuite chez moi pour écrire à la division, et lui faire part de mon heureuse capture, en demandant des ordres concernant mes prisonniers. Comme à cette époque le service des postes n'était pas encore régulièrement établi en Calabre, le lendemain, à la pointe du jour, je fis partir un soldat que je chargeai de ma dépêche, en le faisant monter sur un mulet de réquisition.

Cependant la nouvelle de l'arrestation des bandits, en se répandant dans le bourg, avait soulevé une grande agitation parmi les habitans. Des groupes se formaient sur tous les

coins de la place, et semblaient s'entretenir avec vivacité. Cette fermentation confirma les soupçons que j'avais conçus. Il était évident que les bandits avaient conservé des relations avec les habitans du bourg, que l'affreuse tragédie de l'année précédente avait plutôt irrités qu'effrayés.

Le soir, lorsque je me présentai chez mon hôte, une conversation fort animée y était engagée entre lui, le père Baryte, et trois ou quatre individus qui me parurent être les fortes têtes de l'endroit. Marie aussi était là; son air contraint et la pâleur répandue sur sa physionomie me surprirent. A mon arrivée, la conversation fut brusquement interrompue. Grégorio me reçut avec son empressement accoutumé. Tous les assistans se levèrent, et après m'avoir silencieusement salué, ils se retirèrent, à l'exception du vieux moine. Je les regardai sortir avec surprise, et, me retournant vers Grégorio :

— Tous ces gaillards-là, lui dis-je, m'ont des physionomies conspiratrices en diable! Je ne serais pas étonné d'être venu mal à pro-

pos interrompre quelque petite conjuration?

— Vous ne vous trompez pas, répondit le bonhomme avec un sourire d'une niaiserie hypocrite; ces messieurs que vous venez de faire battre en retraite, étaient en train d'agiter une question de la plus haute gravité: il ne s'agissait rien de moins que de savoir si la taxe des bêtes à cornes n'est pas un empiétement du syndicat, et s'il est parlé de cette imposition dans les dernières chartes des comités ruraux. Comme vous le voyez, le sujet de la conversation était important.

— Fort important, répondis-je; je regrette seulement que mon arrivée inattendue ait dérangé ces messieurs. Maître Grégorio, ajoutai-je *in petto*, tu es un fripon, et si je n'avais cent baïonnettes à mon service, je ne me fierais nullement, ni à tes sourires gracieux, ni à ton dévoûment à toute épreuve, ni à tes conciliabules équivoques, à propos des bêtes à cornes.

Le veillard sortit, accompagné du moine.

Je m'approchai de Marie, qui travaillait silencieusement près de la fenêtre, et dont la

pâleur et l'air d'abattement m'avaient surpris tout d'abord.

— Marie, lui dis-je doucement, vous paraissez souffrante ! Qu'avez-vous ?

— Je n'ai rien, me répondit-elle en levant sur moi ses longues paupières humides ; rien qu'un mal de tête qui se dissipera bientôt, j'espère. Si vous vouliez être mon médecin, monsieur Frédéric, ajouta-t-elle en se retournant lentement, et en m'indiquant la guitare suspendue à la muraille, ma guérison serait peut-être plus prompte.

Je me levai avec vivacité, je pris la guitare, et sans nouvelle invitation, je chantai cette romance que j'avais composée la nuit précédente pendant mon insomnie.

Sur mon regard fatigué de lumière
J'ai replié ma brûlante paupière.
Le bruit s'éteint, et je m'endors heureux.
Soudain, un ange aux formes immortelles
Descend du ciel, et repliant ses ailes,
A mon chevet abat son vol joyeux.

« Repose en paix, » me dit sa voix touchante,
Et d'un baiser l'haleine caressante

Vient effleurer mon visage endormi.
Plein de bonheur, je m'éveille et m'écrie:
« Oh ! oui, c'est toi, toi qui m'aimes... Marie ! »
Mais le jour brille, et le bel ange a fui !

Enfant rêveuse, et craintive, et timide,
Êtes-vous donc une blanche sylphide
Aux yeux d'azur, aux paroles de miel ?
Etes-vous donc une charmante fée
De doux parfums et de grâce entourée,
Etes-vous donc un bel ange du ciel ?

Lorsque j'eus fini, je regardai Marie. Mon chant paraissait l'avoir profondément émue; mais elle détourna la tête pour me dérober son émotion. J'étais moi-même singulièrement attendri de voir l'impression que ma romance avait produite...

— Marie, lui dis-je enfin, en prenant sa main dans les miennes, n'est-ce pas vous qui m'apparaissez toutes les nuits dans mes songes, avec de douces paroles de foi et d'amour sur les lèvres? N'êtes-vous pas le bel ange aux blanches ailes qui vient s'asseoir à mon chevet, l'ange caressant qui me protége et qui m'aime ?

—Monsieur Frédéric, me répondit-elle d'une voix tremblante, c'est un ange que vous avez vu dans vos rêves, et vous méritez en effet d'être aimé par un ange, tant vous êtes bon et généreux! Mais moi, vous le savez, je ne suis qu'une pauvre fille ignorante, qu'une villageoise dont l'amour ne peut être d'aucun prix pour un homme qui, comme vous, brille par les qualités et l'intelligence. Peut-être vous abusez-vous vous-même sur les sentimens que vous éprouvez; peut-être ne cherchez-vous dans cet attachement éphémère qu'une distraction pour occuper vos longues heures de loisir. Oh! alors, monsieur, vous seriez bien coupable... et moi bien malheureuse.

La jeune fille avait penché sa tête sur ses genoux, et pleurait. Ce fut dans ce moment que je sentis combien la passion que j'avais imprudemment laissé naître avait acquis de violence dans mon cœur.

—Marie! m'écriai-je avec exaltation, Marie, vous m'aimez?

— Pourquoi vous le cacherais-je, répondit-

elle froidement en relevant la tête pour essuyer ses yeux? Oui, monsieur Frédéric, je vous aime, je vous aime comme aucune femme ne vous aimera jamais, peut-être. Cet aveu doit vous paraître bien étrange, à vous élevé dans le monde de l'hypocrisie et des belles manières. Dans votre pays tant civilisé, l'aveu de l'amour d'une femme est un gage assuré de sa faiblesse et de sa défaite. Il n'en est pas ainsi chez nous, pauvres paysans sans détours et sans feinte. Une femme ne craint pas de dire à l'homme qu'elle préfère : Je t'aime ! parce qu'il sait bien, lui, qu'aucune conséquence favorable à ses désirs ne suivra cet aveu. D'ailleurs, monsieur Frédéric, vous allez bientôt partir pour ne plus revenir...

Ici sa voix s'altéra sensiblement.

— Et vous savez bien, reprit-elle, que quelques jours après avoir quitté Nolisarte, vous n'aurez plus même un souvenir pour la pauvre fille dont l'amour vous aura tenté un instant ! Vous voyez donc que je n'ai rien à craindre de vous, en vous faisant connaître mes sentimens, puisque cet aveu va rompre

des rapports qui m'étaient doux, et que, par cela même, il nous faut briser sans retard.

A ces mots, la jeune fille se leva avec une certaine dignité, me tendit sa main sur laquelle j'appuyai mes lèvres, et se retira lentement en portant son mouchoir à ses yeux.

Cette scène ne fit que donner une nouvelle violence à ma passion. Plusieurs fois je cherchai à revoir Marie seule; mais, soit qu'elle évitât ma rencontre, soit que les circonstances me servissent mal, à partir de ce moment je ne pus lui parler qu'en présence de son père et du moine Baryte, dont les visites à la maisonnette devenaient de plus en plus fréquentes. Souvent je surpris Marie, seule avec ce vieux franciscain, qui lui parlait avec chaleur. Toujours, dans ces momens-là, elle paraissait violemment agitée. Je compris qu'elle avait fait, au vieillard, la confidence de son amour, et qu'il cherchait, par des paroles consolantes, à chasser de son cœur une passion qui devait lui paraître criminelle. Quelques jours se passèrent ainsi. Enfin, un soir que nous étions tous réunis au salon, on frappa bruta-

lement à la porte de la rue. La servante alla ouvrir, et un soldat, couvert de poussière et de sueur, se présenta. Je le reconnus pour celui que, quelques jours auparavant, j'avais expédié à Cosenza.

— Mon capitaine, me dit-il en saluant, j'ai remis vos dépêches dans les propres mains du général : voici sa réponse.

Et il me présenta un paquet au cachet de la division. Le père Grégorio et le vieux Baryte avaient les yeux attachés sur le papier avec une curieuse fixité.

— Je vous demande la permission, leur dis-je en m'inclinant, d'aller prendre connaissance des ordres qui me parviennent.

Puis m'approchant de Marie, qui depuis quelques instans tenait les yeux fixés sur son ouvrage avec une grande persévérance :

— Marie, lui dis-je à voix basse, demain peut-être m'éloignerai-je de vous pour toujours ! Partirai-je sans vous revoir une dernière fois ?

Un frisson parcourut les épaules de la jeune fille. Elle souleva lentement la tête, et attacha

sur mon visage des regards pleins d'égarement. Bientôt, cependant, la contraction de ses traits se dissipa, ses yeux se gonflèrent de larmes, et elle renversa brusquement sa tête dans ses deux mains, en disant d'une voix entrecoupée :

— Jamais ! jamais !

Ce désespoir et ce refus me surprirent étrangement ; les deux vieillards avaient les yeux fixés sur nous ; je m'inclinai avec politesse, et je sortis.

Rentré dans ma chambre, je brisai le cachet de mes dépêches.

Il m'était enjoint de partir le surlendemain de la réception de l'ordre, et d'emmener mes prisonniers auxquels on préparait, à Cosenza, une magnifique exécution.

— Je ne partirai pas ! m'écriai-je désespéré ; ils s'en iront sans moi ! Il faut que je revoie Marie, il le faut ; le bonheur de ma vie en dépend !

J'ouvris la fenêtre sur laquelle je m'appuyai, et je me mis à épier la sortie du vieux moine pour redescendre et revoir Marie. Je

restai là deux heures, deux mortelles heures qui furent pour moi deux siècles. Enfin la porte de la rue s'ouvrit... le franciscain et Grégorio parurent sur le seuil. Ils descendirent lentement le perron, et se perdirent tous deux dans l'obscurité en causant avec vivacité. Je refermai la fenêtre et je descendis. Marie était seule dans le salon, assise à la même place où je l'avais laissée deux heures auparavant. Elle était extrêmement pâle; la fixité de son regard lui donnait quelque ressemblance avec ces belles statues antiques qui peuplent les jardins d'Italie. Je m'approchai d'elle avec précipitation, et prenant une de ses mains dans les miennes :

— Marie, lui dis-je, mes pressentimens ne m'avaient pas trompé; dans quelques jours j'aurai quitté Nolisarte. Il faut que je vous voie demain seule, il le faut, entendez-vous! Oh! Marie, ne me mettez pas au désespoir! Un mot, par pitié, un mot d'espérance?

La jeune fille tourna lentement la tête de mon côté :

— Vous le voulez? me dit-elle avec un son

de voix étrange et solennel. Eh bien ! demain soir, lorsque mon père sera couché, rendez-vous à la maison rouge. Pénétrez dans la première pièce du rez-de-chaussée : j'y serai.

— Oh ! merci, merci ! m'écriai-je ; en appuyant longuement mes lèvres sur sa main glacée. Au même instant la porte de la rue se referma avec bruit ; je sortis du salon et je remontai chez moi.

Je passai une nuit fort agitée. Toute la journée du lendemain me parut d'une longueur insupportable. J'aperçus plusieurs fois Marie ; mais comme elle était constamment accompagnée du vieux Baryte, je ne pus lui adresser une parole. Enfin, le soir tomba. Mon impatience était si grande que je ne pus attendre l'heure qui m'avait été assignée. Je sortis et je me jetai dans la campagne, que je me mis à parcourir dans toutes les directions, avec une agitation fébrile. Lorsque je pensai qu'il était à peu près l'heure de mon rendez-vous, je me dirigeai vers la maison rouge. Je savais qu'aucun villageois du bourg n'eût osé en approcher pendant la nuit, et

oin de m'étonner que Marie l'eût choisie de préférence, j'admirai la prudence de la jeune fille, qui avait ainsi placé notre amour sou s la protection de superstitieuses terreurs; j'arrivai bientôt devant la porte de la masure: une lumière luisait à une des fenètres du rez-de-chaussée.

— Elle est-là? me demandais-je; et j'entrai bravement dans l'allée.

J'avais à peine fait quelques pas dans l'obscur couloir que j'entendis la porte de la rue se fermer derrière moi, et le bruit produit par le pène d'une serrure qui retombe dans sa gâche. Je ne suis ni superstitieux ni poltron, mais j'avoue que cette circonstance me fit involontairement tressaillir. Cependant j'avançai encore quelques pas en avant, et je vis une lumière qui sortait par le trou de la serrure d'une porte fermée. Je m'approchai avec précaution; mais, je ne sais pourquoi, ma main droite alla chercher la poignée d'un petit stylet corse qui ne me quittait jamais. Un bruit incertain de voix se faisait entendre dans l'intérieur de la chambre.

Je me penchai doucement, j'approchai l'œil du trou de la serrure... Je restai stupéfait, en reconnaissant Marie, les cheveux épars, les yeux hagards, aux genoux du vieux moine Baryte qui la tenait par le bras, et qui semblait lui faire violence en attachant, sur elle, des yeux étincelans.

— Grace! grace! disait la jeune fille en se tordant douloureusement entre les mains du vieillard; grace pour lui, grace pour moi, mon père!... Oh! il en est temps encore, ne me retenez pas; je ne veux plus qu'il meure, maintenant! je veux le sauver! Grace!

— Un sourire infernal, qui me fit dresser les cheveux sur la tête, contracta les lèvres épaisses du moine.

— Oh! mais c'est un crime horrible que vous me faites commettre, disait Marie en se roulant à terre avec désespoir. Eh bien! que son sang retombe sur votre tête, vieillard sans pitié; car c'est vous qui êtes son meurtrier, vous seul, entendez-vous?

Un sourire diabolique effleura de nouveau les lèvres du franciscain.

Tout à coup, la jeune Calabraise, faisant un violent effort, se dégagea des mains qui l'étreignaient, et, d'un bond, se trouva debout en face du vieillard, qu'elle intimida par un regard plein d'audace.

— Arrière, bourreau! lui dit-elle avec une froide exaltation; arrière! car tu n'es pas un être humain; tu es un affreux démon! Eh bien! ce Français que tu veux égorger, je veux le sauver moi! Je l'aime, entends-tu bien? Je l'aime avec passion!

Puis, comme si elle eût senti l'impuissance de ses efforts :

— O Frédéric! pardonne-moi, dit-elle en fondant en larmes et en tombant sur les genoux; pardonne-moi, car c'est moi, malheureuse, moi qui t'assassine! Hier encore, ce matin encore, tu me souriais doucement, tu me disais de brûlantes paroles; et moi, folle, égarée par de superstitieuses frayeurs, égarée par les paroles infernales de ce moine, je t'attirais dans cet affreux coupe-gorge! Mais j'avais peur de l'enfer, dont ce serpent, pour te perdre, me retraçait chaque jour, avec

une infatigable persévérance, les horreurs et les tourmens. J'avais peur, et je t'ai lâchement trahi, Frédéric! Oh! mais si tu meurs, je mourrai avec toi. Leurs poignards, avant d'arriver jusqu'à ton cœur, auront traversé le mien. Oh! oui, nous mourrons ensemble, mon bien-aimé!

Le moine s'était rapproché de la jeune fille.

— Cet homme que tu aimes, lui dit-il d'une voix que la rage rendait tremblante, cet homme, pauvre folle, est le meurtrier de ton frère!

— Lui!.. un meurtrier! dit-elle en tressaillant; oh! non, ce n'est pas lui qui a tué mon frère : ce sont eux, les autres. Il est innocent et juste, lui! il est généreux et bon. Lui, un assassin! oh! non. L'assassin, c'est vous; l'assassin... c'est moi! O mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-moi!

Marie était tombée dans un état d'abattement stupide... Je vis que j'étais perdu. Je compris alors le but de ces longues conversations pendant lesquelles le vieux moine, agissant sur l'ame timorée et impressionnable de

la jeune fille, l'avait amenée, par degrés, à consommer l'horrible guet-apens dont j'étais la victime. Je me dirigeai vers la porte de l'allée pour chercher à m'enfuir; mais elle était solidement fermée. Je fis des efforts désespérés pour détacher la serrure, j'y déployai toute la vigueur que donne l'instinct de la conservation; à la fin, mes mains ensanglantées et endolories me forcèrent de renoncer à mon entreprise. Alors je me sentis saisi d'un accès de rage qui m'étouffait. Je m'élançai furieux vers la porte de la chambre où était Marie, et, d'un violent coup de pied, je jetai cette porte en éclats, tandis que ma main droite brandissait un poignard. Le moine avait disparu. La jeune fille était seule, accroupie au milieu de la pièce, les mains jointes. Elle ne fit aucun mouvement en m'apercevant. Aveuglé par la fureur, je m'élançai sur elle, et levant mon stylet :

— Marie, lui dis-je, tu es une infâme, tu m'as lâchement trahi! tu vas mourir!

Elle attacha sur moi un regard terne et fixe.

— Oh! oui, Frédéric; tue-moi, tue-moi,

dit-elle, car je souffre trop. Et elle se traînait à mes pieds en gémissant, et en rampant sur ses mains. Le moment de fièvre qui m'avait saisi commençait à se dissiper; je regardai, avec une douloureuse horreur, cette enfant égarée et mourante. Tout à coup un horrible souvenir me traversa l'esprit et me fit une soudaine révélation: cette femme, brisée par la douleur et le désespoir, qui, un an auparavant, était venue assister, à mes côtés, à l'épouvantable exécution dont je vous ai parlé au commencement de ce récit, celle qui, après le dernier coup de canon, était tombée mourante à mes pieds, c'était Marie! Oui, c'était elle! je la reconnaissais maintenant, à la contraction de son visage, à l'égarement de ses yeux! Et ce jeune homme, frêle et craintif, qui ne voulait pas mourir, qui criait merci à ses bourreaux, c'était son frère! Son frère qu'elle avait vu tomber horriblement mutilé! Oh! alors la pitié me vint au cœur pour cette malheureuse, qui avait eu de si poignantes douleurs à supporter, et je compris les luttes déchirantes qui avaient brisé son ame; je la

relevai presque inanimée, et je l'assis sur un siége. Tout entier au tendre sentiment qu'elle m'inspirait, j'avais oublié ma propre situation.

Un petit bruit qui se fit entendre derrière moi me rappela à moi-même. Je me retournai, et je vis un homme qui, debout sur le seuil de la porte que j'avais renversée, attachait sur moi des yeux brillans comme des charbons ardens. Jusqu'à ce moment la mort ne m'avait jamais effrayée, car elle ne m'était apparue que glorieuse; belle, et à la face du ciel; mais mourir honteusement, la nuit; mourir sous le couteau d'un assassin! oh! cette idée me fit peur. Une sueur froide me baigna le visage, et mes jambes fléchirent sous moi. Je passai, à plusieurs reprises, la main sur mes yeux, qui s'obscurcissaient; et, lorsque je commençai à voir plus distinctement, je me trouvai attaché sur un siége, que cinq ou six hommes, à figure sinistre, entouraient. Mon bras droit avait été mis à nu, et un filet de sang s'en échapait à jet continu. Les misérables m'avaient ouvert une veine! Le vieux moine Baryte était devant moi, qui,

les yeux attachés sur mon visage, semblait calculer, avec attention, les progrès de l'affaiblissement. Mon cœur s'affadissait, ma vue se troublait de nouveau : je crois que je me serais évanouï, si la voix du franciscain ne s'était pas fait entendre.

— Qu'on arrête le sang! dit-il.

Aussitôt deux gaillards s'emparèrent de mon bras et l'empaquetèrent avec toute la dextérité qu'aurait pu y mettre un praticien, après une saignée. Un verre d'eau, qu'on me jeta ensuite sur la face, acheva de me rappeler à moi. Je promenai mes regards sur l'assistance, et je reconnus parmi les assassins les individus que j'avais surpris quelques jours auparavant chez mon hôte, discutant je ne sais plus quelle question fiscale. Je cherchai Marie, elle n'était plus là.

— Elle sera morte, me dis-je à moi même.

Alors le courage me revint. Cependant le père Baryte s'était approché de moi un crucifix à la main ; sa laide figure rayonnait d'une joie qu'il ne cherchait même pas à déguiser : il me fit horreur !

— Seigneur capitaine, me dit-il, vous êtes en notre pouvoir. Vous devinez probablement le sort qui vous attend? Vous aller mourir! mais non d'une mort douce et expéditive; mais d'une mort lente et cruelle, comme celle que vous avez fait subir à nos malheureux compatriotes. Cela vous convient-il, mon bel officier? ajouta-t-il avec un affreux ricanement.

— Vous êtes des infâmes! m'écriai-je; et je détournai la tête.

— Écoutez, don Frédéric, continua-t-il en se rapprochant; vous pouvez vous épargner les supplices qui vous sont destinés. Le papier que voici enjoint au sergent qui garde vos prisonniers de remettre nos frères entre nos mains. Signez ce papier, et une lame de couteau ou une balle de pistolet, à votre choix, se chargera d'abréger la cérémonie.

Je pris le papier des mains du moine; mais, à sa grande mortification, je le froissai dans ma main et je le lui jetai au visage.

— Don Frédéric, reprit le franciscain d'une voix tremblante de colère, prenez garde à ce

que vous faites ! Si votre vie, en ce monde, n'est pour vous d'aucun prix, songez, malheureux, à votre vie éternelle ! vous serez damné ! songez-y bien ; car vous mourrez sans confession.

Dans toute autre circonstance, ce moyen d'intimidation m'eût fort diverti ; mais en ce moment, il ne m'inspira que de la pitié.

— Avec, ou sans confession, mon père, répondis-je tranquillement, je subirai mon sort.

Le vieillard fit un mouvement de surprise.

— Qu'on apporte l'instrument, dit-il froidement, en se tournant vers un homme de la bande.

Celui-ci sortit, et revint un instant après avec une machine de bois composée de deux pièces évidées intérieurement, qui se séparaient en se joignant à l'aide de vis. Deux hommes vigoureux s'approchèrent de moi, me prirent la jambe... c'était la jambe droite, et la placèrent dans l'horrible machine, qui l'emboîtait exactement. Alors je me rappelai le supplice épouvantable que nos aïeux, fort experts en ce genre de récréations, avaient

appelé les *brodequins*, et je me pris à m'apitoyer sur mon sort.

— Ah! bah! dis-je après un instant, ne dois-je pas mourir?

Au même instant je poussai un cri déchirant. La machine s'était resserrée et m'avait douloureusement meurtri la jambe.

— Oh! oh! déjà! fit le moine. Allons donc, c'est trop tôt. Allez, vous autres, cria-t-il aux exécuteurs.

La machine se resserra encore, et mes chairs, horriblement comprimées, éclatèrent et jaillirent en lambeaux à travers les jointures de l'instrument. Les yeux me sortaient de la tête, ma poitrine râlait; mais ma bouche ne poussa pas un cri.

— Eh bien! dit le moine, signerez-vous?

— Jamais! hurlai-je avec rage.

Le brodequin, sur un signe du vieillard, cria de nouveau dans ses rainures, et l'os de ma jambe craqua. Je crus un instant que j'allais devenir fou. Les oreilles me sifflaient, je n'entendais plus rien; j'avais les yeux ou-

verts et je ne voyais plus ; le sang me montait à la gorge : j'étouffais.

— Signeras-tu ? me cria le moine à l'oreille.

Je partis d'un éclat de rire, et je me mordis la langue. Le brodequin se resserrait toujours et broyait mes os ; mon cerveau se gonflait et pressait les parois de mon crâne que je m'attendais à voir se briser : l'affreux Baryte s'était en quelque sorte collé à mon oreille.

— Signe donc, signe donc? me disait-il d'une voix d'énergumène.

Pour toute réponse, je lui crachai au visage.

— Malédiction ! Serrez les vis !

— Impossible, mon révérend, les vis sont à bout, dit un des exécuteurs ; elles ne fonctionnent plus.

Je le crois bien ! Les débris de mes chairs et de mes os fracassés avaient formé dans l'intérieur de la machine une espèce de boue compacte qui ne lui permettait plus d'agir. Un second verre d'eau, qu'on me jeta à la figure, m'empêcha de m'évanouir.

Baryte s'était encore approché de moi.

— Ecoute, me dit-il à l'oreille d'un ton plus calme, je puis encore te sauver la vie : livre-nous un seul des prisonniers, un seul, entends-tu bien, auquel je m'intéresse plus qu'aux autres, et il ne te sera plus fait aucun mal : la délivrance de Peppe Coppa ou ta vie? choisis!

Et ses yeux fixés sur les miens exprimaient une cruelle anxiété.

— C'est moi qui le tiens en mon pouvoir, pensai-je; et mon cœur bondit d'aise en ma poitrine.

— Mon choix est tout fait, dis-je lentement.

— Eh bien?

— Eh bien!... qu'on me tue!

Un cri d'angoisse sortit de la poitrine du moine; mais une épouvantable fureur succéda bientôt à ce cri de détresse. De la main gauche, il me saisit par les cheveux, et m'asséna de la droite, sur la figure, deux ou trois coups du Christ de cuivre qu'il tenait à la main. Le sang jaillit de mes yeux, par la bouche; ma tête bourdonna, mes tempes craquèrent.



Tout à coup un grand bruit se fit entendre dans le corridor. Une femme échevelée, les yeux hagards, pénètre dans la chambre.

— Ici! ici! s'écrie-t-elle.

Aussitôt la pièce se remplit de soldats qui enveloppent les bandits et les désarment, tandis que d'autres s'approchent de moi pour me secourir. Marie était tombée inanimée, et moi, je m'étais évanoui tout à fait.

VI.

Lorsque je repris les sens, j'étais étendu dans un lit, avec une fièvre dévorante. Le barbier du village avait bien voulu débarrasser ma jambe droite des lambeaux sanglans qui y étaient attachés, et s'en était acquitté avec assez d'adresse. Marie était à mon chevet, et me regardait avec une touchante anxiété. Je pris une de ses mains, et je la

pressai affectueusement. La pauvre fille se mit à pleurer, et pencha sa tête sur mon lit; je sentis ses lèvres s'appuyer doucement sur ma main. Le vieux Grégorio était debout, à l'autre extrémité de la chambre, et attendait aussi un regard. L'expression de sa figure tenait le milieu entre un attendrissement factice et une frayeur réelle. Je détournai les yeux avec mépris.

Quelques jours après, arrivèrent les dépêches de la division que mon lieutenant avait informée de la barbarie dont j'avais été victime. Ordre lui était donné de se mettre en route avec moi aussitôt que mes forces me permettraient de supporter la fatigue du voyage, et d'emmener tous les prisonniers qui avaient été faits, tant à la maison rouge que dans le repaire de Peppe Coppa. Les soins que la pauvre Marie me prodiguait avec une tendre sollicitude, et l'énergie d'une constitution de fer, eurent bientôt ramené mes forces, en même temps qu'ils rallumaient dans mon cœur une passion qu'un instant j'avais cru éteinte. La malheureuse enfant avait expié par bien

des tourmens l'égarement qui avait failli nous perdre tous deux. Ses yeux, flétris par les larmes, ses joues creuses et pâles, me disaient les souffrances et les remords qui avaient dû déchirer son ame. Le vieux Grégorio, dont l'empressement obséquieux pour moi était considérablement augmenté depuis ma mésaventure, prenait avec sa fille, lorsqu'il croyait ne pas être observé, un ton plein de sécheresse et de froideur. D'un côté, la· la crainte que j'éprouvais d'abandonner la pauvre enfant au ressentiment d'un tel père; de l'autre, l'affection profonde que je ressentais pour elle, me déterminèrent à proposer à Marie de partager le sort du pauvre mutilé, et de me suivre en France, où elle deviendrait ma femme. Elle accueillit ma proposition avec transport, et tout fut convenu pour notre prochain départ.

Cependant les soins constans et affectueux dont j'étais entouré avaient hâté mon rétablissement. L'amputation que le barbier m'avait faite avait heureusement réussi, et les plaies de ma tête s'étaient cicatrisées. A l'aide d'une

béquille et du bras de Marie, je commençais à me promener dans le jardin. La conversation de la jeune fille et la pureté de l'air m'épanouissaient le cœur : les forces me revenaient peu à peu.

Nous étions arrivés à la veille du jour fixé pour notre départ. Le crépuscule commençait à tomber.... J'étais assis dans la salle basse à côté du vieux Grégorio, avec qui j'étais devenu plus affable depuis que j'avais besoin d'endormir sa vigilance. Marie était allée arroser des fleurs dans le jardin. Un cri se fit entendre tout à coup de ce côté, et vint interrompre notre conversation.

— C'est la voix de Marie, dit le vieillard en pâlissant... Bah ! reprit-il après avoir écouté, c'est encore quelque enfantillage, une espiéglerie pour nous attirer dans le jardin. Folle enfant !

Et la conversation reprit son cours. Mais un nouveau cri se fit entendre. Cette fois la voix de la jeune fille n'était pas vibrante comme la première, mais sourde et étouffée. Le vieillard pâlit de nouveau, se leva et sortit précipi-

tamment. Je pris mes béquilles et je le suivis avec grande difficulté. Arrivés à la porte du jardin, nous aperçûmes qu'elle avait été fermée extérieurement. Grégorio sortit en courant, et revint bientôt après avec des tenailles et des pinces. La serrure de la porte sauta, et nous entrâmes dans le jardin. La nuit s'avançait, et les objets commençaient à s'envelopper d'ombre. Le vieux Grégorio entra dans une allée, moi dans une autre. J'arrivai bientôt devant une petite porte qui donnait sur la campagne, et que je fus surpris de trouver ouverte. J'allais continuer mes investigations, lorsque tout à coup j'entendis un cri perçant, et le bruit que fait un corps qui tombe par terre. J'entrai tout ému dans l'allée d'où le bruit était parti; mais je n'avais pas fait dix pas qu'un horrible spectacle se présenta à mes yeux : le vieux Grégorio était étendu à mes pieds, sans mouvement.

Ici mon oncle mit la main sur ses yeux et se tut.

Une curiosité pleine d'angoisse me faisait battre le cœur. Je pris la main froide de

mon oncle, que ce souvenir semblait encore épouvanter, et la pressant affectueusement dans les miennes :

— Eh bien! lui dis-je timidement, que vîtes-vous encore dans le jardin?

— Comment! fit-il en tressaillant, est-ce que je ne vous l'ai pas dit? Eh bien! devant moi, les yeux éteints et la face violette, était Marie, Marie que j'aimais tant, qu'on avait pendue comme un voleur de grand chemin à une branche de châtaignier. Un mouchoir, noué derrière sa tête, lui recouvrait la bouche. Ses vêtemens déchirés étaient souillés de sang et de boue; ses yeux étaient ouverts, mais ils avaient la fixité vitreuse de la mort! Je pris sa main... elle était froide! Je mis la mienne sur son cœur... il ne battait plus! Un papier était attaché, avec une épingle, sur sa poitrine, et on y lisait ces mots tracés avec du sang : « Ainsi meurent les traîtres! »

— Oh! non, elle n'est pas morte! m'écriai-je avec désespoir. Je pris mon stylet, je coupai la corde, et le corps de Marie tomba à mes pieds.



Alors je m'agenouillai, je me penchai sur elle ; ses yeux, gonflés de sang, conservaient toujours leur effrayante fixité. Je mis la main sur sa poitrine...

— O mon Dieu! m'écriai-je, n'est-ce point une illusion?... Je ne me trompe pas! son cœur a battu sous ma main! Oui, une nouvelle pulsation se fait sentir!

Alors mon désespoir se changea en une joie folle et furieuse, comme l'avait été ma douleur. Je pris Marie dans mes bras, je la levai de terre, et, doué de cette force surhumaine que donne une violente excitation morale, je parvins, presque sans efforts, à la transporter sur son lit. La vieille servante était accourue à mes cris. Je l'envoyai chercher le barbier qui m'avait soigné, et qui accourut en toute hâte. Il saigna Marie... Il en était temps encore! Une heure après, Marie était rendue à la vie et à mon amour!

Je ne vous dirai pas mon bonheur, mon délire : de semblables sensations ne sauraient se décrire.

Ce ne fut que lorsque ma bien aimée eut

ouvert les yeux et que j'eus entendu sa voix, que je me souvins d'avoir laissé Grégorio évanoui dans le jardin. Nous nous précipitâmes tous de ce côté. Lorsque nous arrivâmes, il était trop tard : le vieillard avait cessé de vivre.

Le lendemain, étendu dans une charrette dans laquelle on avait semé un peu de paille, je suivais, entouré de mes soldats, la route de Naples. Marie était à mes côtés ; la malheureuse enfant était mourante. Les secousses morales qui l'avaient assaillie en aussi peu de temps avaient flétri cette pauvre fleur. Oh ! maintenant les orages sont passés, pensai-je avec bonheur ! elle se ranimera au souffle de mon amour !

A Naples, les papiers publics m'apprirent l'exécution des bandits, que ma compagnie avait conduits à Cosenza. Une de ces feuilles racontait que deux d'entre eux, se retrouvant en présence du peloton qui devait les fusiller, étaient tombés dans les bras l'un de l'autre en pleurant, et que les mots de père et de fils avaient été échangés entre eux. C'étaient le

vieux moine Baryte et le bandit Peppe Coppa... Je m'en étais douté !

Huit jours après, nous étions de retour en France. J'y reçus mon brevet de chef de bataillon, car alors on récompensait les services. Marie était toujours brisée et souffrante; long-temps elle lutta avec énergie contre la maladie et contre ses souvenirs. Son organisation et mes soins triomphèrent enfin du mal. Quelques jours après son rétablissement, nous étions tous deux agenouillés à l'autel, et un prêtre bénissait notre union. C'est de ce moment que Marie changea son nom, qui réveillait en nous de trop douloureux souvenirs, pour prendre celui d'Henriette, sous lequel vous la connaissez, mes enfans !

Un brusque mouvement de surprise nous fit tressaillir, Henry et moi.

— Quoi ! m'écriai-je avec émotion, notre tante Henriette ?...

— C'est Marie, répondit mon oncle avec un sourire plein de mélancolie.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit, et notre tante entra. En l'apercevant, Henry

et moi la saluâmes avec le respect qu'une douce intimité nous faisait oublier parfois. Oh! c'était bien elle, c'était bien Marie! L'âge, en blanchissant les boucles de ses cheveux, avait remplacé, par une expression de tristesse, le feu qui devait briller autrefois dans ses yeux. Les douleurs et les agitations de sa jeunesse avaient imprimé sur son front une trace indélébile et solennelle, et je crus lire, dans le regard plein de bonté qu'elle nous adressa en entrant, l'éclatante confirmation du récit que venait de nous faire notre oncle.

CHAPITRE XIV.

LA SENTINELLE AVANCÉE.

1805.

I.

Le capitaine Mugnoz, dont je fis connaissance à Saint-Jean-de-Luz, avait obtenu sa retraite après la bataille d'Austerlitz, sans cependant qu'aucune infirmité grave expliquât cette mesure. C'était un homme sérieux, méditatif, mais fort instruit. Il passait pour exagéré dans ses idées, et quelques bruits malveillans avaient couru sur son goût pour la

solitude ; quoique au fond le capitaine n'était qu'une nature poétique et rêveuse, sur laquelle je soupçonnais qu'un grand revers avait laissé son empreinte. Il parlait rarement de l'Empire ; mais lorsqu'on savait triompher de sa réserve, il devenait entraînant. La venue de Napoléon était aux yeux de Mugnoz un fait fatal, au dessus de l'appréciation humaine, et auquel il attachait mille idées superstitieuses. Il faut dire que Mugnoz descendait d'une de ces familles de Zingaris qui vivent en tribus errantes sur les deux versans des Pyrénées, et qu'il pouvait bien avoir hérité de leur imagination exaltée. Quand il racontait les miracles de nos campagnes d'Italie, ou les souffrances d'Egypte, son récit se colorait toujours d'une teinte de fatalité, et cette narration acquérait, par sa bouche, des proportions gigantesques qui ne semblaient pas appartenir à notre âge.

Un jour que j'avais entrepris le capitaine sur le degré d'enthousiasme que pouvaient inspirer les grands hommes :

— Il est certain, lui dis-je, que les hautes

destinées sont des tourbillons qui entraînent avec eux mille autres destinées obscures ; mais c'est plutôt l'effet de l'attraction du faible vers le fort, que réellement celui de l'affection : c'est de la fascination plutôt que de l'amour.

Le capitaine sourit tristement.

— Voilà bien le langage de votre époque, me répondit-il, vous reléguez, parmi les chimères, les plus beaux phénomènes du cœur, parce que vous rejetez tout ce que vous ne savez comprendre. L'égoïsme est le propre des nations épuisées. Mais considérez, que l'année 1793, en rejetant à la surface une société nouvelle, prépara l'Empire, parce qu'il faut pour les temps héroïques, ces temps d'enthousiasme aveugle et d'énergie passionnée, des peuples jeunes et croyans. La période de l'Empire sera, dans la succession des siècles, une éternelle tradition, parce que ce sont les peuples eux-mêmes qui ont pris le soin d'en construire l'épopée.

Le capitaine se tut ; mais un instant après il reprit avec plus de vivacité :

— Tenez, monsieur, je veux vous convaincre de l'amour quelquefois étrange qu'inspirait l'Empereur, même chez les gens du peuple qui ne l'avaient jamais vu. Je vais pour cela rouvrir une blessure qui saigna longtemps ; mais je serai bien aise de prouver que l'Empereur *ne spéculait pas*, comme on l'a dit, sur l'attachement de l'armée pour sa personne.

Et après un recueillement de quelques minutes, le capitaine reprit en ces termes :



II.

« Napoléon venait de ceindre la couronne de Charlemagne, l'Europe venait de le saluer Empereur! L'Angleterre refusa seule de reconnaître sa puissance ; il fallait qu'il la lui fît sentir. Il assembla deux cent mille combattans dans le port de Boulogne. Le seul moyen de salut qui restait à l'Angleterre, était de refouler sur le continent cette effrayante épée qui se

levait sur elle. L'or et les promesses furent donc prodigués à la cour de Vienne pour que l'Autriche ramenât la France dans les champs de l'Allemagne. Cette fois, la diplomatie l'emporta, et l'héritage de Guillaume-le-Conquérant nous échappa pour toujours.

» Le 24 septembre 1805, Napoléon quittait Paris pour rejoindre l'armée. Celle-ci passe le Rhin ; on s'empare des ponts de Donawert et de Lech ; on se bat à Wertingen et à Guntzbourg ; on emporte la position d'Elkingen, on continue de combattre à Langenau, à Memmingen, à Neresheim : on triomphe partout. Ulm est bloqué, évacué cinq jours après, et 33,000 hommes déposent les armes aux pieds de Napoléon : la campagne avait duré vingt jours. Nous avions délivré la Bavière, remporté neuf victoires, enlevé 60,000 hommes, 200 pièces de canon et 90 drapeaux.

» Dès les premiers bulletins qui arrivèrent à Paris, on crut aux miracles : le bruit de cette gloire formidable se répandit partout ; on se réunissait sur les places, dans les plus petits villages, pour que le magister lût le

merveilleux journal où chaque date était celle d'un triomphe. C'est ainsi que le culte de l'Empereur pénétra jusque dans les gorges les plus secrètes des Basses-Pyrénées ; mais dans ces contrées de Zingaris et de Gitanos, la superstition s'en mêla, et les pâtres qui conduisaient leurs troupeaux, dans les hauts pâturages, passaient leurs nuits à chercher au ciel l'étoile flamboyante qui présidait, disaient-ils, à la destinée du grand homme.

» On rapporte qu'un de ces Zingaris abandonna ses chèvres, et descendit la montagne pour rentrer dans le petit village d'Arros. Il fut à la maisonnette de sa mère, et lui dit :

— » Donnez-moi votre bénédiction, je pars pour l'armée de l'Allemagne. Des vingt louis que mon frère nous a envoyés de Boulogne, j'en prendrai dix, et je me ferai conduire, par les voiturins, pour aller plus vite ; car une grande bataille va se livrer de l'autre côté du Rhin, je l'ai lu cette nuit dans les astres, et les Zingaris me l'ont confirmé. Je veux m'y trouver pour combattre sous les yeux de l'Empereur.

« La mère était restée veuve avec deux fils. L'aîné, malgré la loi qui le protégeait, voulut partir dès la première guerre d'Italie, et voilà que son Benjamin, qu'elle se flattait de conserver près d'elle, voulait aussi courir où se trouvait Napoléon. Quel était donc cet homme qui désunissait les familles?... Elle représenta au jeune pâtre l'isolement auquel son départ allait la condamner, vieille, nécessiteuse et veuve. Ses larmes en dirent bien davantage encore; mais son fils ferma les yeux pour ne pas les voir.

— » Tranquillisez-vous, ma mère, lui dit Robert, je serai de retour dès que j'aurai combattu, et que mes vœux seront accomplis ; car il ne faut pas que je meure sans avoir vu l'Empereur ; et croyez-le bien, ma mère, le désir de le voir me tuerait s'il n'était pas exaucé. Je veux, moi aussi, l'entendre dire : « *Soldats, je suis content de vous!* Après cela, je reviendrai garder mes chèvres ; et vous, vous me montrerez aux autres en disant : *L'Empereur a été content de lui.*

— » Et si tu meurs avant l'accomplissement

de ce rêve? reprit-elle en l'embrassant avec effusion.

» Robert sourit d'un air étrange :

— » N'ayez pas de craintes, lui dit-il; mourir! c'était bon jadis; mais aujourd'hui, les soldats vont si vite qu'ils n'ont pas le temps d'être tués.

» La pauvre femme vit bien qu'elle ne vaincrait pas cette volonté surnaturelle : il fallut qu'elle laissât partir son enfant. Elle le bénit, en lui disant adieu.

» Nos femmes, voyez-vous, ajouta le capitaine Mugnoz, ont plus de courage, dans les choses intimes de la vie, que contre les événemens publics : je n'ai jamais compris les mères lacédémoniennes.

III.

» Robert prit la diligence à Tarbes. Les nouvelles de l'armée se croisaient sur son passage, et bien qu'il franchît la route avec rapidité, dans chaque ville qu'il traversait il voyait affichés des bulletins nouveaux.

» Cependant nos vingt jours de campagne n'avaient point terminé la guerre. Les Russes approchaient en grossissant leurs bataillons

des débris de l'armée d'Autriche. Quand Robert arriva à Strasbourg, on parlait déjà de la rencontre prochaine des deux armées et d'une grande bataille qui allait se livrer aux environs de Brünn, en Moravie.

— » Je le savais, se dit Robert en prodiguant le reste de ses deux cents francs aux conducteurs qui devaient le transporter sur les limites de l'empire d'Autriche.

» Le 18 novembre, il se fit indiquer la route qu'avaient suivie les Français; il put la reconnaître aux champs de bataille abandonnés par les troupes autrichiennes, et jonchés de leurs cadavres encore gisans sur le sol. Il franchit pendant dix jours une longue suite de plaines et de collines d'où la mitraille française avait chassé l'ennemi; et, quand il perdait sa route, il la démêlait rien qu'aux regards consternés que les laboureurs dirigeaient vers le nord avec un geste d'effroi.

» C'est ainsi qu'il atteignit, le 29 novembre, mourant de faim, de froid et de fatigue, les premiers postes de l'armée française. A mesure qu'il s'était rapproché du centre des

opérations, les dangers de toute espèce avaient retardé sa marche, et quelquefois, pour éviter les Austro-Russes, il s'était vu forcé de faire de longs détours, par les bois et dans les montagnes. La nuit qui précéda son arrivée, il avait traversé, sur la glace, une partie des étangs de Ménitz, en se glissant presqu'au travers de la première colonne russe rassemblée au pied des hauteurs de Klein.

» Là, il se fit reconnaître, et on le conduisit au quartier de Bernadotte. Il raconta ce qu'il avait fait pour rejoindre l'armée, et s'informa si son frère Mugnoz, capitaine au 37e, était encore vivant.

—» Quoi! ce jeune paysan? lui demandai-je.

— » Était mon frère... On me l'amena. J'écoutai tristement d'abord, ensuite avec admiration, le récit de la folle entreprise de cet enfant, et l'héroïque persévérance qu'il avait mise à l'accomplir. J'essayai de blâmer sa conduite en lui parlant de notre mère; mais il me répondit par le nom de l'Empereur.

— » On en parle donc bien, dans nos montagnes? lui dis-je.

— » Sa gloire est sur toutes les lèvres, et lui-même est dans tous les cœurs, me répondit Robert dans ce patois des Basques dont je voudrais que vous comprissiez la poétique énergie. La Vierge est délaissée. Les vieilles femmes seules s'agenouillent encore devant sa châsse. Tout ce qui porte le béret et la ceinture rouge prie l'Eternel au nom de l'Empereur. Nous avons son image dans nos maisons; il est, dit-on, sur le cheval qu'il montait à Marengo, un grand cheval blanc, dont la crinière s'agite...

» J'avais les yeux humides en écoutant mon frère.

— » Et toi, petit, lui demandai-je en souriant, tu es venu voir s'il était toujours sur son cheval de Marengo?...

— » Voir! oui, le voir!... Oh! je t'en supplie, mon frère, mène-moi à l'Empereur, afin qu'il me donne lui-même mes armes de soldat.

» J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que la veille d'une bataille on ne parlait pas comme on voulait à Napoléon.

» Le soir de l'arrivée de Robert, je reçus de

Bernadotte la permission de l'incorporer dans la compagnie. Une heure après Robert était soldat. Ses nouveaux camarades passèrent la nuit à lui faire exécuter le maniement des armes. Il s'agissait de peu de chose alors, et quand on savait charger un fusil, et croiser la baïonnette, on avait droit à la victoire.

» Le grand-duc Constantin venait de réunir à l'armée russe ses 10,000 combattans. Le 30 au soir, on apprit que le prince Bagration menaçait la position de Wishau. Des ordres furent donnés pour qu'on doublât cet avant-poste. Quelques compagnies d'infanterie, appuyées de deux escadrons, s'avancèrent sur Rausnitz et s'y établirent. Je faisais partie de ce dernier détachement.

— » Robert, dis-je à mon frère quand les postes furent organisés, je me suis résigné à ton singulier fanatisme, comme notre mère l'a déjà fait. Je ne sais ce qui te pousse, mon enfant, mais la Providence est grande ! Je ne lui demande qu'une chose, c'est que tu te souviennes que le nom des Mugnoz n'a jamais été déshonoré par ton frère.

— » Et l'Empereur, me répondit Robert, sans paraître m'avoir compris, quand passera-t-il dans les rangs, afin que je le voie ?

— » Le jour où nous devrons marcher à l'ennemi.

— » C'est donc, pour tous, un jour de bonheur ?

— » Pour les braves seulement. Veux-tu paraître brave devant l'Empereur ?

— » Qu'importe ! me répondit Robert, pourvu qu'il sache que j'ai fait cinq cents lieues pour le voir et pour l'aimer de plus près ?

— » Si tu n'as rien fait pour sa gloire, il ne croira pas à ton amour.

— » Alors, qu'on me mène à l'ennemi !

— » Eh bien ! écoute, lui dis-je en lui montrant du doigt un point de l'horizon, les ennemis sont là. Cette nuit, quand le bois de sapins qui s'étend à droite enveloppera dans son ombre toute la chaussée que tu vois, les Russes attaqueront peut-être notre avant-garde. Il faut que nous soyons avertis de leur manœuvre. C'est pourquoi je vais faire placer une sentinelle à l'entrée de cette gorge profonde

que tu peux apercevoir là-bas, et par où peut déboucher l'ennemi.

— » Et que fera cette sentinelle ?

— » Elle restera immobile, l'arme au bras et l'œil à l'horizon. Si des baïonnettes viennent à briller dans les ténèbres, elle criera *qui vive!* Si l'on ne répond pas, elle fera feu et rechargera son arme. Peut-être toute une volée de balles passera sur elle, ou bien même, si l'ennemi est prudent, il continuera sa marche sans riposter ; mais, à moins qu'un coup de sabre, bien dirigé dans l'ombre, ne réduise la sentinelle au silence, elle devra continuer le feu en battant en retraite. Et jusqu'à ce qu'elle ait atteint les retranchemens, elle aura vingt fois l'occasion de mourir...

» Comme je parlais, Robert tourna la tête et tressaillit. Je suivis la direction de son regard, et j'aperçus une vieille juive de Silésie que nous avions déjà chassée, le matin, de nos lignes, et qui était, de nouveau, parvenue à se glisser dans nos avant-postes.

— » Que te veut cette femme ? dis-je à Robert ; la connais-tu ?

—» Oui, mon frère ; elle m'a déjà parlé, et je lui ai raconté mon histoire. C'est une sombre créature, ajouta-t-il plus bas, et qui lit mieux que moi dans les astres...

» Je ne pus m'empêcher de sourire à cette naïveté sérieuse qui faisait le fond du caractère de Robert. Dans nos montages, les Zingaris répandent beaucoup de superstitions. Cependant cette femme m'inquiéta. Je la fis chercher partout, mais inutilement ; et cette apparition, suivie de cette fuite mystérieuse, confirma mes soupçons. J'ordonnai à Robert de se garder, à l'avenir, de tout rapport de ce genre, et sur sa prière, peut-être un peu par une confiance imprudente dans sa fermeté, je le désignai pour la faction périlleuse; et quand il partit, je l'embrassai, mais avec calme, car je tremblais de le voir pâlir.

— » Tu me promets, me dit-il d'une voix assurée, de me conduire demain vers l'Empereur, et de lui dire que cette nuit j'étais de garde aux avant-postes, et de m'obtenir de lui la grace de combattre sous ses yeux ? Tu me le promets, n'est-ce pas ?

» L'héroïsme d'un vieux soldat, jointe à la simplicité d'un enfant! Je ne pus lui répondre qu'en lui serrant la main.

— » Va! lui dis-je, et fais ton devoir...

» Je détournai les yeux. *Deum patitur!* pensai-je lorsqu'il eut disparu.

» Le piquet qui conduisit Robert à son poste rentra bientôt après dans les retranchemens. Nos hommes tombaient de lassitude, et déjà la plupart s'étaient arrangés pour prendre quelques heures de repos. Je restai le dernier debout, parcourant les postes, écoutant surtout du côté du chemin creux; mais le plus profond silence régnait dans cette vaste plaine de neige, où l'œil n'apercevait qu'une blanche immensité.

— » Un peu rassuré par le calme qui m'environnait, je gagnai une grange où reposaient déjà les autres officiers, et je m'étendis sur la paille. Néanmoins j'avais l'œil ouvert; une vague inquiétude, dont je ne pouvais me défendre, ne cessait d'activer mon esprit. Je pense qu'une heure s'écoula : les rondes passaient régulièrement, et je songeais déjà que

les hommes de garde ne tarderaient pas à relever les sentinelles, lorsqu'une décharge effroyable retentit à dix pas de moi. Nous fûmes debout aussitôt; des cris de terreur partaient de tous côtés; je sors, et une seconde décharge, plus terrible que la première, m'entoure de fumée, de hurlemens... de morts... Je cours à ma compagnie; elle fuyait en désordre; je cherche à la rallier, peine inutile. L'effroi que redouble l'incertitude du danger s'est emparé des soldats. Les ordres se croisent et se contredisent, les pelotons errent sans guide et vont donner de la tête dans les patrouilles Russes qui débouchent de tous côtés. Enfin le terrible *sauve qui peut!* vient achever la déroute. Nous fuyons jusqu'à Rausnitz, et ce n'est que là que je parvins à organiser la retraite. Les retranchemens étaient emportés, les Russes sur nos talons et la position perdue. Je me dirigeai sur Brünn... et quelques minutes après l'ennemi traversait Rausnitz et venait camper au-delà, après nous avoir enlevé une centaine d'hommes.

» Le sort de Robert m'était inconnu; mais

de funestes pressentimens traversaient mon esprit. La jeunesse de mon frère, sa simplicité, son ignorance, peut-être même sa pusillanimité, pouvaient avoir causé ce désastre; doute désespérant sur lequel je n'osais pas arrêter ma pensée.

» Nous approchions de Brünn, où était le quartier-général, lorsque nos hommes aperçurent, sur la gauche de la chaussée, un soldat sans armes, qui se dirigeait à grands pas vers Rausnitz. Dès qu'il se crut découvert, il se mit à fuir en se jetant dans les roseaux qui séparaient la route des étangs. J'ordonnai qu'on m'amenât cet homme. Quelques soldats l'atteignirent, et l'entraînèrent vers moi. C'était Robert : en me voyant, il se jeta pâle et désarmé dans mes bras.

— » J'ai entendu la fusillade du côté de Rausnitz, me dit-il dès qu'il put parler, j'ai compris que j'avais causé peut-être un grand malheur, et j'accourais pour mourir auprès de toi.

— » Je le repoussai brusquement, car je venais de comprendre une partie de la vérité, et

je tremblais qu'il ne m'en dît davantage en présence des soldats. Ceux-ci murmuraient déjà que le conscrit était une des sentinelles avancées. Je me hâtai de reformer ma colonne, je mis Robert au centre, et bientôt après nous atteignîmes le quartier-général.

» L'Empereur avait déjà reçu la nouvelle de notre désavantage : quelques corps légers de Murat avaient également souffert du côté de Wischau. Dès qu'il aperçut mon détachement, il poussa vers moi en s'écriant :

— » Capitaine ! vous vous êtes laissé surprendre comme un renard. Bagration a passé au chemin creux de Pratzen ; où étaient vos sentinelles ?

— » Sire, répondis-je en pâlissant, il y en avait une à l'entrée des gorges.

— » Et cette sentinelle, c'était moi ! sire.

» En disant ces mots, Robert venait de sortir des rangs et s'était précipité vers l'Empereur.

— » Je l'avoue, je ne pus retenir un cri ; et ce mouvement de généreuse franchise pouvait perdre Robert, car l'Empereur était sévère la veille d'une bataille.

» L'état-major, qui entourait Napoléon, me dérobait la vue de mon frère, et j'étais trop à distance pour l'entendre. Autour de moi, les soldats, furieux de leur défaite, ne cessaient de murmurer des imprécations contre le conscrit qui venait peut-être de compromettre le succès de la campagne; chacune de leurs malédictions me semblait un arrêt de mort pour mon frère. Je ne pouvais cependant m'expliquer ni sa fuite, ni la perte de ses armes. Les quelques mots qui lui étaient échappés sur la route, et que mes soldats n'avaient que trop entendus, semblaient, il est vrai, le condamner; mais pourquoi cet entretien prolongé avec l'Empereur, et l'intérêt surtout qu'y paraissaient prendre les généraux de sa suite? Les soldats, frappés comme moi de cette scène singulière, s'en étaient peu à peu rapprochés. Déjà quelques mots de l'histoire de Robert circulent dans les rangs. On les commente, on les exagère; on sait bientôt qu'il a fait cinq cents lieues pour voir l'Empereur; on tâche d'interroger l'état-major, le nom d'une Bohémienne passe de

bouche en bouche, et sans que je comprenne rien au changement qui s'opère soudain dans l'esprit de la troupe, un cri de grâce retentit de toutes parts.

» A ce cri, l'empereur s'avança brusquement vers nous :

— » Qui parle de grâce ? demanda-t-il d'un ton courroucé. Ce soldat est coupable, il a quitté son poste ; c'est un crime, il en portera la peine. Puis, se tournant vers Robert : Tu mérites la mort, reprit-il ; je te condamne à la chercher au rang des braves. Demain tu marcheras à l'avant-garde.

» En disant ces mots, Napoléon poussa son cheval et disparut au bruit des acclamations des soldats.

» Ce fut moi, cette fois, qui courus à Robert. La joie me suffoquait. Il me dit :

— » Frère ! maintenant que j'ai vu l'Empereur et que je lui ai parlé, je puis mourir. Adieu, embrasse-moi.

» Je lui dis que tous les braves ne mouraient pas dans la mêlée, et que la mort reculait souvent lorsqu'on l'affrontait en face.

» Il me répondit d'un air mystérieux :

— » Il faut que je meure, c'est l'ordre de l'Empereur, et c'est aussi celui du ciel. Tu verras. Ne t'ai-je pas dit que la Bohémienne lisait mieux que moi dans les astres?... Sois tranquille, je ne pâlirai pas.

» En ce moment, Bernadotte arrivait suivi d'un grand état-major. Un mouvement de retraite s'opérait dans l'armée. Je n'eus que le temps de sourir à l'héroïsme toujours superstitieux de Robert, et, pour la dernière fois, je lui serrai la main. Nous nous quittâmes, lui pour rejoindre l'avant-garde, qui marchait vers les hauteurs d'Aujert, moi pour suivre la retraite sur Turas.

IV.

» Le 2 décembre au matin, le centre, où commandait Bernadotte, gravit les hauteurs d'Austerlitz, que les Russes, trompés par notre mouvement de retraite, venaient d'abandonner. Alors commença cette grande journée qui coûta 40,000 hommes aux alliés et valut à la France l'empire du continent. Nous nous battîmes pendant douze heures, et ce ne fut que le soir, lorsque nous joignîmes la division

de Vandamme qui s'était maintenue, depuis le matin, sur les hauteurs d'Aujert, que je retrouvai mon frère une : balle l'avait frappé dès le commencement de l'action.

» Une vaste ferme, transformée à la hâte en ambulance, était remplie de morts et de blessés, et plus de morts encore que de blessés. C'est là que je vis Robert. Il essaya de se soulever quand il m'aperçut ; je lui tendis la main et je m'assis sur sa paillasse ensanglantée. Tout son calme lui était resté.

— » Robert, lui dis-je, on m'assure que ta blessure n'est pas dangereuse ; tu vivras.

» Il secoua la tête et sourit ; puis, en me remerciant du regard, il ajouta :

— » Dieu soit loué ! ma mère n'en perdra qu'un. Oh ! mon frère, quelle horrible bataille ! Mais je suis tombé la face devant l'ennemi : tu le diras à l'Empereur.

— » Je savais bien, pauvre enfant, que tu ne ternirais pas deux fois le nom de ton frère.

» A ces mots il releva la tête, et une vive rougeur remplaça pour un instant la pâleur de son front.

— » Tu te trompes, Mugnoz ; je n'ai point lâchement jeté mes armes pour m'enfuir, l'Empereur le sait !... Écoute, ajouta-t-il d'un ton plus confidentiel, tu rapporteras à ma mère ce que je vais te dire, parce qu'elle me comprendera bien, elle !... Sache donc que je n'ai quitté mon poste que pour aller voir l'Empereur.

— » Mais ton fusil, malheureux !

— » Je l'avais confié à des mains sûres, à une vraie fille des Zingaris... Elle m'avait juré sur le nom de *Napoléon* d'attendre mon retour... Pauvre femme ! les Russes l'auront tuée.

— » Une fille des Zingaris ? Cette vieille Bohémienne, sans doute ?

— » Oui, mon frère : elle vint à moi, hier au soir, et nous lûmes ensemble dans les étoiles...... Elle me montra celle de l'Empereur avec ses satellites ; et puis tout à coup une des étoiles fila... Cela signifiait que je devais mourir aujourd'hui. Tu vois bien que nous ne nous étions pas trompés.

» Robert s'affaiblissait sensiblement ; je soutins

sa tête dans mes bras en lui cachant mes pleurs.

» Alors il m'apprit que l'Empereur était à Brünn, qu'il parcourait les brigades, qu'il parlait aux soldats, qu'il était dans toute sa gloire.

— » Et moi qui allais mourir sans l'avoir vu !... La Zingara ajouta qu'il n'y avait qu'une demi-lieue jusqu'à Brünn. Elle devait m'attendre et crier *qui vive* ! si les baïonnettes eussent brillé... Je me mis à courir....

» Le pauvre enfant fit encore quelques efforts pour parler ; mais le sang lui sortait par la bouche ; cependant il réussit encore à me répéter de ne pas oublier de dire à l'Empereur qu'il était mort en brave ; et il expira.

» Ma mère n'avait plus que moi ; j'obtins mon congé, et je retournai près d'elle.

» Et maintenant, monsieur, vous appellerez comme vous voudrez le sentiment exalté de mon frère pour l'Empereur ; mais vous me permettrez de douter qu'aucun de vos grands hommes en ait jamais inspiré de semblable. »

CHAPITRE XIII.

L'ATTAQUE DU CONVOI.

1812.

I.

On était à la fin d'août 1812. L'affaire de Smolensk avait eu lieu. Napoléon continuait son mouvement en poussant toujours devant lui les Russes qu'il avait battus. Le 4ᵉ corps, sous les ordres du prince Eugène, formant l'extrême gauche de la grande armée, était obligé, pour se maintenir à la hauteur de ceux du centre, de marcher par des routes qui n'a-

vaient jamais été fréquentées. Ces chemins étoits et coupés par de nombreux ravins, étaient souvent si resserrés, qu'ils ressemblaient à ces sentiers que l'on trace en France, pour marquer la division des propriétés. Les nuits étaient alors très courtes et la chaleur du jour tellement insupportable, que l'Empereur, malgré l'impatience qu'il avait d'atteindre Moscow, était forcé d'accorder à ses troupes plus de repos qu'il ne l'aurait voulu. Tous ceux qui avaient fait la guerre d'Egypte assuraient que le soleil de cette contrée n'était pas plus brûlant que celui de la Russie. Les soldats dont les bivouacs étaient éloignés des rivières souffraient cruellement de la soif. Pour se procurer un peu d'eau, ils étaient obligés de creuser la terre avec leurs baïonnettes, et lorsqu'ils avaient le bonheur d'en trouver, cette eau était si bourbeuse, qu'il leur fallait, avant de la boire, la tamiser au moyen de leurs mouchoirs.

Arrivé à Makaïlowskoé, petite ville où se trouvaient quelques maisons bâties en pierre, le vice-roi y laissa un poste de correspondance

et passa outre, pour établir son camp sur un plateau situé à peu de distance d'un bois de bouleaux, et d'un château qu'on apercevait distinctement par delà d'autres bouquets de bois, bien qu'il fût éloigné de trois ou quatre lieues au moins. Ce petit camp offrit bientôt un coup-d'œil pittoresque. Eugène ayant fait dresser sa tente au milieu d'un bosquet formé par la nature, les officiers-généraux allèrent dormir dans leur voiture ; ceux qui n'en avaient pas firent abattre des arbres avec lesquels on leur improvisa des cabanes. Quant aux soldats, les uns s'occupèrent de préparer leurs alimens, les autres de nettoyer leurs armes ; le plus petit nombre profita du restant du jour pour se livrer à la maraude et faire la guerre aux volailles échappées à la voracité des Cosaques qui rôdaient dans les environs.

Les soldats ne souffraient point encore de la disette, parce que l'ordre et la discipline étaient sévèrement maintenus, et que les distributions avaient lieu assez régulièrement ; cependant, lorsqu'on faisait séjour, on était forcé d'avoir recours à la maraude pour se procurer

du fourrage, dans un pays où ceux qui fuyaient à notre approche dévastaient, pillaient ou brûlaient tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage; mais du moins, cette maraude se faisait-elle avec une sorte d'ordre.

Le soir, au moment où les soldats du camp allaient se livrer au repos, le général qui commandait la brigade de cavalerie légère du 4[e] corps donna l'ordre au colonel du 9[e] chasseurs d'envoyer un capitaine avec une cinquantaine d'hommes au château dont on ignorait le nom, pour tâcher d'y faire des approvisionnemens; il se plaignit en même temps à cet officier supérieur de la mollesse qu'un de ses escadrons avait montrée à la dernière affaire contre les Russes.

En effet, les chevaux de ce régiment, épuisés par la chaleur et les longues marches, n'avaient exécuté que faiblement leur charge. De retour à son bivouac, le colonel fit appeler le plus ancien des capitaines de l'escadron désigné et lui rapporta, mot pour mot, les reproches qui lui avaient été faits, en ajoutant d'un ton d'humeur :

— Eh bien ! qu'avez-vous à répondre ?

— J'ai à répondre, mon colonel, répliqua naïvement le vieux capitaine, que nos chevaux n'ont pas de patriotisme. Qu'ils aient ou non quelque chose dans l'estomac, nos chasseurs se battent toujours de même ; mais ces maudites bêtes normandes ne veulent rien faire quand elles n'ont pas le ventre plein.

— Raison de plus, ajouta le colonel, en souriant, pour que vous vous acquittiez bien de la mission dont il s'agit : soyez prudent, ne vous aventurez pas, et faites en sorte, surtout, que vos hommes ne commettent aucun dégât, vous connaissez sur ce point la sévérité du prince. Partez donc, et revenez le plus tôt possible.

II.

A neuf heures du soir, le capitaine, un lieutenant, quatre sous-officiers et cinquante chasseurs quittaient le camp de Makaïlowskoé pour aller enlever poliment tout ce qui pouvait se trouver de subsistances dans ce château. Il fallait agir avec promptitude et pousser droit au but avant que l'ennemi eût le temps de surprendre cette poignée d'hommes. Un juif qui devait

servir de guide, pendant la nuit, fut placé entre le capitaine et le lieutenant, et bientôt, au cliquetis des armes succéda le calme des champs. Le canon qui grondait au loin sur la droite, rappelait seul la présence des deux armées. Deux chasseurs détachés en avant, la carabine au poing, examinaient avec précaution le terrain qui se développait devant eux. Le détachement marchait ainsi depuis une heure, engagé dans un petit bois : Ils allaient en sortir lorsque le lieutenant adressant la parole au capitaine :

— N'entendez-vous rien ? lui demanda-t-il avec inquiétude.

Après avoir écouté attentivement, celui-ci se retourna vers sa troupe.

— Halte ! commanda-t-il à demi-voix.

En effet, un bourdonnement sourd retentissait dans le lointain : presque aussitôt les deux chasseurs de vedette se replièrent.

— Qu'est-ce donc? leur demanda le capitaine avec curiosité.

— La nuit est noire, capitaine, répondit un des éclaireurs ; nous n'avons rien vu, mais

nous avons entendu : il y a quelque chose, c'est sûr.

— Ce sont les Cosaques ! dit le lieutenant.

— Eh ! non, c'est le vent ! répliqua un vieux brigadier.

— Silence donc ! reprit le capitaine impatienté.

Tout le monde se tut et prêta l'oreille : chacun cherchait à percer du regard dans l'obscurité.

— Mon capitaine, entendez-vous ce bruit régulier ? reprit le lieutenant, c'est de la cavalerie ; encore ces damnés Cosaques !

Et machinalement le jeune officier porta la main à la poignée de son sabre.

— Croyez-vous qu'ils viennent à nous ? demanda le capitaine après un silence.

— Ma foi... je ne sais ; mais si ce sont eux, eh bien ! nous les recevrons. Peut-être passeront-ils derrière nous, ajouta le lieutenant. Si nous poussions en avant ?...

— Oui, au trot, et serrons la botte ! dit le vieux brigadier dont le cheval, qui avait senti l'éperon, s'était mis à caracoler.

Le capitaine allait commander : « En avant ! » lorsque le bruit augmenta sensiblement et le hennissement d'un cheval retentit dans la plaine.

— Il est trop tard, dit à voix basse un maréchal-des-logis ; si nous avançons maintenant, nous risquons de tomber au milieu des Russes sans connaître leur nombre.

— Vous avez raison ! Pied à terre !... commanda aussitôt le capitaine à voix basse ; éloignez-vous les uns des autres, tenez le fourreau de vos sabres, restez devant vos chevaux, et silence ! Quant à toi, ajouta-t-il en s'adressant au juif, si tu dis un mot, si tu fais un geste, tu es mort !

En prononçant ces paroles, le capitaine avait dirigé la pointe de son sabre sur la poitrine de l'israélite qui était resté immobile comme une statue.

A peine ces ordres étaient-ils exécutés que la cavalerie ennemie apparut tout auprès. Le plus profond silence régna dans la petite troupe et chacun attendit l'événement avec cette résignation qui caractérise les vieux soldats.

En effet, un régiment de cosaques réguliers, après avoir poussé une reconnaissance sur la gauche de l'armée française, regagnait son cantonnement ; leurs éclaireurs, s'engageant de l'autre côté du bois, passèrent à trente pas des chasseurs que les arbres et l'obscurité dérobèrent à leurs regards. Cette cavalerie chemina silencieuse et serrée ; mais la lune venant à se dégager tout à coup des nuages qui la voilaient, l'œil put voir cette masse noire onduler selon les accidens du terrain, et briller le fer des lances que les cavaliers tenaient élevées. Peu à peu le bruit diminua et les cosaques disparurent derrière un coteau.

— Et d'un ! s'écria le vieux brigadier.

— Nous tremperons la soupe demain matin, dit un chasseur dont la lèvre supérieure n'était pas, comme celle de la plupart de ses camarades, ombragée d'une épaisse moustache.

— Tais-toi, conscrit ! répliqua un vieux soldat décoré de trois chevrons, les blancs-becs n'ont pas la parole à cette heure.

III.

Le jour commençait à poindre lorsque le détachement arriva au château. Depuis deux jours ceux qui l'habitaient l'avaient abandonné ; mais un régisseur fidèle y était resté pour agir suivant les circonstances. Les chasseurs mirent pied à terre, et après que le capitaine eut expliqué à l'intendant la mission dont il était chargé, tout le monde s'occupa

de rassembler les provisions de bouche qui pouvaient être emportées. En un instant deux chariots en furent chargés ; puis les soldats se répandirent dans les appartemens, et, pour se dédommager de leurs longues privations, se mirent à boire les vins exquis qui garnissaient les caves, et à dévorer ces délicates pâtisseries que les nobles russes ont toujours en grande quantité ; puis ils furetèrent partout, poussés par un sentiment de curiosité assez naturel chez des hommes pour qui tout cela était nouveau. Quelques-uns allaient pénétrer dans une petite pièce qui servait de pharmacie, lorsqu'un sous-officier essaya de les en détourner, en leur disant :

— Camarades ! c'est ici l'ambulance des propriétaires : respect aux localités !

— Laissez donc, brigadier, reprit un chasseur à moustache grise, je connais cela, moi ! C'est ici que les bourgeois cachent leurs plus fameuses liqueurs ! Ces bocaux de toutes les couleurs ne sont remplis que d'excellentes choses, et ce que vous voyez là de verdâtre est de la véritable absinthe suisse ; ce qui est

rouge, là-bas dans le coin, doit être du *parfait-amour*, et le grand bocal blanc, ici présent sur la table, n'est rempli que de *kirchwaser* première qualité, avec lequel les Russes et les Prussiens ont coutume de faire le punch au rhum. J'en suis certain, c'était la boisson ordinaire du régiment lorsque nous étions à Berlin il y a cinq ans ; au surplus, vous allez voir.

En disant ces mots, le vieux chasseur s'était emparé d'un flacon rempli d'une matière épaisse et jaunâtre et l'avait porté à ses lèvres... C'était en effet de l'hydromel, liqueur dont les Russes font un usage habituel.

— Parbleu ! je le disais bien ! s'écria-t-il dès qu'il eut repris sa respiration ; c'est le ratafia des princes du pays !

Aussitôt les chasseurs vidèrent dans leur gourde la liqueur contenue dans la plupart des bocaux, sans même épargner celui que le vieux soldat prétendait être du *kirch*, bien que ce ne fût que de l'eau de Cologne.

IV.

Sur un ordre du lieutenant, tous les chasseurs étaient descendus dans la cour, où le capitaine, après avoir examiné la manière dont les chariots avaient été chargés, et s'être assuré que les chevaux avaient mangé, partit avec sa troupe et reprit, au grand jour, la route qu'il avait parcourue quelques heures auparavant dans les ténèbres. On hâta le pas,

et l'on marcha pendant quelque temps en silence.

— Au moins nos camarades auront de quoi *se refaire* ce matin, dit enfin le capitaine au vieux brigadier placé près de lui ; nous sommes sûrs d'être bien reçus cette fois.

— Oui, capitaine ; d'autant plus que nous allons arriver à Moskow, et que l'Empereur voudra y entrer tout de suite, histoire de voir comment les rues y sont faites. Cependant, je crois que nous pourrions bien avoir des *mots* avec les Russes auparavant.

— Pourvu que nous arrivions assez à temps, dit le vieux chasseur, car je n'aime pas qu'on jase quand je n'y suis pas.

— Soyez tranquille, l'ancien, fit le lieutenant en souriant, tout le monde pourra se mêler de la conversation.

Cet officier allait continuer, lorsqu'il en fut empêché par les chuchottemens des soldats qui se retournaient sans cesse sur leur selle pour regarder derrière eux.

— Capitaine, nous sommes poursuivis ! dit-il.

— Oui, mon lieutenant, ajouta le premier chef de file ; c'est positif. Tenez, regardez tout là-bas, à la droite de ce petit monticule.

On distinguait à une certaine distance une masse mobile qu'on reconnut pour de la cavalerie à la rapidité de sa marche. Le capitaine, dont le but était de regagner le camp avec les provisions qu'il avait faites, donna l'ordre aux conducteurs des chariots, qui étaient Russes, d'avancer le plus rapidement possible, et le détachement se mit au trot ; mais à chaque instant ces lourdes voitures étaient arrêtées par les difficultés du terrain ; il fallait marcher à travers champs, les obstacles se multipliaient.

Deux fois déjà la roue du premier chariot, mal fixée sans doute, avait quitté l'essieu et était allée en tournoyant tomber sur elle-même à quelques pas. Le capitaine, craignant quelque trahison, s'était avancé sur le conducteur et lui avait appliqué le canon de son pistolet sur le front, en lui disant avec un gros juron :

— Je crois que tu le fais exprès ! S'il arrive

encore quelque chose à ta guimbarde, je te brûle la cervelle.

Le Russe n'avait pas entendu le sens de ces paroles; mais au geste il les avait parfaitement comprises: aussi avait-il stimulé son attelage à l'aide de son knout, qui avait produit un effet merveilleux. Cependant la colonne ennemie approchait: il fallut abandonner une des voitures pour sauver l'autre, à laquelle un renfort de chevaux fut ajouté. Bientôt on put distinguer un pulek de Cosaques quatre fois plus nombreux que la petite troupe.

— Poussez en avant! s'écriait le capitaine en s'adressant aux conducteurs, nous ne sommes pas éloignés du camp.

Puis, après avoir recommandé à ses soldats de se serrer les uns contre les autres et de faire bonne contenance, il attendit l'ennemi de pied ferme. Il était temps: les Cosaques venaient de se déployer, leurs cornets sonnaient la charge, ils s'étaient élancés ventre à terre en poussant des *hourra* prolongés. En un instant ils avaient entouré les chasseurs et s'étaient

rués sur eux ; nos soldats se défendirent en désespérés, les lances volèrent en éclats, des coups terribles furent échangés de part et d'autre. Le jeune lieutenant avait été tué d'un coup de pistolet ; le capitaine, atteint l'un des premiers d'une balle à la tête, était gisant aux pieds de son cheval ; le vieux brigadier seul, invulnérable au milieu de cette mêlée sanglante, encourageait de la voix et de l'exemple le jeune maréchal-des-logis, qui faisait de véritables prouesses à ses côtés.

— Tenez ferme, major!... lui criait le brigadier, si vous ne voulez que nous laissions notre cuir à ces mougiks... Vive l'empereur!.. Tiens, pare-moi celle-ci, toi, le bonnet pointu... Enfoncé! Vive l'Empereur!... Et le commandant de la bande ennemie, remarquable par la longueur de sa barbe rousse, atteint d'un coup de pointe, était tombé dans les bras de ses Cosaques.

Cependant ce qui restait de cette valeureuse petite troupe, cernée et poussée de toutes parts, allait être infailliblement massacré, car le pulek avait été trop maltraité pour qu'il se

contentât de la faire prisonnière, lorsqu'un escadron de hussards, envoyé en reconnaissance, fut attiré dans cette direction par le bruit des coups de feu. Le commandant fit sonner la charge, l'escadron partit au galop, les sabres brillèrent, mais déjà la mêlée avait cessé. A la vue du péril qui les menace, les Cosaques se sont dispersés et ont fui de toute la vitesse de leurs chevaux, en emmenant avec eux le chariot abandonné, et bientôt il disparaissent dans la plaine.

Le capitaine respirait encore; on le plaça, ainsi que ceux qui avaient été le plus grièvement blessés, sur le chariot que les Cosaques s'étaient contentés de piller, n'ayant pas eu le temps de l'emmener avec l'autre; puis les corps du lieutenant, d'un sous-officier et de douze chasseurs, morts glorieusement dans cette rencontre, furent enterrés au pied d'un bouquet de bois. Une même fosse les ensevelit. Le cortége se remit en route, escorté par les hussards; et, après une demi-heure de marche, il arriva aux avant-postes. Ce détachement était attendu avec impatience. On accourut à

sa rencontre, et l'on se réjouissait d'avance à la vue d'un chariot qui paraissait si bien chargé ; déjà quelques officiers du 9ᵉ chasseurs s'approchaient de la troupe pour féliciter le capitaine du succès de son expédition... Leur joie fut courte en apprenant ce qui s'était passé. On entoura le chariot, on s'empressa pour en descendre le capitaine ; un chirurgien était accouru ; mais le brave officier était mort pendant le trajet.

Alors seulement le vieux brigadier fut forcé de convenir qu'il était blessé. Il avait reçu deux coups de sabre et trois coups de lance.

— Oh! oh ! dit-il en souriant au chirurgien occupé à le panser, quand je disais que ces sauvâges-là ne sont propres à rien. Est-ce que je me suis amusé à les blesser, moi ?... Allez le demander à leur cornac, qui avait un bonnet en forme de pain de sucre ! Il n'a que faire maintenant de se peigner la barbe, elle ne poussera plus !

CHAPITRE XIV.

L'ENSEIGNE DE VAISSEAU.

1813-1814.

La grande armée fléchissait sous le poids d'une de ces étonnantes catastrophes qui échappent à toutes les prévisions humaines. La trahison triomphait de la gloire ; l'Europe coalisée voyait le hasard sourire à ses desseins et favoriser ses efforts désespérés contre la fortune et le génie du héros des temps modernes. Au milieu des défections qui se manifestaient de toutes parts, restée seule fidèle à

la France, la flotte hollandaise stationnait au Helder. Elle défiait les forces britanniques, qui, n'osant attaquer une position formidable, observaient de loin les mouvemens de l'amiral Verhuel, investi par Napoléon du commandement et de l'inspection générale des Côtes-du-Nord. Les braves marins placés sous les ordres de cet officier-général, privés depuis long-temps de nouvelles positives sur les événemens dont l'Europe était le théâtre, parvinrent toutefois à connaître les désastres de la campagne de Russie. S'ils n'avaient consulté que leur courage et leur dévoûment, ils auraient été venger les mânes de leurs frères d'armes, et se mesurer avec ceux qui, naguère alliés de la France, l'abandonnaient si lâchement ; mais le devoir les enchaînait : ils avaient juré de conserver le poste qui leur avait été confié. Tandis que, trompés par de perfides insinuations, leurs compatriotes violaient leurs sermens, et livraient leur territoire aux ennemis, on les vit, fiers du titre de citoyens de la grande nation, se presser étroitement autour du drapeau d'Austerlitz.

Cependant leur situation devenait chaque jour plus embarrassante : cernés du côté de la terre par une nombreuse armée, bloqués du côté de la mer par une flotte redoutable, ils ne pouvaient recevoir aucun ordre. De fréquentes salves d'artillerie, tirées par les bâtimens de guerre anglais, et retentissant à leurs oreilles, semblaient leur annoncer de nouveaux malheurs. La terre leur renvoyait les vociférations sinistres d'une populace toujours prête à briser l'idole de la veille, pour adorer celle du jour. Dans leur complète ignorance sur la conduite à tenir, incertains des services qu'on attendait de leur fidélité, ils songèrent à mettre un terme à ces cruelles perplexités. Un conseil de guerre fut convoqué par l'amiral; tous les officiers, quel que fût leur grade, y assistèrent ; c'était une loi dans ce moment suprême.

Dès l'ouverture de la séance, Verhuel, après avoir exposé la difficulté de la position dans laquelle il se trouvait, par suite de l'interruption des correspondances avec le chef de l'Empire et du manque probable des muni-

tions de bouche et de guerre, provoqua les conseils des plus expérimentés.

— Capitaine Wildesk, demanda-t-il, vous êtes le doyen du corps des officiers présens ; veuillez nous donner votre avis ?

Le vieux marin se leva et dit :

— Amiral, et vous messieurs qui daignez m'écouter, puisque nos ressources sont presque épuisées, je propose d'enlever à nos ennemis tout espoir de s'enrichir de nos dépouilles, en brûlant nos vaisseaux : le pavillon britannique ne doit pas déshonorer un tillac hollandais. Qu'il soit permis à ceux de nos matelots qui le voudront de rentrer dans leurs foyers ; ceux qui préféreront nous suivre, s'embarqueront avec nous sur nos chaloupes, et nous tâcherons de gagner le premier port français. Tel est l'avis que je crois le plus sage.

L'amiral resta impassible.

— Capitaine Ruyter, reprit-il, la parole est à vous.

Le marin se leva et dit :

— Pour moi, je ne partage pas l'opinion du capitaine Wildesk ; si la poudre nous manque,

n'avons-nous pas des piques et des haches? Serait-ce la première fois que nous nous fraierions un passage à travers les lignes des Anglais? Prouvons-leur, en cette occasion, que personne de nous n'a oublié que nos ancêtres furent les maîtres de la mer et que notre pavillon a vu le léopard abaissé devant lui.

La majorité de l'assemblée témoigna, par ses acclamations, la sympathie que lui inspirait une si noble et si énergique résolution.

L'amiral prit alors la parole :

— Camarades, dit-il, aucun de vous n'a prononcé le mot de reddition ; je m'y attendais. Point de pacte avec l'Anglais, point de transaction avec notre mortel ennemi : nous sommes tous d'accord sur ce point. Je me plais à rendre justice aux capitaines Wildesk et Ruyter ; mais, égarés par une préoccupation naturelle au milieu de tant de désastres, ils ont tous deux pensé à quitter le poste que nous défendons. Je ne saurais souscrire à cette proposition, à moins d'un ordre *formel* de mon souverain ; je préférerais m'ensevelir sous les décombres des fortifications, ou m'en-

gloutir avec mes vaisseaux dans l'Océan, plutôt que d'oublier le serment de fidélité et d'obéissance que j'ai prêté sur le pavillon dont les nobles couleurs flottent encore intactes au-dessus de nos têtes.

Parmi les officiers admis au conseil, on distinguait un jeune enseigne de vaisseau. Sa figure portait l'empreinte de la tristesse ; on s'apercevait aisément qu'il était tourmenté par une secrète douleur que comprimait une volonté ferme et arrêtée. Français d'origine, des liens d'alliance et d'affection l'avaient attaché à la personne de l'amiral, dont il était l'aide-de-camp. Verhuel avait reconnu, dans l'attitude du jeune officier, un mouvement noble et généreux ; et, s'adressant à lui :

— Monsieur Gustave, lui dit-il, quel serait votre avis ? Veuillez nous le faire connaître.

Le jeune officier, surpris et flatté de cette distinction, se leva et répondit :

— Oui ! certes, avec nos vaillans matelots, nous pourrions aisément franchir la barrière élevée autour de nous par nos ennemis ; mais avant de prodiguer un sang précieux, ne se-

rait-il pas à propos de chercher à connaître la marche des événemens survenus en Europe ? Mon avis serait de tout affronter pour arriver à ce résultat, et surtout pour obtenir les ordres de notre Empereur. Qu'un seul donc se dévoue, et aille demander à Napoléon ce qu'il ordonne, ce qu'il attend de nous !

Les membres du conseil applaudirent à ce projet hardi.

— Gustave, reprit l'amiral, les dépêches sont prêtes : les voici ; c'est à vous que je les confie. Dans deux heures le petit bâtiment que vous monterez appareillera. Le moindre retard pourrait compromettre nos intérêts ; montrez-vous digne de l'honorable mission qui vous est réservée : allez ! que Dieu vous garde ; nos vœux vous accompagneront. Messieurs, ajouta-t-il, en s'adressant aux autres officiers, que chacun redouble de vigilance. Préparez votre monde à bien recevoir l'ennemi ; car si les renseignemens qui me sont parvenus sont exacts, nous pourrions être attaqués bientôt. A vos postes, messieurs !

Tous se levèrent et sortirent de la chambre

du conseil, après avoir félicité le jeune enseigne. Celui-ci venait de franchir le seuil de la porte, lorsqu'un matelot lui remit une lettre.

Gustave la prit, brisa le cachet et lut ce qui suit :

« Mon ami,

» Depuis long-temps les hostilités nous ont
» séparés ; cependant je suis parvenue, mal-
» gré mon état, à me rapprocher de toi ; j'a-
» vais besoin de te voir au moment où tu vas
» devenir père. La discipline militaire n'étouffe
» pas les droits de la nature ; viens donc près
» de nous, viens près de ton enfant.

» Ta femme, LAURE. »

Cette lettre échappa des mains du jeune officier ; il demeura comme frappé de stupeur. Puis, revenant à lui :

— Affreuse destinée ! s'écria-t-il ; il faut que je m'éloigne lorsqu'elle m'annonce qu'elle est proche de moi. Sa voix, celle de mon enfant, m'appellent ; une inflexible loi me condamne à cette affreuse séparation. Pauvre Laure, que dira-t-elle quand elle apprendra de quel message je suis chargé ? C'est peut-

être la dernière fois... Oh! il faut que je la voie! Il me reste deux heures... C'est plus qu'il ne m'en faut...—Weynen, dit-il à un matelot, suis-moi.

— Permettez, mon lieutenant, je suis désigné pour faire partie de l'équipage du petit bâtiment qui doit bientôt appareiller.

— Je le sais... dans deux heures; c'est beaucoup, n'est-ce pas?

—Nous n'avons guère le temps de louvoyer.

— Raison de plus pour me suivre à l'instant.

Souvent Gustave, en compagnie de deux ou trois pêcheurs, qui vendaient leur poisson aux équipages anglais, s'était aventuré jusque sous les canons des bâtimens ennemis pour y recueillir des nouvelles d'Europe; il fut trouver ces compagnons d'aventures :

— Mes amis, leur dit-il, je veux faire une reconnaissance du côté de l'escadre. Je loue votre barque; partons!

—Les croisières se sont approchées ce matin, au crépuscule, dit l'un d'eux, on a signalé un brick à une portée de canon.

— Nous côtoierons le rivage, reprit Gus-

tave, et il n'y aura pas le moindre danger ; mais hâtez-vous, mes amis, car les momens sont comptés.

La chaloupe voguait tranquillement, quand, arrivé à la hauteur du petit hameau que l'on apercevait de loin, le jeune officier cria aux pêcheurs :

— Dirigeons-nous vers la côte : nous sommes en vue du lieu où nous devons aborder.

— Quoi ! sous le feu croisé des batteries hollandaises et anglaises ? vous savez pourtant que l'ordre de l'amiral est sévère : défense d'approcher la rive.

— C'est bien ! mais abordez toujours.

— Cependant...

— Pas d'hésitation ! voici ma bourse.

— Mais...

— A la rive ! à la rive ! Si l'or ne vous tente pas, le plomb fera l'affaire ; et il leur présenta ses pistolets.

Les pêcheurs se jetèrent vers l'extrémité de la chaloupe. Gustave se saisit du gouvernail, et quelques instans après il mettait pied à terre. Aussitôt il s'élance vers la maison

qu'habitait sa jeune femme, il ouvre la porte de la chambre : un cri de douleur, de surprise, de joie, mais un cri qui l'émeut jusqu'au fond de l'ame, vient frapper son oreille : un nouveau lien resserrait les nœuds d'une alliance qu'il bénissait chaque jour.

— C'est toi, mon ami ! Le ciel t'a donc envoyé pour mettre un terme à mes souffrances ?...

Telles furent les premières paroles de la jeune mère.

— Laure, un devoir pénible, mais inviolable, me retenait loin de toi ; ma sœur ne m'aurait-elle pas remplacé ?

— Oh si ! n'en doute pas ! que de soins elle m'a prodigués ; mais ce n'était toujours pas toi ! ce n'était pas mon mari, le père de mon enfant... Et maintenant tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas ?

— Plût au ciel !

— Eh ! que feras-tu désormais ? L'armée française se replie devant les innombrables phalanges des puissances coalisées.

— Quoi ! partout ?

— De tous côtés !

— Oh ! ce serait une lâcheté que d'abandonner son drapeau dans cette circonstance !

— Mon ami, ce serait une cruauté que d'abandonner ta femme, ton enfant, dans une pareille situation.

— Pauvre France ! murmura Gustave.

— Et moi, tu ne me plains donc pas ?

— Laure, ton état exige de grands ménagemens : tu dois te conserver pour moi, pour lui, dit-il en montrant le nouveau-né.

— Gustave ! tu veux me quitter ?...

— Enfant que tu es !

— Enfant ! je vois à ton air, à ces regards fixés sur cette horloge, que mes craintes ne sont que trop fondées.

Gustave devenait soucieux. Sa sœur s'approcha, et lui remit entre les bras le jeune enfant qu'elle portait. Les petits bras de l'innocente créature, machinalement étendus vers son père, semblaient le supplier de céder aux instances de Laure.

La pendule sonna l'heure fixée pour le départ. Placé entre les devoirs sacrés de l'hon-

neur et ceux non moins sacrés de la nature, Gustave hésitait, indécis : sa résolution s'ébranlait ; mais reprenant soudain son énergie, il alla droit au lit de sa jeune femme, y déposa son précieux fardeau, embrassa son enfant, et se dirigea vers la porte.

— Gustave ! ne m'abandonne pas ? s'écria Laure avec l'accent d'un profond désespoir.

— Le devoir m'y contraint, répondit-il d'une voix étouffée.

— Mais, sais-tu bien que cette séparation, c'est peut-être la mort !

— La mort ! répéta Gustave ; oui ! la mort ignominieuse et flétrissante pour qui manque à ses sermens ! Adieu ! adieu ! après la guerre !

— La guerre ! murmura Laure ; et elle s'évanouit.

Le jeune officier courut vers elle, déposa sur son front une larme et un baiser ; puis, s'arrachant à cette scène d'émotions cruelles, il courut vers la rive où l'attendaient les pêcheurs.

— L'alarme est donnée ! cria l'un d'eux ; alerte ! gagnons le large !

Gustave sauta dans la chaloupe, saisit le gouvernail, et l'esquif s'éloigna du rivage. En ce moment le ciel s'obscurcit, le vent souffla violemment, et les flots agités, le mugissement des vagues annoncèrent un gros temps.

— Je crois, par Dieu! dit un des pêcheurs, que nous pourrions bien être coiffés d'un joli grain de plein-ouest.

En effet, déjà les éclairs sillonnaient la nue: le tonnerre grondait avec fracas.

— Voilà qui ne prédit rien de bon, répliqua le pêcheur; tenez ferme le gouvernail, mon officier; ne craignez rien, vous arriverez. La traversée ne sera pas longue et bientôt nous serons au Helder!

Comme il approchait, un matelot fit effectivement signe à Gustave qu'on le cherchait partout, qu'on s'étonnait de ne plus le trouver dans un moment pareil et qu'il lui fallait cacher son retour. Gustave se dirigea vers le petit bâtiment armé pour lui. Le matelot lui jeta un câble à la dérobée, et le jeune enseigne donna le signal du départ. Il s'agissait de traverser les lignes anglaises. Déjà il était arrivé près d'une fré-

gate de la croisière, lorsque la vigie de misaine signala sa présence. Voyant son projet échouer, il essaya de virer de bord; mais l'alerte avait été donnée, et bientôt, entouré par des forces supérieures, il tomba au pouvoir de l'ennemi. Le capitaine Howard, commandant la frégate sur laquelle le jeune officier français était prisonnier, eut pour lui tous les égards; il le laissa libre à son bord, et poussa la courtoisie jusqu'à lui offrir de prendre ses repas à sa table.

. . . .

Deux jours s'étaient écoulés depuis que la tentative de l'aide-de-camp de l'amiral Verhuel avait échoué; les officiers de la frégate *la Caroline* étaient assis autour d'une table splendide. D'abord on parla de choses insignifiantes, puis, *inter pocula*, la conversation tomba sur la politique.

— Enfin, dit l'un d'eux, nous avons donc raison de ce Bonaparte; les bulletins qui nous ont été envoyés prouvent qu'il n'a pu résister à Wilson et à son élève Kutuzow.

— Ce n'est pardieu pas malheureux! s'écria

un autre, on devrait l'enchaîner ou le reléguer dans une île déserte !

— Permettez-moi, messieurs, de vous dire que, pour renverser ce colosse, il a fallu des années à vos coalitions, et que, sans la trahison, l'Empereur serait plus puissant que jamais.

— Ces sentimens vous font honneur, monsieur, reprit le capitaine Howard, et je regrette que mes officiers aient imprudemment soulevé une question irritante.

— C'est que sans doute il est sûr de l'impunité, celui-là qui, devant un officier français prisonnier, ose insulter Napoléon ! Il y a lâcheté de sa part !

L'officier anglais se leva et fut droit à Gustave, en lui disant :

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Messieurs, dit le capitaine Howard, le combat est impossible ; nos lois le réprouvent : il y a ici un prisonnier et là, un officier libre.

Le rouge monta au visage de Gustave, qui quitta aussitôt la chambre du capitaine.

L'ordre fut donné de transporter tous les prisonniers sur le vaisseau amiral, alors assez

éloigné de la ligne d'observation, afin que le chef de l'escadre pût les interroger. On affecta à ce service un brick dont le commandement fut donné au lieutenant Wyllis, celui-là même qui avait été provoqué par le jeune enseigne français.

Réuni à d'autres compagnons d'infortune, garottés et serrés de près, Gustave continuait à jouir d'une grande liberté. Son adversaire avait reçu à cet égard des instructions positives qu'il n'eût osé enfreindre; mais Gustave se vit continuellement en butte à toutes sortes de mystifications de la part de la classe des waisters et d'autres matelots qu'excitait en secret le lieutenant Wyllis. Les choses en vinrent au point qu'une explication eut lieu entre les deux antagonistes qui, d'un commun accord, réglèrent les conditions d'un duel. Depuis sa captivité, Gustave était parvenu à soustraire aux regards des Anglais les importantes dépêches dont il était porteur; mais dans la rencontre qu'il allait avoir avec l'officier anglais, il pouvait succomber; son premier soin fut donc de s'assurer les moyens de les détruire.

Contrarié dans ses desseins par la curiosité d'un de ses compagnons d'infortune, il résolut de s'en délivrer à quelque prix que ce fût, ou tout au moins de s'éclairer sur ses intentions.

—Vous paraissez bien attentif à mes actions, mon brave ? lui dit-il un jour.

— C'est que j'en ai surpris le secret.

— Le secret ? il n'en existe pas !

— Si fait, morbleu ! A quoi bon tant de mystère ? est-il donc si difficile de voir que vous avez sur vous certains chiffons de papier qu'il vous importe de soustraire aux regards de ces chiens de mer ? Allons, allons, je connais ça, moi ! j'ai quelquefois avalé la pancarte quand je n'ai pu la porter au but fixé ; ça valait mieux que de la laisser prendre. Il est vrai que dans ce temps-là je n'avais pas voyagé sur les pontons anglais. Gredin de pays, va ! Dieu vous garde d'y monter la faction !

— C'est cependant là le sort qui nous est réservé, si nous ne parvenons à nous échapper.

— L'évasion est une denrée prohibée, mon officier, à moins d'avoir des ailes.

— Si j'étais secondé, reprit Gustave, peut-être parviendrions-nous à sortir de leurs griffes.

— Plus souvent! est-ce avec des mitaines pareilles! Ils ont si peur de notre ombre, qu'ils ne veulent même pas nous laisser les mains libres. Ah! si les liens étaient brisés, quelle chasse nous donnerions à ces cruches à bierre!

— Si je profitais du moment où les sentinelles sont assoupies pour briser vos liens?...

— Oh! volontiers, mon officier! et alors, ce serait entre nous, à la vie à la mort!

— Silence! et maintenant, au coup de pistolet que vous entendrez, accourez sur le tillac.

— Convenu, mon officier; mais déficelez aussi les nageoires, car il ne faut pas être manchots pour mettre à la raison ces possédés du démon.

Gustave le délia et lui confia ses dépêches.

— Si je meurs, lui dit-il, remettez-les vous-même au ministre.

— On se conformera à la consigne.

Le lieutenant Wyllis ayant tout disposé pour le duel, se promenait sur le tillac, lorsque Gustave arriva.

— Enfin, monsieur, lui dit-il, nous voilà en présence ! Personne ici ne pourra nous empêcher d'en venir aux mains : quelles armes choisirons-nous ?

— Celles qu'il vous plaira.

— Le pistolet ?

— Soit ! et sans témoins.

— Sans témoins : le ciel et la mer.

— Nous tirerons ensemble, quand cette pièce jetée en l'air retombera sur le pont.

— C'est entendu.

Tous deux s'éloignèrent et se placèrent à la distance indiquée. Gustave, ému au souvenir de sa femme, de son enfant, craignait que sa main ne tremblât. Wyllis marchait au duel comme le bourreau à l'échafaud, bien assuré de tuer sa victime.

La pièce lancée en l'air, retombe sur le tillac ; les pistolets partent. A ce bruit les soldats anglais accourent. Wyllis... blessé grièvement, gisait baigné dans son sang. Exaspérés à cette

vue, ils allaient se jeter sur l'officier français, lorsque parurent les prisonniers armés et prêts pour le combat. Ce fut alors une lutte acharnée, corps à corps. La victoire, long-temps indécise, se décida enfin en faveur des Français, qui se rendirent maîtres sur-le-champ de leur vaisseau-prison.

Après une navigation de trente-six heures, ils débarquèrent à Dunkerque. Gustave eut pour Wyllis, dont la blessure réclamait tant de soins, tous les égards possibles : il le recommanda au préfet du département, et insista pour que celui qui était devenu son prisonnier ne fût pas exposé à toutes les rigueurs que devaient subir les autres militaires trahis par le sort des armes ; puis après s'être assuré que personne ne souffrirait de son absence, l'aide-de-camp de l'amiral Verhuel partit pour Paris, et se présenta à l'hotel du duc Décrès, ministre de la marine. Déjà le bruit de la défection de la flotte s'était répandu.

Lorsqu'on annonça à son excellence l'envoyé des marins hollandais, elle douta de la vérité; mais curieuse de savoir ce qu'il en

était, elle ordonna d'introduire le jeune officier.

— Eh! bien, monsieur, lui dit le ministre, quelles nouvelles m'apportez-vous? Comment avez-vous fait pour pénétrer jusqu'ici à travers les baïonnettes étrangères qui couvrent la Hollande et la Belgique?

— Monsieur le duc, répondit Gustave, je suis venu en ligne directe par l'Océan. Quant aux nouvelles, je viens dire à votre excellence que le Helder et la flotte hollandaise tiendront jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier vaisseau, si l'Empereur l'ordonne. L'amiral Verhuel vous prie de lui donner des instructions précises à ce sujet.

— Sa majesté est actuellement à Fontainebleau; je vais lui expédier un courrier, afin de connaître ses intentions. Revenez ce soir.

Gustave fut exact.

— Montons en voiture, lui dit le duc; l'Empereur veut vous voir, il m'a transmis cet ordre par un exprès : partons.

— Bonjour, monsieur Decrès, dit Napoléon au ministre en le voyant; où est notre jeune lieutenant de vaisseau?

— Sire, je ne suis qu'enseigne.

— Lieutenant, monsieur, je ne me trompe jamais sur les grades. Vous avez donc échappé à la croisière anglaise? C'est très bien; je suis content de vous et de Verhuel qui est un brave que j'ai jugé depuis long-temps; vous lui répèterez ce que je vous dis. Comment pouvez-vous retourner vers l'amiral?

— Par la route que j'ai suivie, sire; mes compagnons m'attendent à Dunkerque.

— Vous êtes marié, monsieur, et père, sans doute?

— Oui, sire.

— Vous laisserez à vos enfans le plus précieux héritage : un nom honorable et une réputation sans tache. Je vous donne la croix.

— Sire!... V. M. me comble de faveurs.

— Il en est une encore que vous n'osez demander, je le sais : c'est la liberté de l'officier anglais qui est resté votre prisonnier; je vous l'accorde.

Gustave s'était jeté de ravissement aux pieds de l'Empereur.

Le duc Decrès et le jeune officier se re-

tirèrent. Le lendemain Gustave était sur la route de Dunkerque ; et à quelques jours de là, il abordait au Helder.

Les dépêches que Gustave remit à l'amiral Verhuel lui conféraient pleins pouvoirs de licencier ses équipages. La France, en proie à l'étranger, ne pouvait secourir la flotte. Le brave Hollandais dégagea ses bons et fidèles marins du serment qu'ils avaient prêté à Napoléon, monta sur une frégate avec son état-major et put gagner heureusement le rivage français.

Quant au jeune lieutenant de vaisseau, il accompagna l'amiral jusqu'à Paris ; là seulement il se crut dégagé de son serment. Réuni à sa jeune famille, il déposa les armes qu'il avait portées avec tant de distinction, quoique toujours prêt à les reprendre si la patrie était menacée.

CHAPITRE XV.

LE CAPITAINE BLEU.

180.....

I.

Il y avait, au commencement de l'Empire, à Besançon, vieille cité dévote et militaire, un ancien officier dont la vie était mystérieuse, de qui les habitudes étaient assez bizarres, et dont la physionomie était la plus originale qui se puisse voir : on le désignait sous le nom de *Capitaine Bleu*. Il est difficile de savoir au juste le motif pour lequel on l'avait ainsi qua-

lifié : les uns prétendaient qu'il avait conquis ce surnom à la pointe de l'épée lors de la pacification de la Vendée. » C'était alors, ajoutaient-ils, un des plus terribles sabreurs de l'armée du général Hoche. » D'autres attribuaient à la couleur de sa barbe, si foncée, qu'elle lui marbrait les joues d'une plaque d'indigo, l'origine d'un sobriquet que le capitaine méritait encore davantage peut-être par la nuance de ses yeux et par celle de ses vêtemens.

Bien que ce militaire fût très brun, il avait les prunelles d'un azur verdoyant et blême comme ces anciennes vitres de campagne sur lesquelles les rayons de la lune ont, durant de longues années, déposé de fauves lueurs. Cet homme, néanmoins, était jeune encore; son corps, d'une robuste maigreur, était celui d'un athlète, et sa tête douée d'une expression à la fois loyale et dure, avait je ne sais quoi de craintif et d'altier. Ses traits avaient contracté l'immobilité du bronze, et son œil languissait incessamment comme celui d'un tigre enivré de sang. Ce mortel, en un mot, était la vivante image de l'abru-

tissement. Un vieil habit trop large, sur lequel une longue queue de hussard avait tracé un demi-cercle gris, se balançait sur les épaules du capitaine, et la couleur de cet habit n'était pas moins étrange que celle du reste du costume. Il portait, en toute saison, un grand bonnet de police bleu clair, un habit bleu clair, un gilet bleu clair et une culotte de la même couleur. La nuance de ce bleu, vulgaire et burlesque, était précisément celle que les perruquiers d'autrefois mariaient si heureusement, sur les panneaux de leurs boutiques, avec des étoiles d'un jaune de gaude, terne et attristant.

Un tel accoutrement, porté avec persévérance, suffisait au besoin pour valoir à son maître ce surnom de *Capitaine Bleu*. Ces couleurs, de toute évidence, correspondaient dans la tête de notre héros à une pensée, ou à un sentiment; car la passion qu'il leur portait était passée à l'état de manie. Vingt fois on avait cherché à pénétrer les motifs de ce caprice sans y réussir. Un jour cependant, à cette question :

— Pourquoi donc aimez-vous si exclusivement le bleu?

— Il répondit d'une façon machinale:

— C'est à cause de l'horreur du rouge...

Et il n'acheva pas autrement sa phrase.

Voici donc tout ce qu'on savait de cet officier : Né dans la province (il était facile de le constater en écoutant l'accent franc-comtois se prélasser dans sa bouche), il y était revenu après la campagne d'Egypte, et, au moment où la gloire militaire enivrait toutes les ames, il avait pris sa retraite, encore dans la force de l'âge, à Besançon où il ne connaissait plus personne. Il habitait une petite chambre mal éclairée, non loin du palais Granvelle, dans une énorme maison dont le pignon regarde le profil de l'église Saint-Maurice. La fenêtre unique de ce logement s'ouvrait sur une arcade qui communiquait alors, en enjambant la rue, de l'église à la maison du capitaine, laquelle, avant 89, avait fait partie du chapitre de cette paroisse. Cette arcade, épaisse et noire, projetait sur l'angle de la rue de la Bibliothèque, rue très étriquée à cette place, une ombre pro-

fonde. Personne n'avait jamais mis le pied dans la chambre du Capitaine Bleu, que l'on trouvait chaque soir, jusqu'à dix heures, dans un certain café borgne, où il employait sa vie presque entière à tirer d'une longue pipe en porcelaine bleue, des bouffées de fumée qu'il chassait dans l'air, mêlées à quelques monosyllabes dont se composait sa conversation ordinaire. Pour flatter sa passion favorite, le maître du café lui fit donner un jour un verre bleu avec sa cruche de bierre; mais le capitaine le brisa avec fureur sur l'occiput du garçon qui le lui présentait. A part ce léger incident, il s'était toujours montré le plus pacifique des hommes. Il aimait à entendre discuter les habitués de l'établissement, et chacun lui offrait volontiers place à sa table. Puis, il se retirait de bonne heure, sauf les soirs où la lune en son plein brillait dans le ciel. Alors, il errait dans les rues de la ville, toute la nuit durant, comme une ame en peine.

Le *Café des Droits de l'Homme* (tel était le nom de cette résidence du capitaine) était, depuis longues années, le rendez-vous des

officiers de toutes armes qui passaient par Besançon. Il avait jadis porté le titre de *Café des Gardes françaises;* mais depuis que le jacobinisme était passé de mode, il avait substitué à cette désignation terroriste, un tableau représentant deux hussards attablés devant une cruche d'où s'élançaient en double hyperbole deux jets mousseux qui retombaient dans les verres des buveurs. Près de la bouteille, sur une soucoupe, étaient figurés les naïfs portraits de cinq macarons, et autour de ces deux guerriers ornés de queues encadrées de belles tresses, et barbouillés d'une effroyable moustache, on lisait : *Aux vrès Hussarts de la maur francés!* ce café était à Besançon, pour les militaires, ce qu'est à Paris, pour les provinciaux, le Palais-Royal. Deux amis dont l'un partait pour la Hollande, l'autre pour l'Italie, s'y donnaient rendez-vous au retour, et ceux qui revenaient, par hasard, laissaient de leurs nouvelles aux retardataires.

II.

Un soir que deux régimens s'étaient rencontrés à Besançon (l'un allait traverser la frontière et l'autre venait de la repasser), le *Café des droits de l'Homme* (on avait conservé l'habitude de le désigner ainsi), se trouva rempli de militaires de diverses armes. Là, d'anciens amis se retrouvèrent, et se reconnurent au milieu d'un nuage de fumée de tabac;

et ce ne fut, pendant plus de trois quarts d'heure, qu'explosions d'amitié, de joie et de surprise; que questions empressées, que récits d'aventures, toutes plus piquantes les unes que les autres : les effusions de tendresse ne pouvaient plus s'évaluer que par hectolitres d'alcohol.

Les cervelles commençaient à s'échauffer. A peine, au milieu du fracas général, entendait-on le bruit sec des queues de billard, qui, dans ces temps barbares où la science du carambolage était encore à naître, n'étaient pas garnies de cuir à leur extrémité ; lorsque seul, assis sur une banquette, l'œil vitreux, la tête inclinée, l'air abattu par la mélancolie, le Capitaine Bleu, paraissant étranger à ce tumulte, ne remarquait point, tant il était distrait, quatre ou cinq personnes accoudées auprès de lui sur une petite table ronde, lesquelles parlaient à voix basse en le regardant avec curiosité.

— Ce que vous dites-là me surprend, disait un chef-d'escadron aux moustaches grisonnantes ; de telles habitudes sont loin du ca-

ractère de l'homme que je crois reconnaître. Pourtant, ce sont bien là ses traits; mais il a une physionomie de séminaire que je ne lui avais jamais vue : où demeure-t-il?

— Il perche sur le toit d'une arcade attenante à une église, dans un bouge d'où il est parvenu, à force d'argent, à déposséder le sacristain de Saint-Maurice ; on lui donnerait le bâton de maréchal pour abandonner ce taudis, qu'il n'y consentirait pas.

— A-t-il eu bien des duels, depuis son séjour à Besançon?

— Il les évite avec soin. L'autre jour, un jeune homme se divertissait à ses dépens, le plaisantant sur ses habits bleus et sur sa figure de sacristie; le capitaine ne répondit rien; mais l'agresseur étant devenu plus goguenard, le capitaine pâlit soudain et s'en fut.

Le commandant parut stupéfait; et après un instant de silence, il reprit :

— Eh bien! savez-vous pourquoi Morisset (car tel est le nom du Capitaine Bleu), savez-vous pourquoi il avait renoncé autrefois à tuer des maîtres d'armes?

— Lui ?...

— Oui !... D'abord, il faut vous dire que dès que nous arrivions dans une ville, il faisait demander les maîtres d'armes de la localité, les insultait et les détruisait successivement. C'était, disait-il, par philantropie qu'il agissait de la sorte, attendu que ces professeurs d'escrime causaient la mort d'une foule de bourgeois à qui ils donnaient, avec des principes incomplets, l'insolence suffisante pour se faire estropier. Mais Morisset, Franc-Comtois de la vieille souche espagnole, aimait le duel comme un Castillan ; d'une façon romanesque, poétique. A la vue d'une belle campagne, il demandait des épées. Morisset avait la folie du courage : jouer sa vie était un ravissement pour lui ; le sang était sa rosée, le carnage son élément, et, pour qu'il soit encore debout, il faut que la fortune l'ait favorisé d'une manière inouïe.

— Morbleu ! commandant, si nous vous étonnions tout-à-l'heure, vous nous le rendez avec usure !

— Donc, Morisset remarqua que tuer des

maîtres d'armes était une duperie. «Cela vous fait respecter par les populations, nous disait-il; mais pour peu qu'on ait besoin de faire de l'exercice le matin, on a peine à trouver une lame qui se frotte à la vôtre.» Du reste, le capitaine, excellent camarade, n'avait d'autre divertissement que celui-là. Les femmes ne l'occupaient guère; l'amitié avait sur lui peu de prise, le vin le laissait froid; les armes seules l'émoustillaient encore. Il se plaisait si fort aux jeux où le sang coule, que, semblable au taureau, il aimait la couleur du sang et recherchait les vêtemens rouges qui, disait-il encore, lui réjouissaient l'œil et lui montaient la cervelle d'un joyeux désir de férailler. Aussi, les jours de bataille, portait-il un grand manteau vert sombre, doublé d'écarlate.

— Peste! quel démon!

— J'oubliais de vous dire qu'il existait au monde un être pour lequel il eût risqué tout, jusqu'à son honneur. C'était un de ses cousins nommé comme lui Morissot. (On avait surnommé l'un d'eux Morisset, au régiment, afin de les distinguer plus facilement.) Ces

deux hommes, nés le même jour, allaités par la même nourrice, ne s'étaient jamais quittés avant la campagne d'Italie qui les sépara pendant quelques années. Ils se ressemblaient pour le caractère ; leur passion chevaleresque pour les armes était également exaltée, et leur tendresse réciproque était attendrissante à voir. Je ne sais ce qu'est devenu Morissot qui, dans sa jeunesse, avait eu, à ce que j'ai ouï raconter, un fils qu'il envoya tout jeune à l'école de Brienne ; l'enfant, me dit-on, portait le nom de sa mère.

Ici, le commandant fut interrompu par un lieutenant, beau et grand jeune homme, qui jouait au billard assez gros jeu, bien que son œil légèrement aviné lui donnât peu de chances de succès.

— Benjamin, lui dit le chef d'escadron, ménage tes finances ; nous avons encore deux mois à vivoter avant que d'entrer en campagne.

— Bast ! répliqua celui-ci ; quand je serai à sec, je tirerai à vue sur Dalcy.

— Et Dalcy ne se fera pas tirer l'oreille !

s'écria le partner de Benjamin. Comme nous n'avons qu'une bourse et qu'un cœur, il est aussi indifférent que nous perdions l'un contre l'autre des millions en or, que s'il s'agissait de millions d'assignats.

Et les deux amis continuèrent leur partie.

— Ces deux officiers, reprit alors le commandant avec un sourire, sont les deux plus jolis enfans. Ils s'aiment comme s'aimaient les deux Morissot, comme s'aimaient Oreste et Pylade, Castor et Pollux. Du reste, il est très heureux qu'ils jouent ensemble, car ils se sont si bien grisés l'un et l'autre, qu'ils perdraient jusqu'à leur ceinturon, s'ils tombaient dans les griffes d'un aigrefin.

Pendant cet entretien, le Capitaine Bleu n'avait pas desserré les dents. Seulement, et d'une manière presque machinale, ses yeux avaient suivi le lieutenant Benjamin, puis étaient retombés appesantis sur le front du commandant.

— Sacredieu! s'écria ce dernier, en s'adressant à ses commensaux, je ne veux plus boire aujourd'hui! (Il repoussa son verre loin de lui.)

Ce pauvre Morisset m'attriste complétement. Il m'a regardé, il me regarde encore, et il ne me reconnaît plus, moi, un de ses plus vieux camarades ! (Ici le commandant tordit avec ses doigts sa moustache, pour arriver imperceptiblement à s'essuyer les yeux.) Ah ! pauvres diables que nous sommes ! Voyez donc ce qu'on peut devenir, et dites s'il n'est pas douloureux d'assister à l'abrutissement des ames les mieux trempées ?

— Hélas ! le mal est sans remède.

— Qui sait ! Je veux lui parler, le rappeler à lui-même, le tirer de cette léthargie. On ne peut laisser un homme lentement mourir et, qui pis est, mourir ainsi.

Et s'avançant vers le Capitaine Bleu, le vieux chef d'escadron lui prit la main en s'écriant :

— Morisset ! nė me reconnais-tu pas ?

Le capitaine tressaillit d'entendre prononcer son nom et, sans lever les yeux, murmura :

— J'ai reconnu ta voix, car depuis une heure je pensais à toi.

— Tu te souviens donc de nos beaux jours, de nos premières campagnes, de notre ancienne amitié de frères?...

— Ce sont des choses d'un autre temps...

— Bah ! la lame ne vieillit point; et quant au fourreau, les soldats de la république n'ont-ils pas été charpentés avec du fer ?

— Tout s'use en ce monde, tout finit : j'en suis la preuve.

— Tu es plus vigoureux que tu ne penses, et dès que tu seras las de dormir...

— De ma vie je ne toucherai le pommeau d'une épée; l'avenir est fermé pour moi.

— Tu vois les choses en noir.

— Tu te trompes : je vois tout en bleu. Le bleu c'est ma vie.

— Que diable dis-tu là ! et quelle affreuse aventure a pu te troubler de la sorte ?

Au lieu de répondre, le capitaine se détourna, et, faisant un signe d'adieu à son camarade, se dirigea vers la porte.

— Ne crois pas, dit ce dernier en le retenant par le bras, ne crois pas que je te laisse partir. Ce n'est pas tous les jours qu'on retrouve un

vieil ami; le temps et la guerre rendent la chose de plus en plus rare....

— Si tu m'aimais, tu me permettrais de te quitter ; ta vue, comme celle de tous nos anciens compagnons, me rend malade, et rien ne me peut soulager.

— Non parbleu ! tu ne me quitteras pas ! Je ne supporterai pas un tel affront, et dussé-je me battre avec toi, tu seras mon prisonnier.

Le Capitaine Bleu sourit tristement.

— J'aimerais mieux, dit le commandant, risquer ma poitrine contre ton épée endiablée, si cela te pouvait remettre en appétit de courage et de batailles, que de te voir ainsi dans la plus triste nonchalance. Tu me donnes envie de te chercher querelle.

— C'est un droit que chacun possède ici ; ces messieurs te diront que je sers de but aux railleries des uns et des autres ! Si je n'ai pas encore purgé ce cabaret de toutes ces espèces, n'en dois-tu pas conclure que j'ai fait vœu de ne plus toucher à une épée ?

— Serment d'ivrogne !

— Je ne m'enivre jamais. Parlons d'autres

affaires : s'il eût été possible de changer mes idées, certaines personnes auraient triomphé de mes résistances. Pajol, Morand, Lecourbe m'ont obsédé l'esprit, et Oudet, plus fort qu'eux tous, n'a remporté, dans cette lutte, d'autre avantage que celui de se brouiller pour toujours avec moi.

Le commandant humilié se caressa le menton avec résignation, et revenant à son propos par une voie détournée, il murmura :

— Qu'est devenu ton cousin Morisset, as-tu de ses nouvelles ?

—Morisset !... pourquoi me parles-tu de Morisset?... Quelle est ton intention ?... interrompit le Capitaine Bleu d'une voix altérée.

— C'est que je trouve surprenant qu'il t'ait laissé dans l'état où je te trouve ici. Il est des affections qui ne devraient jamais s'éteindre.

Le Capitaine Bleu, violemment agité, répliqua :

— Tu peux m'outrager sans péril, je n'ai plus d'armes pour me défendre. Autrefois on n'aurait pas impunément, en ma présence, étendu sur mon cousin Morisset, sur mon

frère, un soupçon malveillant. Si Morisset était là... je ne serais pas, hélas ! ce que je suis à cette heure...

Après ces paroles, le Capitaine Bleu laissa tomber sa tête sur sa poitrine ; et, sans écouter la réponse que balbutiait le vieux chef d'escadron, il demeura absorbé dans une méditation profonde. Quand il releva le front, le commandant reprit :

— Si je t'ai attristé, j'en ai du regret. Le bruit court que Morisset a disparu, et que nul ne sait ce qu'il est devenu. Toutes les recherches dont il fut l'objet ont été vaines, à ce qu'on prétend : je souhaitais savoir si tu étais mieux informé à son sujet.

— Tu me tendais donc un piége ?... Explique-toi ; quelle est ta pensée ?...

Et ici, le Capitaine Bleu frappa sur la table avec violence, étendit la main sur ses yeux, en s'écriant :

— Oh ! si tu sais, à propos de mon cousin, quelque mystère affreux qu'on m'ait tenu caché, révèle-moi tout ! Il est trop vrai ; Morisset a disparu. Morisset ! Lui seul au monde

était pour moi quelque chose, et je ne le verrai plus!...

Les derniers mots du capitaine se perdirent dans les sanglots : il cacha sa tête dans ses mains, les coudes appuyés sur la table, et pleura avec amertune.

—Laissons-le, murmura l'officier. Un homme n'aime pas qu'on le voie pleurer.

Ils se levèrent donc, se placèrent devant lui pour le cacher à la foule, et firent semblant de s'intéresser à la partie des joueurs de billard.

Après quelques instans, le Capitaine Bleu saisit le commandant par la basque de son frac et l'attirant sur un tabouret :

— Garde-toi, lui dit-il, de parler de moi à qui que ce puisse être, ou de raconter notre entretien de ce soir. Les propos sont odieux, et l'attention d'autrui, quand j'en suis l'objet, m'est très pénible. Il me faut du bleu, du bleu et du silence.

Là-dessus, comme s'il eût senti le besoin de reprendre des forces, le capitaine Morisset but coup sur coup plusieurs verres de kirschenwaser de la vallée Vuillafons, et peu à peu

son œil se ralluma comme le feu d'une lampe mourant d'inanition et dans laquelle on verse de l'huile.

— A ce que je vois, reprit ensuite le capitaine, les recrues du régiment sont belles. Tu as là de jolis officiers. Ces deux lieutenans qui tiennent le billard, et qui ont l'air si bons amis, sont-ils de ton escadron ?

— Oui, mais ils n'en feront pas long-temps partie.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils se feront casser la tête à la première occasion. Ces enfans-là, Morisset, sont braves comme nous l'étions, et ils s'aiment... comme vous vous aimiez... là, tu sais bien, *lui*... et toi.

— Qu'ils sont heureux! articula le capitaine.

— Le plus grand des deux, Benjamin, a un défaut.

— Tant pis, c'est celui que je préfèrerais, et je me sens presque tendre à son égard. La brave figure d'officier !

— Sans doute ; mais ce coquin-là est possédé de la manie des duels, absolument

comme nous l'étions en 92 et même plus tard.

— Et tu appelles cela un défaut? s'écria le capitaine avec exaltation.

Mais soudain son visage se rembrunit; et d'une voix concentrée il ajouta :

— Tu as raison, c'est pis qu'un défaut, c'est un malheur; malheur plus grand qu'ils ne pensent, et ma sympathie pour lui se tourne maintenant en compassion.

Ce fut le tour du commandant de défendre celui qu'il accusait; mais Morisset restait pensif à regarder Benjamin et répétait :

— C'est dommage!

— Allons donc, s'écria l'officier en riant, tu as tué plus de bourgeois qu'un évêque ne pourrait en bénir, et...

— Et j'avais tort!... Ce sont des plaisanteries que je n'approuve plus.

— Sur ma foi, Morisset, tu as l'air d'un capucin.

— S'il y avait encore des capucins, je sais un homme qui en porterait l'habit depuis cinq ans.

— En vérité?... s'écria le commandant.

Et désignant du doigt les vêtemens du capitaine, il poursuivit :

— Et l'amour du bleu, comment l'aurais-tu assouvi ?

— Henri, quand on est bon moine, on cherche le bleu dans le ciel.

Leur entretien fut interrompu en cet endroit. A quelques pas d'eux une dispute s'était engagée ; et, au milieu du bruit, nos causeurs ne distinguèrent pas d'abord les auteurs de la querelle. Le chef d'escadron s'avança sur-le-champ pour s'interposer avec l'autorité que lui donnait son grade, et reconnut avec chagrin que la plus vive altercation avait, on ne sait comment, commencé entre Benjamin et Dalcy, tous deux échauffés par le punch.

Quand la colère s'empare d'hommes étrangers l'un à l'autre, il est aisé de la refroidir : deux personnes, que des relations de simple convenance ont souvent rapprochées, sont également faciles à calmer ; mais quand une première parole aigre est échangée entre deux amis qui depuis longues années se chérissent plus que des frères, le cœur, atteint tout à

coup jusque dans ses profondeurs, s'ébranle, se soulève, et sa douleur s'exhale en reproches amers. Une vie entière d'amitié, de dévoûment, d'estime, de confiance mutuelle, disparaît comme le sillon d'un éclair, et tous les petits nuages qui, de loin en loin, se sont glissés dans la sérénité du commerce intime, s'accumulant tout à coup, se ruent sur cet attachement fidèle où, comme dans un temple, s'étaient réfugiées deux ames : un instant d'orage bouleverse à jamais ce frêle abri qu'on croyait indestructible.

Durant cette discussion de Dalcy et de son ami, l'emportement mutuel fut bientôt à son comble; et c'est ce qui a toujours lieu entre deux intimes, attendu que la connaissance approfondie qu'ils ont faite de leurs caractères réciproques les met à même de saisir, parmi toutes les paroles piquantes, celles qui atteindront le fond de l'amour-propre.

Quant à l'origine de la querelle, il n'était pas possible de la trouver : Benjamin reprochait à Dalcy les graines d'épinards qui germaient dans son orgueil, et ce dernier qualifiait l'autre

de Télémaque de garnison, paroles qui semblaient à chacun dénuées de sens, mais non pas à Benjamin, lequel affirmait avec indignation que Dalcy, en prononçant ces mots, commettait une action infâme et digne de châtiment ; sur quoi ce dernier s'écriait :

— Les menaces de ce guerrier ne sont pas redoutables ; sa prudence le tient à l'abri sous un serment pieux ; tant qu'il n'en sera pas relevé, il ne peut mettre à fin aucune aventure, et il a l'espoir d'être à jamais enchaîné !

— Il est ignoble, s'écriait Benjamin, d'abuser ainsi de la sainteté du secret. Je vois trop tard le peu que vous valez : le mépris me venge de vos perfidies.

— Le mépris est l'arme du beau sexe, elle convient à votre courage.

— Dalcy ! cria l'autre d'une voix de tonnerre et en courant sur lui avec un geste terrible, j'en aurai raison !

Cette scène se passait au milieu du tumulte causé par les curieux, par les amis qui cherchaient à pacifier les rivaux et à savoir lequel des deux avait raison.

Jusque-là, le Capitaine Bleu, à qui les duels étaient en suprême aversion, était demeuré triste à les contempler en murmurant avec amertume :

— Deux frères, deux amis... les malheureux! quel chagrin ils se préparent!

Mais, au moment où ils s'étaient défiés, reprenant pour les sauver son énergie d'autrefois, il dit vivement au vieil officier :

— Il les faut séparer à la minute et avant que, par une grave insulte, ils n'aient rendu tout accommodement impossible : empare-toi de Dalcy, je me charge de l'autre.

Le mouvement du chef d'escadron fut si rapide que Dalcy, qui cherchait son rival, se trouva face à face avec le visage froid et sévère de son commandant, qui lui intima l'ordre de se rendre au quartier et d'y garder les arrêts pendant vingt-quatre heures. La résistance fut d'autant plus légère que l'officier supérieur n'entra pas en discussion avec le lieutenant et que la discipline militaire, dont l'habitude avait assoupli ce caractère impétueux, le maîtrisa soudain. Il recula peu à peu, et près de quitter

le seuil, exaspéré, il cria à son ancien ami :

— Dans deux jours, monsieur !

Benjamin ne put riposter au cartel, car le capitaine Morisset l'occupait suffisamment. Comme il avait senti qu'un seul mot ajouté à ceux qui avaient été prononcés rendrait une affaire indispensable, il avait saisi par le bras ce furieux, et le faisant tourner deux fois sur lui-même, il l'avait lancé au fond de la salle. L'ayant isolé de la sorte, s'était emparé de ses deux poignets, et, malgré la résistance du jeune homme, le Capitaine Bleu, tant que Dalcy fut dans la salle, tint son prisonnier immobile comme il eût fait d'un enfant. Les assistans, accoutumés à se divertir sans crainte aux dépens de Morisset, étaient restés ébahis, et le Capitaine Bleu, fort paisible, disait à Benjamin écumant de rage :

— Du calme, là, là ! oh ! tu ne m'échapperas pas, mon fils. Tu vas rester fixe et immobile, à la première position, comme un saint de bois dans sa niche de pierre.

Et accablé de honte, le jeune lieutenant murmura :

— Lâchez-moi, monsieur : je n'essaierai pas de fuir.

— Ecoutez-moi, lieutenant, je pourrais être votre père et, comme tel, je blâmerais tout haut votre conduite. Vous n'avez qu'un ami, et vous voulez le jeter par la fenêtre ?

— Eh ! monsieur, je ne m'occupe pas de vos affaires.

— Et moi je me mêle des vôtres, monsieur, parce qu'il me convient de le faire, parce que vous êtes fou et... parce que vous me plaisez. Votre ami était ivre, et quand on a, comme vous, toute sa tête, on doit être plus généreux et moins irascible. Une jolie querelle, ma foi ! qui a commencé, dit-on, par une discussion politique.

Ce ton commençait à maîtriser un peu notre jeune homme. Mais les badauds du *Café des Droit de l'Homme*, accoutumés à rire aux dépens du Capitaine Bleu, se réjouissaient insolemment de le voir dans un rôle nouveau.

— Au surplus, reprit le lieutenant, redevenu très calme, ce qui est fait est fait, le vin est tiré, on le boira après-demain.

— Et moi, j'affirme qu'on ne le boira pas.

— Un duel est indispensable, monsieur. Premièrement, j'ai été provoqué; ensuite, Dalcy, qui n'était pas plus ivre que moi, m'a dit des choses dont seul je puis comprendre la gravité, des choses qui exigent du sang. Enfin j'ai promis de me battre, et, de ma vie, je ne suis revenu sur ma parole.

— Eh bien alors vous commencerez aujourd'hui.

— Je jure ici, monsieur, que je me battrai.

— Je jure ici, monsieur, que vous ne vous battrez point.

— Et la raison, s'il vous plait?

— C'est que je ne le veux pas.

A ces derniers mots du Capitaine Bleu, accompagnés d'un geste expressif, lequel fit faire une grimace très drôle à son large habit barbeau, les habitués du café rirent de tous leurs poumons, et recommencèrent à s'amuser du capitaine, comme de coutume. C'était à qui lui jetterait l'éclaboussure de son esprit. Le voyant ainsi lutiné, Benjamin demeurait indécis. Morisset devina ce qui ce passait dans

l'ame du jeune homme, et comprenant qu'il fallait, pour conserver sur lui une certaine autorité, reconquérir à l'instant même le respect de la foule, il y parvint, au moyen d'une de ces inspirations aussi simples que singulières.

— Riez, autant qu'il vous plaira, leur cria-t-il ; si je ne vous dédaignais comme des enfans, depuis long-temps je vous aurais tous fait sauter par les fenêtres. Et maintenant, je vous engage à vous taire.

Les rires redoublèrent à cette injonction.

— Diantre! s'écriait-on, le Capitaine Bleu se réveille; quel Machabée!

— Tenez, leur dit-il, voilà tout ce qu'il me faut pour vous rendre plus poltrons que des avocats.

A ces mots, il s'empare vivement de trois cannes de jonc qui se trouvaient là, il en barbouille le bout avec de la craie blanche, il boutonne son habit et dit en riant à Benjamin ·

— Tu vas être témoin d'un beau duel.

Puis s'adressant aux deux fleurets les plus habiles parmi ces insolens et leur remettant à chacun une canne :

— Je vous attaque tous deux à la fois, s'écrie-t-il en se mettant en garde, et si je ne vous marque pas l'un et l'autre de deux points blancs avant qu'un de vous m'ait touché, je consens à être aussi bête que vous l'êtes.

Les deux personnages, mis au défi de la sorte, attaquent Morisset avec un mélange de surprise et d'ironie. Ce dernier, pour montrer sa supériorité, se borne à la parade. Les trois cannes voltigent rapidement et se croisent; mais aucun des combattans n'est marqué. Tout à coup, le Capitaine Bleu s'écrie :

— A mon tour! (Ses adversaires étaient devenus sérieux.)

Morisset se tenait fort droit; sa canne déjouait, sans trop s'agiter, les mouvemens de ses rivaux. Une passe très vive eut lieu, après quoi un point de craie blanche apparut sur leurs poitrines. Les spectateurs poussèrent un cri d'étonnement : Morisset ne s'était pas même fendu. A peine les deux champions avaient-ils paré une feinte du capitaine, qu'ils reçurent la seconde botte en plein estomac. Le Capitaine Bleu s'était fendu sur le second et la lui

avait poussée si raide, que le vaincu alla tomber à la renverse sur une table, aux huées de la multitude.

Dédaignant de jouir de son triomphe et de recueillir les éloges de la foule, Morisset prit le bras de Benjamin qu'il attira dans un coin, en lui disant d'un air très doux :

— Il fallait bien se délivrer de toutes ces brutes, sans leur faire aucun mal, car ces gens là ne sont ni méchans ni dangereux. Çà, mon tendre ami, vous ferez comme moi, vous aurez la modération qui convient, et cette affaire se terminera bien.

— Capitaine, répartit Benjamin, j'ai le cœur profondément blessé. Si je ne me battais pas avec Dalcy, je conserverais pour lui une haine profonde.

—De la haine contre votre meilleur ami? quel sort vous vous préparez ! Croyez-moi, monsieur, le plus malheureux sera le vainqueur ; son repos, son honneur, son courage même, oui, son courage, mourront dans cette victoire. Ah ! quand vous l'aurez tué, vous verrez combien il vous était cher, vous verrez comme il

viendra pleurer dans vos rêves, comme toutes les joies seront loin de vous, comme vous serez triste au bivouac le soir des jours de bataille... vous verrez !...

— L'intérêt que vous prenez à mes affections me touche ; mais ce combat est nécessaire, inévitable, et je certifie de nouveau qu'il aura lieu.

— Oh ! j'affirme le contraire ! répliqua Morisset, et pour l'empêcher, dussé-je vous dire... vous dire tout... Mon cher ami, me réduirez-vous à cette épreuve, et refuserez-vous de me croire ? Encore une fois, et du fond de l'ame (le capitaine essuya une larme), je vous en conjure, par votre père.

— Par mon père ! hélas ! je n'en ai plus... articula le lieutenant d'une voix sombre.

— Par votre mère donc, par votre sœur, par tout ce que vous respectez monde...

— J'ai une mère... et je n'ai jamais pu l'aimer.

— Sacrebleu ! vous n'avez donc qu'un ami ?... et vous voulez lui couper la gorge !

— De telles réflexions, au moment où j'ai

besoin de ma fermeté, ne sont pas à propos, et vous me permettrez enfin, monsieur, de...

— Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu avant ce soir; mais si je parvenais à étouffer cette déplorable affaire où vous courez en étourdi, si je vous évitais les remords, les douleurs qui vous attendent, j'aurais la seule satisfaction que je puisse encore espérer, et il me semble que je recouvrerais le repos que j'ai perdu!

— Il paraît, se dit Benjamin à lui-même, que ce pauvre homme, dont l'innocente folie est la plus calme du monde, a quelquefois ses heures d'exaltation.

— Ainsi, poursuivit le Capitaine Bleu en dirigeant sur lui un regard perçant, vous me promettez que cette querelle n'aura pas d'autres suites?

— Dix heures ont sonné depuis long-temps, répliqua Benjamin avec un sourire froid; il est temps de se mettre au lit : bonsoir, capitaine.

— Vous ne répondez pas?

— Calmez-vous, je demeure d'accord de

tout ce qui pourra vous plaire. Nous reprendrons cet entretien un autre jour.

— C'est là tout ? répliqua Morisset. Donc, puisqu'il vous faut plus que des raisons, puisqu'il faut employer, à vous réduire, cette arme dernière que je ne puis manier sans me blesser moi-même, venez ; sortons de cette maison et suivez-moi.

A ces mots, le capitaine entraîna le jeune lieutenant ; et les habitués du *café des Droits de l'Homme* les regardèrent s'éloigner et disparaître sans faire de réflexions.

Au moment où ils tournaient à l'angle de la rue de la Bibliothèque et du cloître Saint-Maurice, on recueillit les derniers mots du Capitaine Bleu, qui disait à son compagnon :

— Enfant, tu l'as voulu ; eh bien, tu sauras tout, quoi qu'il m'en coûte ; mais, par le diable ! tu n'auras plus envie de te battre !

III.

La ruelle de la Bibliothèque à Besançon était, alors comme aujourd'hui, une des plus solitaires de la ville ; mais les maisons y étaient plus rares et plus sombres encore. Des saules pleureurs, des peupliers, des acacias, inclinaient leur verdure pâle sur les murailles de clôture du chapitre de Saint-Maurice, et secouaient leurs feuilles mortes sur le pavé.

Notre jeune lieutenant se laissait entraîner sans mot dire, cédant à l'ascendant moral du capitaine et à l'instinct de curiosité excité en lui par Morisset. Benjamin, d'ailleurs, avait l'esprit aventureux, et n'était pas fâché de s'initier au secret de son nouvel ami. Lorsqu'ils furent parvenus à l'extrémité de la rue, sous l'arcade Saint-Maurice, le Capitaine Bleu tourna tout à coup sur la droite, ouvrit une petite porte noire, sale, rouillée, et, ayant fait un signe à son compagnon, il entra. Après avoir traversé un corridor et escaladé quelques marches d'un escalier en limaçon, Benjamin se trouva dans une chambre où Morisset battit le briquet pour se procurer de la lumière.

L'appartement du capitaine était pire que le plus triste taudis de la plus méchante caserne. Son grabat était ombragé de deux rideaux de serge bleue, pareils à ceux qui voilaient les vitres, rapiécés pour la plupart avec du papier gris. Les murs, nus, étaient percés de quelques clous où pendaient des pipes, un vieux chapeau, une veste bleue et deux épées soigneusement recouvertes d'un vieux lambeau d'é-

toffe tout gris de poussière. Enfin, le tiroir d'une grosse table en chêne contenait la garderobe du capitaine. Çà et là étaient accrochés des morceaux de papier noircis par l'humidité ; c'étaient quelques portraits d'officiers célèbres durant la république. Sur la cheminée qui servait d'armoire, se trouvait la légende coloriée d'Henriette et Damon, imprimée à Montbéliard sur une belle feuille de papier d'almanach.

Il était facile de reconnaître que le capitaine balayait sa chambre et faisait son lit lui-même, attendu que la chambre était fort mal balayée et le lit en désordre.

Néanmoins, Morisset offrit d'un air courtois un tabouret à son hôte, et lui ayant présenté une pipe, il alluma la sienne. Il faisait froid ; Benjamin, de qui la tête reprenait du calme, commençait à se demander ce qu'il faisait là et pourquoi il y était venu.

Pour son compagnon, paisiblement assis sur le pied du lit, à cause de l'absence des siéges, il paraissait chercher l'exorde de son discours. Il promena ses regards sur le fond de sa cham-

bre, et les ramenant sur lui-même d'un air de pitié douloureuse, il les arrêta ensuite sur Benjamin qui demeurait consterné devant cet homme usé, quoique jeune encore, et de qui l'ame à demi-refroidie conservait, au milieu de l'abrutissement le plus complet, le souvenir du passé et le sentiment de son abjection. On trouvait dans la pose, dans le costume, dans la physionomie du capitaine, et dans les objets qui l'environnaient, les symptômes multipliés d'une dégradation morale si complète, que ce spectacle causait à Benjamin un malaise involontaire. Le Capitaine Bleu ayant observé l'impression produite par cet examen sur le lieutenant, murmura d'une voix sourde :

— «Il y a cinq ans, j'étais un des plus brillans officiers de l'armée ; ma place était marquée, disait-on, dans les rangs les plus distingués ; l'ambition me dévorait, le succès me suivait partout. Au retour d'Egypte, je reçus ici mon brevet de chef d'escadron. Hélas!...

» Huit jours après, j'adressais ma démission au premier consul, qui me repondait par l'envoi du brevet de colonel, que je lui

rendis. Je ne fis part de ces deux circonstances à personne, de peur d'exalter encore le zèle d'amis obstinés à me tirer de l'état où je suis; je serais général à cette heure, moi, qui vous parle, moi qui fais honte au dernier soldat, moi qui ne suis plus capable d'être le laquais d'un financier.

» Quel changement, n'est-ce pas?... Et bien! ceci est l'œuvre, non pas même d'un remords, mais d'un regret, et d'un regret effroyable! Ah! vous avez un ami et vous voulez le tuer, malheureux! Ecoutez-moi donc et sachez ce qu'il en coûte! Il n'est pour un soldat, vous le savez, ni femme, ni enfans, ni père, ni frères, ni cousins. Dans les années de guerre où nous sommes, on se détache de tout ce qu'on a laissé derrière soi, et le monde n'est plus qu'un petit village qui a pour clocher le drapeau du régiment. Cependant, comme le cœur a soif d'affections, quand un brave compagnon se trouve à sa portée, il s'en empare, et voilà une amitié sur laquelle on assume tout ce qu'on eût éparpillé sur dix têtes différentes. Le frère d'armes tient lieu de père, de mère, de frère,

de tous les amis possibles. L'amitié réelle n'existe pas hors des camps. Quand donc vous aurez tué votre cher Dalcy, vous serez aussi désespéré que si vous aviez assassiné votre famille entière. »

— Si je l'aimais encore, vous auriez raison, reprit Benjamin, mais comme depuis son indignité je le méprise...

— Ah! monsieur, vous l'aimez encore, parce que vous en parlez avec passion et que l'on ne passe pas ainsi de l'affection à l'indifférence. Au jour de la colère, on ne prévoit pas l'amertume du lendemain... Grand Dieu ! si j'eusse été aussi coupable que vous aspirez à le devenir, je n'aurais pu supporter le remords et je me serais fait mourir. Peut-être aurais-je bien fait d'éviter ainsi de longs chagrins et d'aller là-bas rejoindre mon pauvre Morissot.

— Morissot! répéta le jeune lieutenant en projetant sur le Capitaine Bleu un regard d'étonnement.

— « C'était le nom de mon meilleur ami, continua le vieil officier. De plus, il était mon parent et notre affection datait de notre nais-

sance. Morissot avait eu le bonheur de me sauver deux fois la vie, et il en était si joyeux qu'il lui fallait, en ma présence, dissimuler ces transports dont j'étais jaloux. Le sort nous sépara, pour la première fois, en 1796, et nous nous quittâmes sans pleurer, mais la mort dans le cœur. Oh ! que ces quatre années d'absence furent longues et pénibles! Un soir, à mon retour d'Egypte, comme j'entrais au *café des Droits de l'Homme*, j'entends le son d'une voix que je reconnais pour la sienne. Je pousse un cri, je l'appelle (car je ne le distinguais pas dans la foule); un colonel de dragons qui me tournait le dos, se lève tout à coup, m'envisage et se précipite dans mes bras. Nos quatre années d'absence furent oubliées en un instant... »

A cet endroit de son récit, le Capitaine Blen quitta sa pipe, et, suffoqué par l'attendrissement que causait en lui ce souvenir, il se promena à grands pas dans sa chambre en se raidissant contre l'émotion. Tout à coup, il se rapprocha de Benjamin qui l'écoutait avec avidité, et lui saisissant le bras, il murmura :

— » Deux heures plus tard... Morissot n'existait plus ! »

Le lieutenant tressaillit, tandis que le capitaine, la tête cachée dans ses mains, luttait contre un violent accès de désespoir.

— » Vous assistez à mon supplice, monsieur; cependant, je ne suis point coupable ; la consience dort en paix, le cœur veille seul, et il saigne d'une incurable blessure. Morissot devait partir le lendemain : nous avions beaucoup bu, comme ce soir, beaucoup parlé du passé et de notre jeunesse, comme ce soir encore. Il m'avait compté ses derniers duels, je lui avais fait part des miens ; nous étions plus heureux, plus gais que des pinsons dans les feuilles.

» Ces duels, nous les aimions à la fureur. D'où nous venait cette passion ? je l'ignore. Cette vieille cité de Besançon, noire et solitaire, entourée de roches vives, couronnée de clochers et de bastions, cette place forte, à la physionomie taciturne, où retentissent à toute heure, au milieu du silence, les trompettes militaires et les sonneries d'église, exerce une influence

étrange sur le naturel de ses fils, tout imprégnés encore de la sauvagerie rude et austère des vieux Espagnols du duc d'Albe. Morissot et moi nous avions, comme bien d'autres, quelques gouttes de ce vieux sang plein d'âcreté, et rien n'en avait tempéré la force. Les enfans de Besançon ne s'entrebattent point comme les autres enfans, ils ont des duels en règle, des témoins qui prennent parti comme au bon temps de nos pères, et l'affaire se passe sur les roches, ou dans quelque défilé d'un aspect lugubre dont la vue seule donne soif de sang. Vous ne pouvez comprendre la quantité d'admirables coupe-gorges, de sites funèbres et de sinistres recoins dont la nature a gratifié les environs de cette ancienne ville de Philippe II. L'aspect seul du pont du Secours, au fond d'un chaos de rochers vifs, sur lesquels se dressent, telles que des têtes d'hydres, deux forteresses à la blanche denture de créneaux, aurait suffi pour inspirer à Caïn la pensée du premier meurtre. Dans ma jeunesse, on ne parlait à Besançon que de combats, que de poitrines transpercées, que de morts violentes.

Les forêts même du voisinage étaient tout assombries de poétiques histoires de brigands. C'est dans ce lieu, notre patrie, que mon cousin et moi, tout en bataillant sans cesse, nous dévorions les histoires chevaleresques des Castillans et des Maures, les poèmes du Tasse et de l'Arioste, seuls livres que nous ayons jamais lus.

» Monsieur, nous avons bien tué du monde, sans scrupule, sans regret et avec beaucoup d'entrain. Cette passion pour les combats singuliers éteignit en nous toutes les autres. Qu'était le jeu où l'on risque des pièces de monnaie, en comparaison de celui où nous mettions chaque jour notre vie *sous le chandelier?* Les femmes, malgré notre jeunesse et leur beauté, ne nous occupaient que d'une façon passagère : nous ne tenions à la vie que par le plaisir de courir sans cesse après la mort.

» Il fallait vous expliquer ce trait de nos caractères, vous dire ces bizarreries inintelligibles pour tout autre qu'un Bisontin de la vieille souche, sans quoi vous n'auriez pas compris ce qui me reste à vous raconter.

» Nous venions, Morissot et moi, après nous être retrouvés au bout de quatre ans d'absence, de quitter ensemble le *café des Droits de l'Homme;* ma main était appuyée sur son bras, et il s'écriait de temps en temps :

— » Quel bonheur, frère, quelle joie de se revoir !

» Le plaisir nous portait à rire et à pleurer tout à la fois, c'était une folie véritable. Je conduisis mon cousin à l'hôtel où j'étais logé.

» Comme nous traversions l'arc St-Maurice, sur lequel je demeure à présent, Morissot quitte mon bras, se retourne, et contemplant l'angle de rue où nous nous trouvions, il m'en fait admirer le caractère grand et solennel. La lune dans son plein s'était levée derrière le palais Granvelle, dont les grands murs, noirs comme de l'encre, dentelaient leur ombre sur le pavé. L'énorme pignon que j'habite élevait jusqu'au ciel son cône grisâtre et se dessinait en clair sur les grandes volutes brunes de Saint-Maurice. L'arcade élevée sur la rue semblait refléter dans l'ombre qu'elle projetait ses lourdes arabesques du temps d'Albert et d'Isabelle, et au

travers de ce rond noir on apercevait, comme au travers d'un télescope, les pâles arbustes mêlés aux bâtimens du cloître, légers comme des ombres, et dont les lignes effacées par la lumière bleue s'enfuyaient en perspective dans les brouillards du fond.

» Tout dormait dans la cité; les temples fermés depuis la révolution avaient pris le silence et l'aspect des ruines; les plans d'ombre et de lumière se découpaient grandement ; on pouvait se croire égaré dans la nuit au carrefour d'une ville andalouse. La beauté de ce tableau avait frappé Morissot.

— » Pour trouver son pays beau, rien n'est tel que de le quitter ! s'écria-t-il; j'ai traversé vingt fois, dans ma jeunesse, ce coin de rue sans le remarquer; je n'y suis pas venu depuis sept ans, et voici que je le trouve magnifique.

— » En vérité, lui répondis-je, ce carrefour ténébreux, entouré de vieille architecture, serait un beau théâtre pour quelque lugubre affaire.

» Ces réflexions avaient ressuscité les visions romanesques de notre jeune âge, notre

imagination se monta par degrés. Morissot, drapé dans un grand manteau gris pâle, se tenait fort bien campé sur le bord de la ligne d'ombre; son sabre traînait sur le pavé avec un cliquetis charmant, et la lune semblait tirer des étincelles de son casque de dragon, dont la longue crinière ondoyait au souffle du vent.

— » Frère, m'écriai-je transporté d'allégresse, le bel endroit pour se couper la gorge!

» J'avais posé ma main tremblante d'inquiétude sur la garde de mon bancal qui vibrait dans le fourreau comme s'il m'eût compris.

— » Par ma foi, répliqua Morissot, tu as raison, cousin, ce serait une volupté d'empereur que de dégaîner ici.

— » C'est à n'y pas résister, ajoutai-je. Ami, si l'on s'amusait un peu, avant de s'aller coucher, que t'en semble?

» Déjà mon sabre flamboyait tout ruisselant de lumière. Morissot se mit en garde en face de moi, après avoir retroussé son manteau, dont il rejeta la moitié sur l'épaule gauche; ce manteau était doublé d'écarlate.

» Notre assaut commença au milieu de la

gaîté la plus vive ; nous étions si heureux de faire des armes ensemble après une si longue absence, et de savourer, de compagnie, des émotions poétiques également senties de part et d'autre ! On babillait tout en faisant des passes, et l'on admirait l'effet galant des deux lames qui scintillaient dans la nuit comme des éclairs dans un nuage.

» Le cliquetis du fer nous réjouissait d'une manière infinie, et le contraste de notre menaçante attitude avec notre affection réciproque nous faisait ressentir avec une vivacité plus exquise les forces de cette amitié. Bientôt, le jeu nous intéressa davantage ; on chercha à montrer de l'adresse ; la jouissance se concentra, on se mit en harmonie avec la gravité des objets d'alentour, les paroles devinrent plus rares, la respiration plus haletante.

» O passion frénétique et insatiable des joueurs ! la pente fatale nous entraînait, et tout en le comprenant d'une manière vague, nous poursuivions cette partie périlleuse. Chacun de nous serrait la parade avec vigilance, devinant la tentation d'autrui et crai-

gnant de céder à son propre éblouissement.

» Au bout d'un instant, on n'entendait plus que le bruit de deux sabres s'entrechoquant avec rapidité. Tout à coup, le rouge du manteau de Morissot m'irrite l'œil (cette couleur m'avait toujours chatouillé la prunelle d'une façon bizarre); voulant combattre cette influence, je me raidis; mais je sens que l'écarlate commence à attirer la pointe de mon arme, et que l'aimantation s'accroît très vite. Trois fois je murmure :

— » Frère, abaisse ton manteau, cache donc ce rouge, la prunelle me démange.

» Trop absorbé par le plaisir pour m'entendre, il ne s'arrête pas, et sa lame glissant sous ma veste, me trace, de la pointe, une aiguillette sur la poitrine.

» Au léger cri de surprise que je jette, il demande :

— » T'ai-je blessé?

— » Non pas! va, va toujours. J'avais retiré ma main pleine de sang et ma vue retombait toujours sur cette doublure écarlate.

— » Ce n'est rien, murmura Morissot; ah! le joli petit combat!

— » Cache donc cette doublure! lui criai-je impatienté; tu sais combien cela me déplait.

— » Est-ce que j'en ai le temps? dit-il avec un éclat de rire.

» Un nuage venait de voiler la lune; les ténèbres m'inspirèrent je ne sais quelle secrète envie de voir du sang. Déjà ma main tremblottait; je fus blessé une seconde fois. Puis, il me passa dans la cervelle un violent dépit de voir que Morissot, par son obstination à laisser son écarlate à découvert, m'exposait à causer un malheur. Il me sembla que ce rouge me bravait. Dès lors, mon cousin fut oublié comme s'il eût été absent, et je combattis contre... contre le *rouge*, et l'enivrement du duel commença pour moi.

» Cela dura peu. Morissot tomba à mes pieds le front contre terre, sans même exhaler un soupir. Il était mort; je l'avais tué, monsieur, je l'avais tué! »

Et terrassé par cette effroyable souvenir, le Capitaine Bleu, s'affaissant sur ses genoux, se

laissa choir sur le plancher. L'infortuné s'arrachait les cheveux, et les convulsions du désespoir se joignaient à ses pleurs. L'œil fixe, les bras croisés, Benjamin, plus immobile qu'une statue, contemplait ce malheureux. Morisset se releva pâle, respirant à peine, et articula d'une voix saccadée :

—Maintenant, regardez les effets de ce crime épouvantable, mais involontaire, et courez demain, si vous en avez le courage, baigner votre épée dans le sang de votre meilleur ami. Vous savez déjà ce que font souffrir les regrets, apprenez à connaître les tortures du remords. C'est une épreuve à faire, monsieur, et si votre raison n'y succombe pas, alors vous serez assuré d'avoir un cœur de granit.

Depuis ce jour fatal, toute ma force s'est évanouie. Ces douleurs que je m'étais faites m'ont appris à réfléchir sur celles que j'avais dû causer à la suite de mes nombreux duels. Tout le sang que j'avais répandu s'éleva contre ma conscience, comme une vague énorme sous laquelle je demeurai englouti. Plus de sommeil, plus d'ambition, plus de cou-

rage, plus d'amour pour la gloire, cette dernière passion de ceux à qui les autres ont failli. Une terreur profonde s'est emparée de mon être; la vue d'une épée me fait frissonner d'épouvante, et, si je recevais une insulte, moi le spadassin, j'irais me noyer pour ne pas me battre. La couleur rouge est abominable à mes yeux; et ceci, monsieur, n'est pas une folie, reprit le Capitaine Bleu; c'est un supplice inconnu des hommes.

Cette nuance me cause un malaise inoui, une défaillance si douloureuse que dès qu'un objet écarlate passe devant ma prunelle, je me crois près de mourir. Oh! n'eussé-je, pour expier le passé, que ce tourment à supporter, mon enfer serait assez cuisant! Je finirai par me détruire pour ôter de mes yeux cette lugubre vision qui me poursuit encore quand ils sont fermés, car alors j'aperçois mes paupières comme un voile empourpré qui me sépare du jour. Me voici, jeune encore et courbé, comme le plus vieux, sous le fardeau d'un chagrin qui m'épuise et m'abrutit. Contemplez ce galetas délabré, honteux, mon ame

est tout aussi dévastée, et je ressens à l'égard de moi-même le dégoût qu'inspire aux autres ma complète abjection.

Le sort n'a eu pitié de moi qu'un instant, ce soir. Il m'a donné la force de vous confier ce mystère, il a rattaché ma vie à l'espérance de vous préserver de tourmens tels que les miens. Cette action sera une goutte d'eau jetée sur le feu qui me ronge. S'il vous faut tout avouer, monsieur, vous avez trouvé, je ne sais où, la clé de mon cœur que je croyais perdue. C'est que vos traits font revivre à ma vue ceux de mon pauvre Morissot ; quand je vous contemple, je crois le voir.

— En vérité ! répondit Benjamin d'un ton étrange, et, sans trop de pitié pour cette douleur incurable, il ajouta :

— Vous ne m'avez pas dit ce que devint le corps de votre infortuné camarade ?

— L'affaire n'avait pas eu de témoins ; les lois pouvaient m'atteindre, me flétrir. L'idée de mon honneur compromis, de mon nom accouplé sur les bancs d'un tribunal à celui des assassins ; cette idée, dis-je, apparut vite à

mon esprit et lui rendit sur l'heure le sang-froid nécessaire pour cacher cette aventure. Comme mon cousin devait partir à l'aube du jour, je savais qu'on ne remarquerait pas son absence. Ces craintes avaient suspendu ma douleur, ma victime était pour moi le corps d'un délit qu'un meurtrier vulgaire s'efforce de faire disparaître.

Dans un des plus sombres recoins de cette ruelle déserte, se trouvait une petite porte à demi-pourrie, qui donnait accès dans les jardins de l'ancien chapitre de Saint-Maurice. Cette culture, abandonnée depuis la révolution, se terminait par un ancien cimetière dont se trouvait environnée l'abside de l'église, et dans lequel la fureur populaire avait violé plusieurs sépultures. La porte de ce cloaque céda facilement aux efforts que je fis pour l'ouvrir; je la refermai sur moi après l'avoir franchie, et ayant déposé le corps de Morissot dans une tombe ouverte que je scellai sans trop de peine avec des pierres, je me retirai avec un calme surprenant.

Les jours suivans furent horribles; mais

je demeurai impénétrable. De tels efforts pour lutter contre le désespoir qui s'emparait de moi, sont ce qui m'a brisé. Ces combats contre le chagrin et la peur m'ont annihilé; ils ont amené cette prostration dont je ne reviendrai jamais. Je crois toujours entendre tomber, avec un bruit sourd, les restes de mon pauvre ami dans le fond de ce tombeau, ces restes chéris en présence desquels je me répétais d'une voix impitoyable :

— Tu ne penseras plus à lui, et tu ne pleureras pas !

Et je m'en fus sans leur dire adieu.

A ces mots, Benjamin frisonna de la tête aux pieds; puis il se leva par un mouvement brusque, marcha quelques pas dans la chambre, et s'appuya contre la fenêtre où il resta pensif, les yeux levés au ciel. Il garda longtemps cette posture. Son attitude silencieuse indiqua si bien les distractions d'un homme sérieusement préoccupé, que sa contenance frappa Morissot toujours défiant.

— A quoi pensez-vous donc? lui demanda-t-il rudement.

— Je pense à Dalcy, qui m'accusait de me tenir honteusement retranché derrière un vœu solennel et de n'oser me battre avant de l'avoir accompli.

— Quoi! vous songez encore à cette affaire?

— Dalcy ajoutait que j'espérais n'être jamais relevé d'un serment aussi commode. Si l'occasion que j'ai cherchée toute ma vie, de remplir le devoir que je me suis imposé, s'offrait, et que m'abstenant de la saisir...

— Alors Dalcy aurait raison. Un serment est une chose sainte à laquelle on ne manque pas sans infamie si l'objet en est honorable : j'ignore au surplus ce dont il est question.

— De venger mon père, monsieur!...

— En une pareille affaire, toute délibération est honteuse, et il n'est rien, ni dans votre cœur, ni dans les influences du dehors, qui vous doive arrêter; rien excepté la lâcheté. Mais vous êtes bien inconséquent, bien étrange, vous, qui n'ayant au monde qu'un ami ne trouvez point de raison pour ne pas le tuer, et qui, ayant à venger un père, trouvez des motifs pour vous en dispenser.

Durant ces observations, Benjamin paraissait livré à un combat intérieur des plus violens. A la fin, il prit une résolution, une gravité et un calme tout à fait espagnols.

— Vous dites vrai, capitaine, et votre avis me ramène au droit chemin. Oui, si, cédant à de vains scrupules, j'abandonnais aujourd'hui un dessein dès long-temps conçu et enraciné dans mon ame, je m'en repentirais toute ma vie. Cependant, monsieur, je vous dois de la reconnaissance, et il est bon que je m'acquitte envers vous. Donc, et en votre considération, je ne me battrai pas avec Dalcy.

— Vous êtes un galant homme, je le vois, et j'aurais tort de vous recommander le secret à propos du déplorable événement dont vous avez reçu la confidence. J'ai tout à redouter; car, malgré les périls de ma situation, j'ai conservé des objets qui dans un procès serviraient de pièces à l'accusation. Ces deux sabres, roulés dans une étoffe que je n'ai pas osé déplier, sont ceux qui ont servi dans cette affreuse lutte, et le manteau rouge de mon cher Morissot, ce manteau taché de son sang (oh!

je ne l'ai pas regardé depuis cinq ans!), ce manteau est là, sous mon chevet. Je ne m'en séparerai jamais. Si l'on attaquait ma vie, je ne la défendrais pas; mais si l'on me dérobait ces trésors, je me ferais tuer pour les défendre.

Le Capitaine Bleu avait à peine achevé ces mots, que Benjamin, décrochant les deux armes et prenant celle du colonel, arracha ensuite le manteau du grabat de son hôte épouvanté, et lui dit en lui jetant l'autre sabre: Je m'empare de cet héritage, moi!... et, si vous continuez d'y prétendre, essayez de le reconquérir.

A la vue de ces armes et du manteau dont les plis écarlates marbrés de sang venaient d'être déroulés, Morissot, frappé de stupeur, était resté interdit, sans même s'aviser de retenir Benjamin, qui avait gagné la porte. Quand le Capitaine Bleu fut un peu remis de cette secousse, il s'aperçut qu'il tenait à la main son bancal, ce fer coupable de tant de méfaits. Son premier mouvement fut de le jeter avec horreur; mais il se souvint du lieutenant et il courut sur ses traces.

Ce dernier l'attendait sous l'arc de Saint-Maurice. Il s'était revêtu du manteau, et la doublure rouge mise en évidence entourait le corps de l'officier :

En le voyant ainsi costumé et dans ce lieu, le Capitaine s'écria en reculant :

— Grand Dieu ! c'est Morissot lui-même !

Puis la couleur pourpre ayant fatigué son regard, il se mit à chercher du bleu, et sa tête machinalement se tourna vers le ciel. Aucun nuage n'en ternissait l'azur ; la lune dans son plein adoucissait la nuance du firmament sous lequel le palais Granvelle découpait ses noires dentelles de granit. Ces circonstances rappelèrent au Capitaine le plus terrible souvenir de sa vie, avec tant de force, qu'une pareille émotion, augmentée de celle qu'il venait de ressentir, lui fit perdre la tête. Cinq années disparurent de sa mémoire, il se crut un instant en face de son ancien ami. Benjamin attendit qu'il fût revenu de cette erreur, et comme le capitaine lui demandait son nom et l'explication de sa conduite, il lui répondit :

— Je suis celui qui te hait, celui qui vengera l'homme que tu as assassiné. En vain cherches-tu, dans je ne sais quelle folie passagère, une excuse à ton horrible action. Le colonel ne cherchait pas à te tuer, j'en suis sûr, et toi, c'est ton orgueil infernal qui, blessé par une égratignure qu'il t'avait faite, t'a poussé à l'égorger lâchement. Défends-toi donc, misérable !

— Rendez-moi ce que vous m'avez pris, monsieur, et couvrez-moi ensuite d'insultes et de honte, je ne m'y opposerai pas ; car vous ne voudriez pas livrer à la justice le secret d'où mon honneur dépend.

— Je ne sais ce qu'il me plaira de faire ; mais je garde ces dépouilles. Brisé, meurtri, atteint jusqu'au fond du cœur, et frappé de tous les côtés, je veux du sang. Si ce n'est vous à cette heure, que ce soit Dalcy demain, car une vengeance m'est due.

— En ce cas, dit le malheureux Morissot, il vaut bien mieux que ce soit moi qui meure.

Mais, au lieu de se mettre en garde, le Capitaine Bleu, dont le sabre voltigeait dans

l'air, piétinait çà et là, combattu entre son ancien naturel et son idée du moment. Il voyait tournoyer, devant lui, la décoration lugubre devant laquelle s'était dénoué le drame déplorable qui l'avait perdu.

— C'est horrible! s'écriait-il; se retrouver ici, la nuit, avec des armes, et en face de cet enfant qui *lui* ressemble et que j'aimais déjà! Quelle expiation!

Cependant, Benjamin ne savait comment s'y prendre pour animer le capitaine. Il ne voulait pas se nommer, c'eût peut-être été rendre le duel impossible, et pourtant son exaltation croissante lui faisait croire à la nécessité de ce combat qu'il avait résolu. Or, il n'était pas d'humeur versatile. Il s'approcha de Morissot pour l'outrager; mais un sentiment de compassion respectueuse l'en empêcha. Il essaya sans résultat les propos les plus provoquans; enfin, il piqua légèrement de sa pointe le flanc du vieil officier qui bondit, et la bête fauve entr'ouvrit l'œil; mais elle ne tarda pas à le refermer. Cette tentative eut néanmoins un effet, en ce que, par son instinct

de nature, Morissot commença à repousser, sans se mettre en garde, la lame de son adversaire, afin de ne pas être atteint.

— Il fait bon ferrailler sous ces vieilles murailles! dit Benjamin de l'air d'un homme qui savoure une volupté exquise.

— Serpent! grommela le capitaine.

Du plat de son bancal, le lieutenant choquait le fer de son ennemi, de façon à produire un cliquetis bien excitant. Peu à peu, les percussions des deux armes firent vibrer les nerfs du vieux soldat; son bras frémissait d'une sensation inquiète qui montait jusqu'au cœur, dont les battemens se précipitaient. Au bout de quelques minutes de cet exercice, le Capitaine Bleu s'écria :

— Non! non! c'est à moi de mourir. Silence, ma tête! Frappe donc, trembleur! qu'attends-tu?

— Que tu te tiennes mieux; tu n'es pas de force à fair ma partie.

— Bah! répondit le capitaine, en lui portant deux ou trois bottes assez vives.

Le lieutenant se hâta de riposter afin d'en-

gager l'autre davantage ; car il voulait combattre loyalement et à ses risques et périls. Il y eut un peu de silence ; le capitaine se plaisait à la parade, et la jouait avec un art très varié. Bientôt, dans l'intervalle qui séparait les dégagemens, Benjamin, en tâtant le fer, s'aperçut que les doigts de Morissot avaient pris de la vie et de l'*idée*. Puis, aux rayons de la lune, il vit que le vieux spadassin, tout en ferraillant, riait sans bruit. Soudain une révolution s'opéra : le poignet du bonhomme devint un ressort d'acier, sa poitrine s'effaça, sa lame devint légère, impalpable, et il cria de toutes ses forces :

— Enfant ! cache donc ce rouge ; je brûle ! je brûle ! va-t'en !

Dès ce moment, Benjamin prit la chose au sérieux. A son tour, il s'effaça, tint son pied ferme et l'œil ouvert.

— Ce rouge ! ce rouge ! répétait Morisset d'une voix étouffée.

Trois minutes après, son adversaire gisait, percé d'outre en outre, aux pieds du capitaine qui contempla son sabre victorieux avec une joie enfantine.

Bientôt Benjamin se souleva de terre et fit signe qu'il voulait parler. Son adversaire s'étant penché sur lui, le lieutenant articula d'une voix faible :

— Je puis maintenant vous plaindre, vous aimer et vous le dire ; car j'ai rempli mon devoir. Vous direz à Dalcy...

— Que dois-je dire à Dalcy ?

— Vous lui porterez les adieux de son ami Benjamin, entendez-vous, du fils du colonel Morissot..

Rappelé à lui par cette révélation, Morisset poussa un grand cri et tomba à la renverse. Ce fut le dernier éclair de sa raison.

A la pointe du jour, on trouva sous l'arc Saint-Maurice le corps du lieutenant. Les perquisitions faites chez le Capitaine Bleu, qui l'avait emmené, n'eurent aucun résultat. Le vieil officier avait disparu et on le chercha vainement pendant deux jours.

Dalcy, qui aspirait ardemment à se couper la gorge avec son bon ami, tomba dans le désespoir en apprenant sa fin tragique.

IV.

Deux mois après ce duel dont tout Besançon s'était entretenu, une ronde de cavalerie fut attaquée à l'improviste par un homme déguenillé et armé d'un bancal. On s'efforça vainement de s'emparer de lui, il glissa entre les jambes des chevaux et s'enfuit en criant :

— C'est moi qui l'ai tué!... c'est moi qui l'ai tué!

Dalcy, qui commandait cette ronde, reconnut la voix du Capitaine Bleu. Brûlant de venger son ami, il s'élança avec ses hommes sur les traces du meurtrier, et l'ayant atteint à l'angle d'une rue, il descendit de cheval pour s'emparer de lui. Morissot, adossé contre la muraille, fit bonne contenance; on croisa le fer, et l'officier tomba entre les bras de deux soldats accourus à sa défense.

Ceci avait lieu sous l'arc Saint-Maurice, où le Capitaine Bleu errait poussé par l'habitude.

Tandis que l'on secourait Dalcy, deux autres cavaliers se disposèrent à se saisir du coupable qui ne cherchait pas à s'enfuir; mais ils le virent tournoyer sur lui-même, chanceler comme un homme ivre et tomber enfin sur le pavé.

Sa bouche était souillée d'écume et son visage violet. Il était mort, vaincu par une attaque d'épilepsie, et n'avait pas reçu la plus légère blessure.

Ces aventures avaient donné une sombre réputation au carrefour Saint-Maurice. Des officiers, des muscadins, des incroyables

ayant examiné la localité, la trouvèrent poétique. Ce coin eut bien vite une sorte de vogue, on commença à s'y battre la nuit, et cette mode fit fureur parmi les gens comme il faut, si bien qu'on fut obligé de placer deux sentinelles sous l'arcade fatale. Mais depuis que deux factionnaires postés là eurent l'ingénieuse idée de s'y entretuer sous prétexte de tuer le temps durant leur faction, on ne laissa dans ce lieu qu'une guérite qui en fut retirée à l'époque où l'on commença de démolir l'arcade pour assainir la rue de la Bibliothèque.

CHAPITRE XVI.

DEUX CONQUÊTES DE GROGNARDS.

1815.

C'était au mois de juin 1815, quelques jours avant Waterloo. L'armée française avait pris position sur les frontières de la Belgique : toute la garde impériale à pied, sous les ordres des généraux Friand et Morand, avait été réunie, en colonne, à Beaumont,. et ne formait plus qu'un seul corps que Napoléon devait commander en personne. Cette troupe

d'élite dut, le soir même, disposer ses bivouacs de manière à ce que ses feux ne pussent être observés par l'ennemi. Le but du mouvement qui devait s'exécuter le lendemain matin avant le jour, était connu : il s'agissait de se porter, le plus vivement possible, sur Charleroi pour fondre sur le corps prussien de Ziethen, campé sur les bords de la Sambre, dans une complète ignorance de la position de l'armée française : c'était ainsi que l'Empereur voulait commencer son dernier duel avec l'Europe.

La vieille garde arrive, le soir, dans une plaine qui a été piétinée, le matin, par la cavalerie et labourée l'après-midi par l'artillerie : il avait plu toute la journée. Cependant c'est dans cette espèce de cloaque que les soldats doivent bivouaquer. L'ordre est donné : on fait halte. Une escouade de chaque compagnie est envoyée dans les environs pour rapporter du bois, de la paille et des vivres, s'il se peut. On forme les faisceaux, les feux s'allument, la nuit est venue, tous ont fait leurs petites dispositions pour se mettre à l'abri ; mais chefs et soldats sont trop préoccupés des résultats

de la grande bataille qui va probablemeut se livrer bientôt pour s'abandonner au sommeil : chacun discute, selon sa portée, ses intérêts ou sa position.

Dans un de ces bivouacs, occupé par les fusiliers de la vieille garde, la conversation était très animée, quoiqu'elle ne roulât pas sur le texte ordinaire.

— Bibochard, disait un soldat à un autre couché près de lui et qui paraissait beaucoup plus jeune, ce qui entortille le moral du père Mandarou, c'est le souvenir de son épouse qu'il a laissée à Nanterre, en train de manutentionner des gâteaux.

— Ah ! ouitch ! répliqua celui-ci sans changer de posture, depuis que je suis dans le bataillon, je l'ai toujours vu de même ; pendant toute la marche de ce matin il a grogné, dissimulé qu'il était sous son bonnet à poil, comme un vieil ours blanc dans sa tanière.

— Tu te plais, reprit l'autre, à manquer de subordination à son égard ; enfin c'est ton chef comme à moi ?

— Oui, caporal par rang d'ancienneté...

Joli grade ! Tiens, tiens, vois-le donc qui fait la toilette de sa pipe ; il faut que je lui parle. Et élevant la voix :

— Eh ! père *Marabout !* appela-t-il.

Le vieux soldat leva la tête, regarda Bibochard de travers ; mais il ne lui répondit pas.

— Caporal *Marabout !* répéta le jeune soldat.

— C'est *Mandarou !* dit à demi-voix son camarade en lui poussant le bras ; tu l'estropies toujours, ça lui fait mal...

— C'est juste, reprit Bibochard, qu'on appelait également *Parisien*, parce qu'il était né dans un faubourg de Paris ; cela ne m'arrivera plus. Et d'un ton badin, en élevant davantage la voix : — Père *Marabout*, dit-il encore, il me semble que ce soir vous n'êtes pas dans votre gamelle ordinaire ?

— Que t'importe, conscrit ! répondit le vieux soldat, avec un geste d'humeur. Au résumé, veux-tu me rendre un service ? ajouta-t-il.

— Un service, caporal ? quelle question !... Demandez-m'en huit cents, je vous les rends tout de suite.

— Je n'en veux qu'un ! reprit le grognard en lançant au jeune soldat un regard plein d'orgueil ; c'est celui de me laisser tranquille, parce que lorsqu'on a, comme moi, paraphé ses nom et prénoms sur les pyramides d'Egypte, qu'on a été comme moi contemplé par quarante siècles à la vue du petit caporal, et qu'on a fait sa faction près de lui au Kremlin quand Moskow n'était qu'une mer de feu, on ne se laisse pas mécaniser par un blanc-bec comme toi, entends-tu, Parisien propre à rien ?

— Oh ! alors, dit Bibochard, du moment où les anciens se susceptibilisent, il n'y a plus moyen... Vive l'empereur !

— C'est positif, père Mandarou, ajouta un camarade, vous avez raison, parce que tous ces mots-là ne nous racontent pas l'histoire de votre mariage avec Mme Mandarou. Vous nous l'avez promise bien des fois déjà, cette fameuse histoire. Or donc, puisque nous n'avons rien à faire, *aulieur* de vous jalouser mutuellement, partez du pied gauche, nous écoutons fixes et immobiles... Et vous autres, motus !... ajouta le soldat.

— Oui, dit à demi-voix le grognard, en étouffant un soupir dans sa poitrine ; j'ai le pressentiment que je ne dois plus revoir ma pauvre Nelly.

— Eh bien ! raison de plus, répliqua le premier interlocuteur, parlez-nous de votre épouse ; ça vous fera écouler la douleur.

A ces mots, les soldats s'étant groupés de chaque côté du grognard, celui-ci resta un moment comme absorbé par ses souvenirs ; puis, il s'exprima ainsi :

— « Il y a dix-huit ans, c'était du temps de l'invincible république ; le petit caporal n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie ; nous venions de frotter un peu crânement le prince Charles dans la personne des Autrichiens, lorsque ma brigade fut envoyée en cantonnement dans le Tyrol. Mon bataillon se répand dans la vallée, et moi je reçois un billet de logement pour un village dont j'ai oublié le nom. J'arrive chez le particulier qui se trouve être deux particulières. L'une avait bien mérité les Invalides, tant elle avait de services effectifs, la pauvre vieille ; mais l'autre était

une charmante petite enfant de troupe, avec des nattes pommadées, astiquées et retroussées en guirlandes derrière son chignon, comme celles des ci-devant hussards de Berchigny ; elle possédait en outre deux yeux châtains et un corsage entièrement occupé, enfin un vrai petit flanqueur. Ma présence sembla d'abord les effaroucher ; c'était à tort : aussi me dis-je en moi-même : Attention, Mandarou, la beauté va te passer en revue ; et retroussant modérément ma moustache, je leur demandai des nouvelles de leur santé, en ajoutant : — Si vous croyez que je viens dans ce séjour pour mettre tout à l'envers, c'est une erreur ; voilà mon billet de logement. Si je pouvais changer de caserne, je vous débarrasserais de moi ; mais le fourrier m'a cloué chez vous peut-être pour un mois, la valeur de trente jours, mesure de France ; je m'y conduirai comme chez les indigènes qui ont déjà eu l'avantage de loger un de leurs vainqueurs ordinaires. Une place à votre feu, si vous consommez du bois ; *item* à votre luminaire, si vous en possédez ; la petite goutte de coquette joyeuse, si vous la pra-

tiquez ; le tout avec un peu de paille, si vous en avez de reste. Voilà tout ce que le réglement de la république m'alloue par jour ; je ne réclame pas autre chose de vous, car les femmes sont un sexe que je révère lorsqu'elles font tout ce que je veux.

» La vieille ne me répondit pas parce qu'elle était aveugle ; mais la jeune, que j'appris plus tard être sa petite-fille, me dit avec son petit nez en l'air et les yeux baissés : — Monsieur le Français, soyez le bien-venu. A ces mots, je crus que c'était du trois-six qui coulait dans mes veines et que j'avais de la poudre à canon dans l'estomac, tant mon cœur y dansait la carmagnole. Après avoir partagé avec moi une espèce de bouillie pour les chats, qui était excellente tant elle était sucrée, chacun se retira dans son logement respectif : c'est-à-dire que les femmes ne bougèrent pas ; mais la plus jeune, que la vieille avait appelée Nelly, me fit signe d'entrer dehors où avait été préparé mon bivouac. Je commençai par consommer quelques bouffardes de simple caporal, histoire de profiter du grand air dont j'avais grand

besoin pour me rafraîchir. J'allai peu après me coucher sur de la paille fraîche, sous un hangar qui servait en même temps de poulailler; à preuve que je vis perché sur un bâton au-dessus de ma tête, un superbe coq, véritable coq républicain, avec le plumage bleu, les revers blancs sur l'estomac, et sur la tête une aigrette rouge qui lui retombait sur l'œil gauche comme aux grenadiers de la trente-deuxième *légerte*. C'était d'un bon augure, d'autant que j'étais certain d'être réveillé de bonne heure, le lendemain, par le camarade de chambrée. Je m'endormis donc en pensant machinalement à la jeune bourgeoise.

» Mais pas du tout! voilà que des sournois de Kinzerlicks, après s'être dissimulés dans le village, s'amusent tout à coup à y mettre le feu au milieu de la nuit, pour nous transformer en grillade. Bientôt toutes les maisons flambent, tous les naturels du pays s'éclipsent. Moi, je me précipite dans la chambre de mes particulières hospitalières. La jeune criait comme un fifre du roi de Prusse qu'on frictionne avec le fourreau d'un sabre; quant à la vieille, elle

avait abusé de la circonstance pour s'évanouir. Cette vue me fendit le cœur. Cependant il était temps que j'arrivasse, le feu gagnait. N'ayant pas la force de les emporter toutes les deux, en un tour de main, je vide le mobilier dans la cour et je le fais passer par le soupirail de la cave, y compris la mère, que le feu avait déjà légèrement roussie, puis je rentrai.

— » Eh ! eh ! mademoisellle Nelly, dis-je à la jeune fille, qui se désolait toujours en augmentant, il faut se sauver plus vite que cela. Et je l'emporte dans mes bras à travers les flammes, à preuve encore qu'elle se cramponnait à mes tresses, et que, depuis ce jour-là, j'ai compris de quelle utilité les cheveux pouvaient être en campagne. Et cependant on disait alors que le général en chef voulait nous retrancher ce plus bel ornement de la nature.

» Je déposai provisoirement Nelly à quelques pas de la maison entièrement submergée par le feu, dans l'église qu'on avait ouverte pour sonner le tocsin, et je me rendis au logement de mon capitaine. Le lendemain, l'ordre le plus parfait régnait dans le village, tout y

avait été pillé ou brûlé!... J'allai aux informations ; j'appris que la petite bourgeoise s'était casernée à une demi-lieue de là, chez une de ses parentes. J'y allai. Et voilà justement la bêtise ! je n'aurais jamais dû la revoir, connaissant parfaitement mon cœur de tropique. J'avais été amorcé déjà ; ce jour-là je fus harponné comme un jeune marsouin.

— » Mandarou, me dis-je à moi-même en récidivant, tu vas t'enfoncer dans la manœuvre ; autant vaudrait-il être amoureux de l'épouse du roi de Prusse ! Eh bien ! pas du tout, je m'égarais considérablement : vous allez en juger.

» Je continuais de fréquenter la Tyrolienne sous le prétexte de m'informer de sa santé qui était excellente. Un beau matin, elle m'apprend, en pleurant comme plusieurs Madeleines, qu'elle avait perdu sa mère la veille.

— » En cherchant bien, lui dis-je dans ma simplicité, on peut la retrouver.

— » Hélas ! répliqua-t-elle, elle a cessé de vivre.

» Ce fut alors la désolation des désolations, car, en effet, la vieille bonne femme était morte de l'incendie rentré qu'elle avait attrapé dans la cave.

» Quand Nelly se fut un peu calmée, je lui dis avec sensibilité :

— » Mademoiselle, je voudrais pouvoir vous servir de mère, car vous êtes un pauvre ange.

— » Ah! monsieur le Français, répliqua-t-elle en braquant sur moi deux grands yeux brillans de larmes, qui me firent plus d'effet que la bouche de deux canons de trente-six; si pour être un ange il suffit de bien aimer quelqu'un, vous avez raison, car après ma grand'mère, c'est vous que j'aimais le plus au monde; et maintenant, vous le voyez, je n'ai plus de mère.

» En disant ces mots, ce cher ange de Dieu avait pris une de mes mains qu'elle serrait en tremblant dans les siennes, toujours avec continuation du même regard.

» On m'eût jeté une poignée de cendre chaude dans les yeux que cela ne m'eût pas stupéfié davantage. Cependant je conservai

toute ma présence d'esprit pour lui répondre :

— » Nelly, vous me confusez.

— » J'ai dit la vérité, ajouta-t-elle, pour achever de me mettre la cervelle à l'envers.

— Oh ! c'est-à-dire qu'à dater de cet instant je fus complétement toqué ; je devins possesseur des deux plus méprisables maladies : je n'avais plus ni faim ni soif. Cependant je ne pouvais avoir la crânerie de croire que je pusse jamais inspirer de l'amour à une jeunesse de seize ans. Eh bien ! messieurs les blancs-becs, s'écria Mandarou en s'adressant de préférence à Bibochard, voilà ce qui vous trompe et moi aussi, car mes chefs ayant appris que je montais tous les jours de fameuses factions chez une jeune Tyrolienne douce et honnête, que j'adorais perpétuellement, me firent appeler. Sur mes réponses, qui ne furent point évasives, ils prirent sur Nelly des renseignemens satisfaisans; et, un jour après l'appel du matin, mon capitaine me fit dire, par son *philistin* (1), d'avancer à l'ordre à son logement.

(1) C'est ainsi que les soldats de l'empire désignaient ceux d'entre eux qui servaient leurs officiers, la qua-

Il m'offre la goutte; moi, pas fier, j'accepte.

— » Mandarou, me dit-il, tu as fait un bon choix, quoique tu ne t'en sois pas rapporté à l'ancienneté: il faut te marier avec la Tyrolienne. J'ai obtenu pour toi, du gros-major, une permission de vingt-quatre heures pour le jour nuptial. — Puis il m'offre la goutte de rechef; j'accepte en réitérant; enfin avant de retourner à la chambrée, il m'articule ces paroles que je n'oublierai jamais :

— » Mandarou, souviens-toi que le mariage est la salle de police du sentiment : tel est l'avis du général en chef, pour lequel tu feras une chose agréable en épousant indéfiniment ta fiancée, qui est étrangère, mais que tu naturaliseras naturellement.

» Je me mariai donc avec ma chère Nelly, qui jusqu'à présent a été la crême de la fidélité, la reine des épouses. Quoique je n'aie pas toujours été présent, je crois avoir été son seul et unique sultan, lors même que j'étais en

lification de *domestique* ne leur paraissant pas en harmonie avec l'habit militaire. Aujourd'hui on les appelle des *brosseurs*.

Egypre et elle à Courbevoie ; et si j'ai du chagrin aujourd'hui, c'est que n'ayant pas encore trente ans de services effectifs dans mon sac, en supposant que je vienne à passer l'arme à gauche demain ou après, comme cela en prend la tournure, madame veuve Madarou n'aura pas la moindre chique à se mettre sous la dent : c'est dur à avaler ! »

A peine le vieux soldat avait-il achevé, que Bibochard, dont le cœur était excellent et que ce récit avait ému, se leva précipitamment et, saisissant la main du grognard, la serra plusieurs fois en lui disant avec une sorte d'attendrissement :

— Pardon, excuse, caporal Mandarou, de vous avoir batifolé tout à l'heure : c'est mon caractère ; il n'y a pas eu d'affront à votre intention. Mais si, comme vous le croyez, vous venez à être rayé définitivement des contrôles par force majeure et intempestive, soyez paisible, moi Bibochard, dit Parisien, fusilier à la 1re du 2e de la vieille, engage ma foi, en présence des braves anciens, ici présens et acceptans, que je couperai ma solde en deux

avec Mme veuve Mandarou, qui a mon estime. Fin finale : si votre malheur réussit, elle ne manquera de rien ; c'est mon ancienne ; je la respecterai comme ma propre mère, qui était ma seule parente, car mon père a toujours gardé le plus profond incognito à mon égard.

— Merci, merci, Bibochard, lui répondit le caporal en essuyant une larme tombée sur sa moustache grise, le petit caporal y pourvoira. Je n'ai pas de rancune : chez vous le fond n'est jamais fautif; d'aucuns n'ignorent pas que c'est l'effet de la jeunesse.

— Le Parisien n'est pas un soldat du pape, ajouta un camarade, et peut-être aurait-il l'épaulette au jour d'aujourd'hui, s'il fût resté dans le centre.

— Fi donc! le centre!... répliqua Bibochard d'un ton de fierté ; je ne méprise personne ; mais qu'est-ce qu'un soldat du centre ? un simple tourlourou (1), un gobe-choux, une ma-

(1) Les soldats de la vieille garde donnaient cette épithète aux conscrits et ne désignaient jamais autrement ce qu'on appelait alors l'*infanterie de bataille*. Pour un vieux grognard, un soldat de la ligne n'était qu'un *tourlourou*.

chine à fatigue, un vrai brûle-pavé, auquel on n'accorde d'autre réjouissance, en campagne, que celle de se faire bousculer par la cavalerie des Kinserlicks, et au quartier, que des corvées ordinaires ou extraordinaires ; tandis que dans la garde c'est différent : on fait sa faction dans les palais avec des chambellans brodés sur tranche. C'est moins récréatif, peut-être, mais c'est plus flatteur.

— Allons, allons, camarade, reprit Mandarou, c'est tout de même une fameuse chance que vous avez eue que celle d'entrer, à votre âge, dans les fusiliers de la vieille.

— Il faut, dit un de ceux qui n'avaient point encore parlé, en s'adressant à Bibochard, pour avoir mérité votre incorporation parmi les anciens, que vous ayez fait au moins une action d'éclat ?

— Une action d'éclat !... répéta le jeune soldat en relevant la tête avec orgueil ; j'en ai fait plusieurs.

— Un drapeau enlevé aux Prussiens ?... Un officier russe fait prisonnier ?... demanda-t-on dans le groupe.

— Mieux que cela : c'est à propos d'une conquête que je fis il y a deux ans, en Saxe.

— Celle d'une pièce de canon, peut-être ? dit une voix d'un ton goguenard.

— Vous n'y êtes pas, reprit Bibochard : c'était celle d'un navet.

— Un navet ! répétèrent à la fois les camarades avec étonnement.

— Oui, un pur navet ! Mon capitaine était tellement vexé, qu'il me dit tout en colère : — Parisien, tu étais sur la liste pour avoir la croix, eh bien ! tu ne l'auras pas. — Mon capitaine, cela serait une fameuse injustice, lui répondis-je. — Tais-toi, reprit-il en se fâchant de manière à ce que le diable en eût pris les armes ; jamais on ne vit tant de sang versé pour un simple navet, et quand l'empereur le saura... — Au surplus, ajouta-t-il, je vais vous conter la chose :

— « C'était au mois d'octobre 1813, dit Bobichard, nous étions aux environs de Leipsick : toute la nuit, il avait fait très faim et très soif ; le lendemain matin, tout le monde se plai-

gnait ; et cependant on avait fait, la veille, au bataillon, une distribution de... »

— Alors, pourquoi le tourlourou se permettrait-il de ne pas être content ? interrompit Mandarou d'un ton d'humeur.

— « Silence donc ! reprit le jeune soldat avec impatience... Comme j'avais celui de vous le dire, on avait fait la veille une distribution de guêtres. C'était bien pour la marche, mais pour l'appétit, ce n'était pas suffisant. Nous possédions, il est vrai, dans l'escouade une marmite en bon état ; seulement nous n'avions rien à y mettre. Pour surcroît d'appointement, le sergent s'approche de nous : — Camarades, nous dit-il, j'en suis réellement mortifié, mais, foi de gradé, je ne puis faire autrement que de manger la soupe avec vous ce matin. Je vous engage donc à mettre le pot-au-feu avec vivacité, et vous autorise en outre à le faire bon.

— « Eh bien ! graissons la marmite ! s'écrièrent les camarades.

« Les amis se mettent en campagne et reviennent bientôt avec un superbe petit cochon

d'Inde, une énorme galette, trois poires cuites et une tête de mouton parfaitement crue, enfin, de quoi faire un potage excellent. Notre sergent, comme tout sergent de voltigeurs, était porté sur sa bouche. Un de nos hommes, plus flatteur que les autres envers les chefs, a l'incohérence de dire en voyant ces provisions : — Il nous manque des légumes; le sergent adore les légumes : comment faire?

« Nous avions aperçu, au-delà de nos lignes, un superbe champ de comestibles champêtres qu'un de nos petits tapins avait dépisté à la vue du feuillage. Mais ce champ faisait partie des avant-postes ennemis; il était même gardé par un Prussien en sentinelle. N'importe! j'y vais, j'ajuste le Prussien, et je le descends sur lui-même. Le poste prend les armes; et moi, je tire les carottes, et j'arrive essoufflé et triomphant! Ce n'était pas tout encore : le caporal d'ordinaire, très gourmet de son naturel, prétend qu'il faut des poireaux. La possession de ce produit potager devait nous coûter un peu plus cher. Nous courons aux poireaux; les Prussiens nous reçoivent à coups

de fusil ; nous perdons deux voltigeurs, mais nous vendangeons impitoyablement, et notre intrépidité nous procure encore le légume généralement demandé.

» Je croyais la marmite au grand complet, lorsque le sergent s'avance vers moi, et me dit d'un air très agréable :

— » Parisien, votre potage ne vaudra pas le diable si vous n'y introduisez un navet. Un navet entre essentiellement dans la théorie du pot-au-feu.

» Le reproche était élégant, continua toujours Bibochard.

— » Le sergent a raison ! s'écrient les amis ; il nous faut un navet ! un navet est de première nécessité !

— » Eh bien ! va pour le navet ! leur dis-je avec tranquillité ; le champ de légumes est en face. En avant !

» Ce qui est dit est fait : nous partons au pas de course, nous arrivons. Cette fois les Prussiens, qui s'étaient méfiés, étaient en masse. Nous attaquons le poste, qui riposte ; nous fonçons sur les Kinserlicks à grands décimes

coups de baïonnette. Il faut le dire, pour la gloire des voltigeurs français, les Prussiens seuls reculèrent ; le navet fut enlevé d'assaut et rapporté intact. Nous avions encore perdu trois voltigeurs cette fois ; total, cinq hommes et un caporal de tués ; mais la soupe était excellente ! »

Bibochard en était là de son récit lorsque le cri : *Aux armes!* se fit entendre.

— Alerte ! s'écria Mandarou.

— Au diable le grand alignement ! s'écria le Parisien, on ne peut seulement pas se dire deux mots sans être subtilisé par le service.

Les soldats du bivouac s'étant précipités, en courant, vers leurs armes dressées en faisceau, rejoignirent leur peloton, et bientôt le plus grand silence régna dans les rangs des fusilliers de la vieille garde.

CHAPITRE XVII.

LES PUPILLES DE LA GARDE.

1811—1840.

I

Un dimanche du mois d'août 1811, avant dix heures du matin, une foule immense se pressait aux abords des grilles du Carrousel : Napoléon devait passer, à midi, une de ces magnifiques revues qui excitaient toujours l'admiration un peu badaude des Parisiens. Mais ce jour-là, leur curiosité était d'autant plus aiguillonnée que l'empereur devait faire

l'inspection d'un corps nouvellement créé, celui des Pupilles de la garde, que personne n'avait encore vu à Paris, et qui, la veille, était arrivé tout exprès de Versailles à l'Ecole Militaire.

La fortune, qui jusque-là n'avait cessé de favoriser Napoléon, avait comblé tous ses vœux, six mois auparavant, en lui accordant un héritier. Après avoir donné à son fils un trône pour berceau, pour bourrelet une couronne royale, et pour hochet le sceptre de Charlemagne, il résolut de l'entourer d'une garde qui fut en harmonie avec son âge. Un grand nombre de soldats avaient des fils ou des neveux encore trop jeunes pour entrer dans les régimens ordinaires: aucun d'eux n'était assez riche pour faire les frais de leur éducation dans une école militaire, et enfin il y avait, parmi ces derniers, beaucoup d'orphelins; car la gloire a toujours son vilain côté, et telle victoire qui illustre la nation jette le deuil dans bien des familles; voulant donc que la guerre réparât en quelque sorte les malheurs inévitables qu'elle causait à ses enfans,

Napoléon conçut l'idée de leur rendre ce qu'ils avaient perdu.

— C'est dans les rangs de l'armée que leurs pères sont tombés, dit-il à cette occasion, c'est l'armée tout entière qui leur servira de père.

En conséquence, le 30 mars 1811, avait paru un décret qui ordonnait la formation d'un régiment composé de deux bataillons de six compagnies chacun, lequel porterait le nom de *Pupilles de la garde*. Ce corps devrait être tenu sur le même pied que ceux de la jeune garde en temps de paix, sauf la solde qui était moindre. Entre autres qualités requises pour être admis dans les pupilles, il fallait être fils ou au moins neveu d'un militaire mort sur le champ de bataille, savoir lire et écrire correctement, avoir une taille moindre de cinq pieds et prouver qu'on avait été vacciné. Dix ans révolus étaient le minimum de l'âge nécessaire pour être admis ; après seize ans on ne pouvait plus être reçu. L'uniforme comprenait habit vert avec liséré jaune, schako, guêtres sous le pantalon large de

même couleur que l'habit : les sous-officiers seuls avaient le droit de porter le sabre ; l'épée était l'arme des officiers. Les caporaux, fourriers, sergens et sergens-majors étaient pris dans le corps au concours et par droit d'ancienneté. Les officiers, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de colonel, étaient nommés par l'empereur sur la proposition du ministre de la guerre. Des réglemens particuliers devaient régir le corps, si jamais il entrait en campagne ; enfin le décret se terminait ainsi : « Il n'y aura pas de grenadiers. » Cette clause ressemblait presque à une épigramme, et il eût pu ajouter avec pleine certitude d'être obéi : « Les moustaches ne seront pas de rigueur. »

Ce fut à Versailles qu'on organisa ce régiment en miniature. Le brave colonel Bardin en eut le commandement ; on lui adjoignit, pour major, le chef de bataillon Dibbets. La plupart des officiers furent choisis parmi les élèves des écoles militaires de Saint-Cyr et de Fontainebleau. Cette belle petite infanterie fut portée bientôt à 4,000 hommes. Plus tard,

l'empereur l'augmenta dans une telle proportion qu'à la fin de 1812 elle se composait de huit bataillons de huit compagnies chacun. Les pupilles avaient un sous-intendant particulier, une musique, des fifres, des tambours, un tambour-major et jusqu'à des sapeurs. Seulement un simple guidon aux couleurs nationales lui tenait lieu de drapeau, parce qu'un nouveau régiment ne pouvait recevoir son aigle que des mains de Napoléon, et celui-ci ne l'accordait jamais que lorsqu'on l'avait mérité sur le champ de bataille.

Déjà les quatre régimens de la vieille garde étaient rangés en bataille dans la cour des Tuileries, lorsqu'on vit avec surprise déboucher par le guichet du pont Royal, et arriver en bon ordre, un régiment de petits fantassins dont le plus âgé comptait à peine quatorze ans. A leur aplomb, à leur air martial, on eût pu les prendre pour de vieilles troupes, tant il y avait de régularité dans leurs mouvemens et d'ensemble dans leur marche. On eût dit un des corps de la garde qui étaient là, sous les armes, vus par le gros

bout de la lorgnette. D'abord, c'était un peloton de sapeurs, petits blondins en bonnets à poils, dont le menton juvénile et la mine est piègle contrastaient singulièrement avec l'air terrible qu'ils essayaient de se donner; puis un tambour-major de cinq pieds deux pouces de haut, qui, lorsqu'il vint à passer devant son collègue de la vieille garde, véritable colosse, fit tournoyer sa canne au-dessus de sa tête avec une rapidité extraordinaire, comme pour lui porter un défi d'adresse. Il était suivi de ses tambours, battant la *favorite*, cette marche des grenadiers de la vieille garde, véritable glas funèbre des bataillons russes et prussiens. La musique venait ensuite: elle était veuve de sa grosse caisse et de ses bonnets chinois obligés, par la raison qu'aucun des exécutans n'eût eu la force de porter ces lourds instrumens. Enfin l'état-major, à cheval, et tout le régiment au port d'armes, suivaient immédiatement.

Ces héros en herbe vinrent se former en bataillle en face du premier régiment des grenadiers dont pas un n'avait pas moins de trois

chevrons. A la vue de ces enfans, les vieux soldats sourirent et chuchottèrent; mais les tambours ayant battu aux champs pour annoncer l'arrivée de l'empereur, tous devinrent muets et immobiles. Napoléon alla droit aux pupilles, qui avaient ouvert leurs rangs; il mit pied à terre, dit quelques mots au colonel Bardin, et, accompagné de l'état-major du régiment, commença l'inspection. Tout à coup, prenant un petit caporal par l'oreille et l'amenant doucement à lui :

— Quel âge avez-vous, monsieur le blondin? lui demanda-t-il d'un ton presque sévère.

— Mon empereur, j'ai eu treize ans le 20 mars dernier, jour de naissance du roi de Rome.

— Pourquoi riiez-vous tout à l'heure lorsque je parlais à votre capitaine?

— Sire, c'est parce que j'avais plaisir à vous voir.

— Et si je te faisais mettre à la salle de police en arrivant à Versailles, pour t'apprendre qu'un sous-officier ne doit pas rire dans les rangs, que dirais-tu?

— Mon empereur, je dirais que je suis bien heureux, car cela prouverait que vous avez pensé à moi.

— Ce petit drôle-là a réponse à tout, dit avec bonhomie Napoléon, et il continua sa marche.

Sur un signe du major Dibbets, le petit caporal rentra dans le rang.

Son inspection terminée, Napoléon fit avancer de quelques pas les pupilles, et se plaçant entre eux et ses grenadiers:

— Soldats de ma vieille garde, leur dit-il, voici vos enfans! C'est en combattant à vos côtés que leurs pères sont morts: vous leur en tiendrez lieu. Ils trouveront en vous tout à la fois, un exemple et un appui. Soyez leurs tuteurs! En vous imitant ils seront braves: en écoutant vos avis, ils deviendront les premiers soldats du monde! Je leur ai confié la garde de mon fils comme je vous ai confié la mienne. Avec eux, je serai sans crainte pour lui, comme, avec vous, je suis sans crainte pour moi. Je vous demande pour eux amitié et protection.

A ces mots, des cris étourdissans de *Vive l'Empereur! vive le roi de Rome!* partirent des rangs. D'un geste, Napoléon contint cet enthousiasme; puis, se retournant vers les pupilles :

— Et vous, mes enfans, reprit-il d'un ton ému, en vous attachant à ma garde, je vous donne un devoir difficile à remplir; mais je compte sur vous, et j'espère qu'un jour on dira: Ces enfans-là étaient dignes de leurs pères!

Des acclamations frénétiques répondirent à ce discours. Aussitôt Napoléon donna l'ordre à son aide-de-camp, le comte de Lobau, de commander le défilé; et les pupilles, héros de la fête, défilèrent la parade, en bon ordre et correctement, en tête de la vieille garde.

A peine les tambours du 1er régiment de grenadiers, qui venaient après, étaient-ils arrivés à la hauteur du groupe de l'état-major impérial, qu'un enfant de troupe, qui pouvait bien avoir une dizaine d'années, quitte ses camarades, s'avance timidement vers Napoléon et lui présente, à distance, son pe-

tit bonnet de police sur lequel il a posé un placet.

— Ah ! ah ! fit l'empereur en souriant, en voilà un qui a déjà de l'ambition ! C'est commencer de bonne heure ! Puis s'adressant à un autre aide-de-camp : Durosnel, ajouta-t-il, voyez ce que veut ce petit bonhomme.

Celui-ci s'approche de l'enfant, prend sa pétition, lui adresse quelques mots et revient auprès de l'empereur :

— Sire, c'est un orphelin…

— Un orphelin ! interrompit Napoléon, en tendant la main ; alors c'est moi que cela regarde ; donnez-moi ce papier.

Et, dépliant lui-même la pétition, il lut ce qui suit :

« A sa majesté, sa majesté le roi de Rome, en son domicile des Tuileries, à Paris.

» Sire,

» Pierre Mouscadet, âgé de onze campa-
» gnes, propriétaire exclusif de cinq blessu-
» res, non mortelles, et grenadier à pied au

» premier de la vieille de votre honoré père,
» qui a décoré le délinquant de sa propre main,
» au camp de Boulogne, a celui de vous faire
» savoir qu'il a hérité incontinent d'un yérita-
» ble neveu dont il va ne savoir que faire,
» attendu qu'il est question de se remettre en
» route.

» Sire, le soi-disant est provisoirement
» *enfant de troupe à la suite*, et déjà l'un de
» vos plus profonds admirateurs. Blond de sa
» nature, taille de 1 mètre 33 centimètres, il
» a été *vacciné*, selon les réglemens, par l'ai-
» de-major. Le postulant fera indubitablement
» un bon soldat. Il sait lire, écrire, et possède
» la connaissance du respect dû aux chefs
» immédiats et à l'héritier présomptif du grand
» Napoléon. C'est pourquoi le réclamant vous
» prie de vouloir bien avoir la bonté de per-
» mettre à mon neveu, François Mouscadet,
» porteur de la présente, d'être incorporé le
» plus vivement possible dans le corps des pu-
» pilles de la garde, qui est la vôtre, et dont
» le dépôt est situé à Versailles. Je vous pro-
» mets qu'il fera honneur au régiment et qu'i

» ne boudera jamais pour le service de votre
» personne impériale, royale et romaine.

» Sire, excusez si je ne figure que ma croix
» au bas de la présente : c'est de cette manière
» que j'ai été forcé de signer mon engagement
» volontaire ; ce qui ne l'a pas empêché d'être
» bon et valable ; demandez plutôt à votre ho-
» noré père, notre digne empereur, dont j'ai
» celui d'être connu légèrement. Je ne m'ex-
» prime pas davantage au vis-à-vis du récla-
» mant ; mais,

» Sire,

» J'ai l'honneur d'être *Pierre Mouscadet*,
» désigné comme dessus et caserné à Cour-
» bevoie.

» Réponse S. V. P.

» Au quartier, ce 15 août 1811, jour de la
» Saint Napoléon, fête de votre honoré père. »

La lecture de cette supplique avait fait sourire Napoléon plus d'une fois ; et lorsqu'il en eut relu l'adresse : « A sa majesté sa majesté le roi de Rome ! » répéta-t-il en haussant les épaules ; mais ce n'est pas pour moi.

Cependant il fit un signe de la main à l'en-

fant qui était resté impassible à la même place et lui dit :

— Approche, mon petit ami. Tu t'appelles François, et tu es le neveu de Pierre Mouscadet, grenadier de ma garde ?

— Oui, mon empereur, répondit timidement celui-ci en roulant son bonnet de police dans ses petites mains.

— Eh bien ! tu diras à ton oncle que c'est un imbécile.

— Oui, mon empereur.

En répondant ainsi, l'enfant avait baissé les yeux. Napoléon reprit en souriant de la naïveté.

— Et que dorénavant, lorsqu'il aura quelque chose à demander, c'est à moi, à moi seul, entends-tu bien, qu'il faudra qu'il écrive?

— Oui, mon empereur.

— Nonobstant, la commission de monsieur Pierre Mouscadet va être ponctuellement exécutée, parce qu'enfin il ne serait pas juste que tu fusses victime de la bêtise de ton oncle.

Puis, s'adressant à son aide-de-camp et lui remettant la pétition du vieux soldat :

— Lauriston, conduisez sur-le champ le pétitionnaire auprès de mon fils ; vous le ramènerez ensuite.

Le général introduisit le petit François dans la chambre de sa majesté, alors âgé de six mois, et qu'il trouva dormant dans son berceau, entouré des femmes attachées à son service. Madame de Montesquiou, selon l'étiquette, posa respectueusement la pétition sur les pieds de l'enfant, qui, s'éveillant de mauvaise humeur, fit entendre un long vagissement. Alors l'aide-de-camp, croyant avoir suffisamment rempli sa mission, ramena le petit François auprès de l'empereur, occupé à voir défiler l'artillerie légère.

—Eh bien ! monsieur, demanda-t-il aussitôt à l'aide-de-camp, avez-vous fait ce que je vous avais dit ?

— Oui, Sire.

— Qu'a répondu sa majesté le roi de Rome ?

— Sire, sa majesté n'a rien répondu.

— C'est cela, répliqua Napoléon en souriant; qui ne dit mot consent. Lauriston, vous me remettrez ce soir cette demande sous les yeux,

afin que je la régularise. Quant à toi, ajouta-t-il en s'adressant à François, va rejoindre tes camarades et prends garde de te faire écraser par la cavalerie que je vois arriver là-bas!

Napoléon suivit des yeux l'enfant qui disparut bientôt en courant à toutes jambes à travers les rangs du dernier bataillon de grenadiers; et lorsqu'il l'eut perdu de vue :

— Pauvre petit, dit-il avec un accent de vif intérêt, je parie qu'il ne sera pas bête, lui! Mais son oncle n'en est pas moins un de mes braves, et je veux qu'il soit content de moi.

Immédiatement après la revue, les pupilles commencèrent leur service auprès de la personne du roi de Rome. Les dames de l'impératrice s'occupèrent beaucoup de ces petits soldats, qu'elles trouvèrent charmans. Elles pesèrent leurs jolis fusils, les plaignirent, les consolèrent; et le lendemain, lorsque la compagnie relevée de garde et remplacée par une autre revint à l'Ecole militaire, ils trouvèrent dans leur giberne, à la place de la toupie, des osselets et des billes qu'ils y renfermaient soigneusement, des pastilles de chocolat, des

diablotins et des bonbons de toute espèce.

A quelques jours de là, le jeune François Mouscadet prenait rang dans les pupilles, après avoir passé un examen de faveur.

II.

Dans le premier régiment des grenadiers à pied de la vieille garde, il y avait un soldat nommé Pierre Mouscadet qui était ce qu'on appelle en termes militaires *un troupier fini*. Parti en 1792 avec les premiers bataillons de volontaires, Mouscadet n'avait pas un seul instant quitté les drapeaux, et cependant il n'était entré dans la garde qu'après la campagne d'Aus-

terlitz ; c'est que, malheureusement pour lui, son éducation avait été complétement négligée; il ne savait pas même signer son nom. Mouscadet ne pouvait donc espérer d'autre grade que celui d'*officier de guérite*, comme on désignait alors les simples soldats.

Il était en garnison à Courbevoie lorsqu'un matin le vaguemestre lui apporta une lettre timbrée de Saint-Jean-Brevelay, gros bourg situé près de Vannes en Basse-Bretagne, et patrie du vieux soldat. C'était la première lettre qu'il recevait depuis qu'il était au service, et son embarras fut grand. Il alla trouver le fourrier de sa compagnie et le pria de lui lire la missive : elle était du maître d'école de Saint-Jean-Brevelay, qui lui annonçait que son frère François était très malade et qu'avant de mourir il désirait le voir. Mouscadet avait un excellent cœur, et bien qu'il n'eût pas vu son frère depuis son enfance, il n'hésita pas un instant. La lettre du maître d'école à la main, il se présente chez son capitaine afin d'obtenir du colonel une permission d'un mois pour aller au pays. Deux jours après, Mous-

cadet, la pipe à la bouche, le sac sur le dos et le bâton à la main, était sur la route de Bretagne, marchant tristement, selon la nature de ses réflexions. Le dixième jour du voyage, il arrive à Saint-Jean-Brevelay, trouve facilement la chaumière qui l'a vu naître; mais hélas! François est mourant, c'est à peine s'il peut serrer la main du vieux soldat et lui dire d'une voix éteinte :

— Frère, je te remercie d'être venu. Voilà tout ce que ma pauvre Jeanne m'a laissé en mourant, je te le donne...

François ne put achever. Quelques instans après il n'était plus.

Ce qu'il laissait à son frère était un gros garçon joufflu et bien portant qui, l'air hébété, avait regardé, sans la comprendre, la scène douloureuse qui s'était passée sous ses yeux : le marmot paraissait plus occupé de l'uniforme du grenadier que de la perte irréparable qu'il venait de faire.

Le lendemain du jour où Mouscadet avait rendu les derniers devoirs à son frère, il fumait tranquillement sa pipe, assis devant la

porte de la chaumière, en regardant son neveu, insouciant comme on l'est à cet âge, jouer avec le gros chien du maître d'école.

— Que diable vais-je faire de cette tête-là ? se dit-il à lui-même après un quart d'heure de réflexions. Jamais le fils de mon pauvre François ne sera abandonné par moi; ce ne peut-être dubitatif. Je n'ai que du pain d'*amonition* à lui donner; mais tant qu'il y en aura pour un, il y en aura pour deux, et si le *fieu* mange pour quatre, il se dédommagera sur les pommes de terre : ce n'est pas là qu'est la difficulté. Reste à savoir si le colonel voudra le recevoir au régiment en qualité d'enfant de troupe. Il est encore bien petit pour faire de lui un *tapin* ou même un simple turlututu. N'importe! je vais toujours le charrier avec moi jusqu'à Courbevoie; je l'astiquerai soigneusement en arrivant, puis je le présenterai au gros major.

Enchanté de son idée, Mouscadet boucle son sac, va rendre une dernière visite à la tombe de son frère, remercie le maître d'école des soins qu'il lui a donnés, et, accom-

pagné de son neveu, reprend la route de Paris.

— Ah ça! lui dit-il après que le clocher de Saint-Jean-Brevelay eut été perdu de vue, comment t'appelles-tu, mon *fieu?*

— François, répond le petit orphelin en se pendant au bras du vieux soldat.

— Eh bien! François, je te préviens que d'ici au quartier, l'étape sera un peu longue; ainsi tâche de cadenser ton pas sur le mien, que je modérerai en conséquence; cela te fera grandir: et la taille, vois-tu, mon ami François, la taille est de première nécessité pour entrer dans les grenadiers. Aimes-tu les grenadiers?

— Un grenadier! est-ce comme vous, mon oncle?

— Un peu, mon neveu! répond Mouscadet en passant complaisamment la paume de la main sur sa moustache noire et épaise.

— Ah bien, oui! je veux être grenadier, moi! je veux, comme vous, avoir un bel habit et un sabre qui coupe bien.

— Tu n'es pas dégoûté, mon gars! Alors

laisse-moi diplomatiser cette affaire avec le gros-major, qui est au mieux avec le petit caporal; car, vois-tu, mon *fieu*, le petit caporal fait aussi facilement un sergent-fourrier dans la garde qu'un monarque en Europe : le tout est de profiter du moment. J'ai mon idée; mais pour qu'elle réussisse complétement, il faut alonger les jambes un peu plus vivement que tu ne fais, et marcher droit son chemin au physique comme au moral; sans cela, le petit caporal ne fera jamais ta fortune.

— Oui, mon oncle, répondit le petit François en faisant tous ses efforts pour tâcher de régler son pas sur celui du vieux grenadier.

Mais la chose était difficile. Déjà l'enfant était hors d'haleine, lorsque Mouscadet, jugeant bien que son neveu ne pourrait voyager longtemps de cette manière, l'assit à califourchon sur son sac et continua ainsi sa route en accélérant le pas.

Pendant ce voyage le vieux soldat s'attacha de plus en plus à François à cause de sa gentillesse, de son caractère déterminé et du courage avec lequel il supporta les fatigues de la

route. Aussi lorsqu'ils arrivèrent enfin à Courbevoie, le petit François n'était plus orphelin : il avait trouvé dans son oncle un véritable père et, dans les grenadiers ses camarades, une nouvelle famille.

Le premier soin de Mouscadet fut de présenter son protégé au gros-major, qui le fit admettre d'emblée parmi les enfans de troupe du régiment, avec demi-paie. Mais, à cette époque, la paix n'était pas de longue durée en France. On parla bientôt d'une nouvelle guerre, et, pour la première fois de sa vie, l'oncle de François n'accueillit pas cette nouvelle avec plaisir. Il n'était plus seul. Exposerait-il cet enfant à la fatigue des marches forcées, aux privations des bivouacs, aux chances des combats? Il se décida donc à le faire incorporer dans les pupilles de la garde.

— Or, se dit-il, puisque ce régiment n'est autre que la garde du roi de Rome, c'est à sa majesté romaine que je dois m'adresser directement, parce que si le fils ne fait pas droit à ma réclamation, j'aurai toujours la ressource de m'adresser au père, qui ne m'a encore

rien refusé, par la raison que je ne lui ai jamais rien demandé.

Fort de ce raisonnement, Pierre Mouscadet alla trouver un fourrier de son bataillon, renommé pour la beauté de son écriture, et lui dicta la supplique que nous avons reproduite. Il ne s'agissait plus que de la faire parvenir d'une manière sûre à l'Empereur. Une grande revue de la garde ayant été indiquée pour le dimanche suivant, l'occasion sembla bonne à Mouscadet. On a vu de quelle façon Napoléon accueillit la demande du vieux soldat et quel fut le résultat de la négociation. Mouscadet, désormais tranquille sur le sort de son fils adoptif, partit gaîment, l'année suivante, pour cette campagne de Russie qui devait être aussi funeste, comme résultat, qu'elle avait été admirable, comme conception.

III.

Le jeune François, doué d'une intelligence peu commune, avait fait de rapides progrès. Au bout d'un an il était caporal, et au commencement de 1813, c'était déjà le meilleur sergent-instructeur du bataillon. Il avait écrit plusieurs fois à son oncle; mais ses lettres étaient restées sans réponse. Pendant ce temps la désastreuse retraite de Moscou avait eu lieu.

Napoléon était revenu en hâte à Paris pour organiser une nouvelle armée. La France avait perdu ses hommes, elle donna ses enfans, et le premier bataillon des pupilles de la garde, mis sur le pied de guerre, dut rejoindre l'armée qui se dirigeait sur les bords de la Saale. Vainqueurs à Lutzen, à Bautzen et à Dresde, ces nobles enfans firent ce que leurs pères avaient fait tant de fois, ils écrasèrent les phalanges russes et prussiennes; mais l'heure fatale avait sonné : l'Europe tout entière s'était lâchement coalisée contre la France. Qu'était devenu Pierre Mouscadet au milieu de ces sanglantes calamités? Son jeune protégé était-il orphelin pour la seconde fois?

— Si j'avais eu l'honneur de faire partie du bataillon de guerre des pupilles, se disait ce dernier; si j'avais été à Leipsick, j'aurais eu des nouvelles de mon oncle Pierre. Il me semble, cependant, que j'ai assez de force et de courage pour faire autre chose que démontrer la charge en douze temps à des bambins dans une caserne. Voilà une nouvelle armée qui se forme, dit-on; je veux, cette fois, en

faire partie, ne serait-ce que comme simple fusilier.

Un jour donc, notre jeune sergent apprend que l'Empereur doit chasser le lendemain dans les bois de Sartory. Son plan est arrêté. Les pupilles n'ont pas l'habitude de flâner dans les rues de Versailles; ils ne sortent du quartier que pour *aller en promenade*, tambour en tête; aussi, à peine le jour a-t-il paru, que, profitant du moment où il ne pouvait être aperçu, François pénètre dans une arrière-cour du quartier, grimpe sur un arbre, de l'arbre s'élance sur le mur, et d'un bond se trouve dans la plaine. Il a bientôt gagné le bois de Sartory, et se tenant aux aguets derrière la statue du chevalier Bernin, située à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, devant laquelle la chasse impériale doit nécessairement passer, il attend patiemment en préparant dans sa mémoire le discours qu'il veut adresser à Napoléon, et sur l'effet duquel il compte beaucoup. Il y avait long-temps qu'il était là, lorsque le bruit du galop de plusieurs cheveux se fait entendre : c'est l'Empereur! François se lève,

se tient immobile dans la position du soldat sans armes. Napoléon, surpris de rencontrer en pareil lieu un pupille de la garde, s'arrête, fronce le sourcil et lui demande d'un ton sévère :

— Que faites-vous ici, jeune homme?

François, les deux talons sur la même ligne, la poitrine effacée, le revers de la main droite au shako, répond avec calme :

— Sire, je vous attendais.

—Ah ! réplique l'Empereur qui ne prévoyait pas une telle réponse. Mais pourquoi êtes-vous hors du quartier à pareille heure?

— Pour parler à votre majesté.

— Je vous demande comment vous êtes sorti? ajoute l'Empereur avec impatience.

— Sire, en sautant par dessus le mur.

— Jeune homme! dit Napoléon en remarquant le galon d'argent posé en losange sur la manche du pupille, de la part d'un sous-officier, un tel acte d'insubordination est impardonnable! Ne savez-vous pas que vous devez montrer l'exemple du respect et de l'obéissance à la discipline?

— Je le sais, Sire; mais il fallait avant tout que votre majesté pût m'entendre.

— Alors, soyez bref : que voulez-vous?

— Sire, l'honneur de rejoindre le bataillon de guerre des pupilles, de me battre contre les ennemis de votre majesté et de mourir s'il le faut pour la défense de mon pays!

A ces mots, prononcés avec un accent qui avait quelque chose d'héroïque, le visage de l'Empereur changea d'expression; son regard si sévère un moment auparavant, devint doux et presque bienveillant :

— Votre nom, jeune homme? lui demanda-t-il.

— François Mouscadet, neveu de Pierre Mouscadet, grenadier au 1er régiment de la vieille garde.

— Vraiment! s'écria l'Empereur. Et, se penchant vers le grand-veneur, il lui dit en souriant quelques mots; puis reprenant son sérieux, il ajouta froidement :

— François, vous allez rentrer de suite au quartier.

— Oui, Sire.

— Vous vous ferez mettre à la salle de police par l'adjudant.

— Oui, Sire.

— Allez, je penserai à vous.

Et Napoléon repartit au galop.

François, transporté de joie, rentra au quartier, se livra à l'adjudant de garde, qui le mit à la salle de police. Mais que lui importait? L'Empereur lui avait dit *je penserai à vous*, et ces trois mots le consolèrent. Il resta séquestré pendant huit jours; le neuvième il fut appelé chez le colonel Bardin, qui l'embrassa et lui remit, avec un brevet de lieutenant dans le corps des pupilles, une feuille de route pour aller rejoindre le bataillon de guerre.

On ne saurait se faire une idée du bonheur que l'on éprouve à porter sa première épaulette. La joie de François tenait du délire. Lui, officier dans la garde du roi de Rome! C'était cent fois plus qu'il n'avait osé espérer. Quarante-huit heures suffirent au nouvel officier pour faire ses préparatifs de départ. Ses anciens camarades le reçurent avec acclamation et l'aimèrent, parce qu'ils trouvèrent en lui un

officier instruit, bon et juste. Il écrivit à Pierre Mouscadet et lui raconta qu'il espérait le rencontrer bientôt sur le champ de bataille et lui prouver qu'il était digne d'être son neveu. Le vieux soldat montra la lettre de François à toute sa compagnie en jurant « qu'il se ferait tuer volontiers *à l'usage* d'un empereur qui se comportait si agréablement au vis-à-vis d'un neveu qui était fils de son propre frère. »

Le récit de cette campagne de 1814, pendant laquelle une seule armée disputa pied à pied le territoire contre toutes les forces réunies de l'Europe, est vraiment fabuleux. Le 2ᵉ bataillon des pupilles avait été appelé à l'armée comme l'avait été le premier l'année précédente, et tous deux étaient compris parmi les bataillons de guerre de la garde.

Un jour, dans les plaines de la Champagne, Napoléon, voulant tromper l'ennemi pour mieux assurer un mouvement, ordonne à un bataillon de sa vieille garde de marcher en avant, en même temps qu'il fait se porter devant lui, en tirailleurs, une compagnie de pupilles. Cette compagnie était celle de François.

Ce fut alors un spectacle merveilleux que de voir ces braves enfans faire le coup de feu avec le plus étonnant sang-froid contre des Russes qui avaient le double de leur taille, le triple de leur âge, et de les voir les ajuster avec autant de gaîté que s'il ne se fût agi que d'une partie de billes, tandis que les vieux grenadiers qui, l'arme au bras, attendaient avec impatience l'ordre de se mettre en mouvement, les animaient de la voix, tout en veillant d'un œil paternel à ce qu'ils ne pussent être surpris par la cavalerie ennemie.

L'affaire fut longue et meurtrière; mais les enfans de la garde firent si bien que le succès de la manœuvre fut assuré. Placé en arrière sur un petit monticule, Napoléon avait tout vu. Après l'action, il accourut pour les féliciter. Comme il arrivait devant le front du bataillon de ses grenadiers, on emportait, couché sur des fusils en croix, un jeune officier des pupilles qui, grièvement blessé d'un coup de feu à la cuisse, dès le commencement de l'engagement, n'avait consenti à être emporté du champ de bataille qu'après la retraite des Rus-

ses et qui, malgré sa douloureuse situation, n'avait cessé de crier : *Vive l'Empereur! vive la France!....* Napoléon s'approchait pour lui parler, quand tout à coup un grenadier sort des rangs, s'élance tout éperdu vers le blessé et le presse dans ses bras avec la plus vive émotion. C'était Pierre Mouscadet : il avait reconnu son neveu; mais au même instant il voit près de lui Napoléon qui le foudroie d'un de ses regards.

— Pardon, excuse, mon Empereur, dit le vieux soldat d'une voix tremblante de crainte et d'attendrissement, j'ai quitté mon rang sans permission, je dois être puni; mais c'est mon neveu, c'est le petit François, mon fils adoptif : je n'ai pu me retenir, mon Empereur, je *m'ai* emporté!

— Silence! fit Napoléon d'un ton sévère; puis prenant la main du blessé : Capitaine François, lui dit-il en appuyant sur la qualité qu'il lui donnait, depuis notre entrevue dans les bois de Versailles, cette croix vous attend : recevez-la de ma main.

De grosses larmes coulèrent des yeux de Pierre qui bégaya :

—Mon empereur, j'ai reçu le même honneur de vous à Boulogne ; mais déjà j'étais un homme, tandis que François n'est encore qu'un enfant. N'importe ! j'ai quitté mon rang sans permission ; je dois être.....

— Adieu, capitaine François! reprit Napoléon, sans écouter les paroles du grenadier ; nous nous reverrons bientôt, je l'espère.

— Pardon excuse, mon Empereur, j'ai quitté mon rang, je dois...

Napoléon, qui ne voulait avoir qu'à récompenser, interrompit brusquement le vieux soldat, en lui disant, d'un ton impatienté :

— Tu te trompes, c'est moi qui t'ai fait signe d'approcher pour embrasser ton neveu. Tais-toi donc, et retourne à ton rang !

IV.

Il y a quelques jours, en traversant la place Dauphine, à Versailles, je remarquai, arrêté et comme en contemplation devant la statue colossale du général Hoche, un homme ayant une jambe de bois et que je crus reconnaître. Quoique vêtu du costume civil, il était coiffé d'un bonnet de police vert foncé orné d'un gland jaune et bordé d'un liseré de même couleur. Je m'approchai de lui :

— Bonjour, capitaine ! lui dis-je en lui offrant cordialement la main. Ne me reconnaissez-vous pas ?

Le capitaine François (car c'était lui) me regarda d'abord avec hésitation ; puis me jetant les bras autour du cou, il m'embrassa.

— Parbleu ! s'écria-t-il, je vous reconnais maintenant.

— Oui, lui répondis-je en souriant, c'est bien moi, avec trente-six ans de plus sur la tête.

— Oh ! reprit le capitaine en levant tristement les yeux au ciel, ne parlons pas de ce temps-là !

— Au contraire, parlons-en toujours.

Le brave capitaine m'apprit alors que, par suite de la blessure qu'il avait reçue en Champagne, il avait été amputé ; qu'après les événemens de 1815 il s'était retiré à Versailles avec son oncle Pierre, qui était mort peu de temps après, qu'enfin il s'était marié et avait eu un fils.

Ici le capitaine baissa tristement la tête en passant la main sur ses yeux.

— Et ce fils? lui demandai-je.

— Mort en Afrique. Les Arabes l'ont assassiné.

Afin de détourner la conversation d'un sujet si pénible, je me hâtai d'ajouter :

— Il me semble voir encore les pupilles de la garde en promenade au parc, l'hiver, avec leurs jolis uniformes verts !

— Ma foi, interrompit-il, j'avais encore le mien au grand complet, il n'y a pas longtemps ; mais comme je ne suis pas riche, j'ai voulu l'utiliser. Et tenez...

En disant ces mots, le capitaine se découvrit et me montrait complaisamment son bonnet de police.

— Voilà, reprit-il en souriant, tout le parti que j'en ai pu tirer.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

Chapitres.		Pages.
IX.	— LA PREMIÈRE BATAILLE.	1
X.	— RÉCIT D'UN VIEUX SERGENT	19
XI.	— HISTOIRE D'UNE JAMBE DE BOIS . . .	45
XII.	— LA SENTINELLE AVANCÉE.	149
XIII.	— L'ATTAQUE DU CONVOI	181
XIV.	— L'ENSEIGNE DE VAISSEAU.	207
XV.	— LE CAPITAINE BLEU	233
VXI.	— DEUX CONQUÊTES DE GROGNARDS. . .	303
XVII.	— LES PUPILLES DE LA GARDE.	327



